

JOSÉ MARIA DE PEREDA

BLASONES Y TALEGAS

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
DE

JEAN CAMP

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
PROFESSEUR AU LYCÉE HENRI IV

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

pour le Doctorat ès lettres

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
ÉDITEUR
14, rue des Arts, 14

PARIS
HENRI DIDIER
ÉDITEUR
6, rue de la Sorbonne, 6

1937

*Compl.
Thèse Paris
1937*

BLASONES Y TALEGAS

JOSÉ MARIA DE PEREDA

BLASONES Y TALEGAS

ÉDITION CRITIQUE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

DE

JEAN CAMP

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

PROFESSEUR AU LYCÉE HENRI IV

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

pour le Doctorat ès lettres

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
ÉDITEUR
14, rue des Arts, 14

PARIS
HENRI DIDIER
ÉDITEUR
6, rue de la Sorbonne, 6

1937

*
42498.



INTRODUCTION

Cette longue nouvelle, dont le titre pourrait se traduire par « Écus et sacs d'écus », n'a pas été publiée à part par Pereda comme un roman, ou comme ces « *Hombres de pro* » qui, une fois réédités, constituèrent le tome I des œuvres complètes de notre auteur. Elle fait partie, pour sa première édition, du recueil de chroniques détachées qui fait suite aux « *Escenas Montañesas* » et qui paraît en 1871 sous le titre de « *Tipos y paisajes* ».

Ces « Types et paysages » dont l'idée première est empruntée aux « *Tipos y caracteres* » de l'écrivain madrilène Mesonero Romanos, forment une série de tableaux pris sur le vif et situés dans la ville et la province de Santander. Ils jouent un peu dans l'œuvre de Pereda le rôle de ces fameux « *bodegones* » avec lesquels Velazquez se faisait la main ou ces cartons vigoureux qui devaient, plus tard, rendre Goya célèbre.

L'auteur n'en est plus cependant à son coup d'essai. Il a derrière lui de nombreuses scènes pittoresques et pleines de verve où les tics, les manies, les grandeurs et les faiblesses de ses compatriotes de toutes classes sont dé-

crits avec humour, analysés avec clairvoyance et jugés avec une sorte d'attendrissement amer et parfois impitoyable qui est la marque particulière de ce bourru sentimental que Pereda ne cessa jamais d'être. Mais c'est ici le premier écrit relativement étendu qu'il ait publié, point de départ de toute une œuvre d'observation riche et abondante qui s'élabore lentement tout au long de la maturité et de la vieillesse de l'auteur.

Impulsif dans bien des actes de sa vie, Pereda agit tout autrement quand il s'agit de créer une œuvre d'art. Il ne s'essaie à manier la plume qu'à vingt-cinq ans révolus; il ne publie son premier livre que la trentaine sonnée; nous nous trouvons donc en présence d'un esprit déjà mûri par la vie et empreint de cette gravité foncière qui ne l'abandonnera jamais.

« *Blasones y Talegas* » n'a pas été conçu d'un premier jet, sous la poussée d'une inspiration soudaine. Pereda avait longuement porté dans sa tête le sujet de cette œuvrette et avait même tenté de l'exprimer sous une forme différente¹. En effet, le 15 décembre 1866, on

1. Nous savons par ses biographes que Pereda avait passé une grande partie de l'année 1864 et de 1865 à Paris et qu'il avait profité de ce long séjour pour lire avidement les romans les plus réputés de l'époque comme pour mieux connaître les nouveautés théâtrales dont il était friand.

Or, le premier roman qui pose le plus nettement le problème de l'alliance entre la noblesse et l'argent est celui que publié en 1851 Jules Sandeau sous le titre : *Sacs et Parchemins*.

Il est impossible que cet ouvrage qui eut un long et légitime succès n'ait pas exercé d'influence sur Pereda car celui-ci en utilise le titre en deux de ses écrits : en 1866, alors qu'il fait représenter dans sa ville natale *Terrones y Pergaminos*; un peu plus tard, quand il écrira son : *Blasones y Talegas*. Dans le premier titre, nous trouvons « parchemins » et « sacs » dans le second. La rencontre ne peut guère être fortuite.

Il est à noter que Sandeau fut précisément le collaborateur d'Émile

représentait au théâtre de Santander une *zarzuela* de sa composition, intitulée « *Terrones y pergaminos* » (Mottes de terre et parchemins). Le titre, dans sa signification intime, est sensiblement le même que celui de notre roman. L'intention est identique. A ce moment-là Pereda croit peut-être encore que sa vraie voie est celle du théâtre, mais le public se charge à plusieurs reprises de le détromper et ses esquisses théâtrales, soit qu'elles aient

Augier pour *Le Gendre de M. Poirier* (1854), *Ceinture dorée* (1855) et *Jean de Thommeray* (1876) — pièces dont le sujet présente quelque analogie avec celui de son roman.

Une autre œuvre, assez oubliée, mais qui eut beaucoup de succès à l'époque, est le roman de Léon Gozlan, *Aristide Froissart* (1844); le sujet est identique à celui de *Sacs et Parchemins* : Gozlan, comme Sandeau, y oppose deux classes sociales et deux générations.

De tels livres sont des essais d'histoire sociale, traités avec les procédés du réalisme : c'est une étude « réaliste » d'une société en voie de transformation par le développement des « affaires » et de l'industrie, entre 1830 et 1860. Les mêmes préoccupations se reflètent dans le théâtre d'Augier, et dans celui de Dumas fils, où la question d'argent tient une grande place.

Quoique leur thème soit légèrement différent, certains romans de George Sand dont la diffusion fut très grande, n'ont pas dû manquer d'influencer le jeune écrivain espagnol en quête de modèles : *Le Meunier d'Angibault* (1845), par exemple, où l'on voit la riche et noble Marcelle de Blanchemont se dépouiller de sa fortune afin d'être l'égale de son amoureux, Henri Lémor; — même le romanesque *Marquis de Villemer* (1860), où le problème posé par l'adaptation de la noblesse à une société où triomphe l'argent, se trouve traité. Une pièce, tirée de ce roman, fut mise à la scène et jouée au Théâtre de l'Odéon en 1864, au moment même où Pereda se trouvait à Paris et fréquentait assidûment les spectacles. Enfin, le roman champêtre *Jeanne* (1844) se rapproche aussi de la thèse défendue par G. Sand dans *Le Meunier d'Angibault*.

Dans le cadre étroit de sa province, limitée à des personnages rudimentaires mais hauts en couleur, Pereda n'a fait, semble-t-il, que reprendre une thèse alors très à la mode qui correspondait à une préoccupation générale des esprits et qu'il a transposée sur un plan nouveau et bien à lui.

été donnés au début de sa carrière littéraire, soit qu'elles aient été remises à la scène alors que Pereda était devenu un des premiers romanciers de son pays, n'ont jamais obtenu l'audience enthousiaste des spectateurs.

Il n'en fut pas de même de ce petit roman qui obtient, dès sa publication, un succès particulièrement flatteur. Le livre dont il constitue une des parties essentielles donna naissance à un article très élogieux paru dans *El Debate* du 7 novembre 1872 sous la signature du grand Pérez Galdós, point de départ de cette amitié fraternelle qui unit jusqu'à la tombe les deux maîtres du roman espagnol dans cette fin de siècle.

Comment Pereda fut-il amené à concevoir cette satire humoristique de la noble classe des *hidalgos* montagnards? C'est qu'il a eu, depuis sa première enfance, mille occasions de voir, autour de lui d'abord, au cours de ses voyages ensuite, à Comillas, berceau d'une partie de sa famille ou dans les hautes vallées de la province, ces hobereaux dignes et fiers à qui il ne restait plus pour toute fortune que la vieille bâtisse blasonnée qui manquait tous les jours de s'effondrer sur eux. Ils ont perdu à peu près toute autorité sur leurs compatriotes au bon sens déplorablement pratique. Les citadins les jugent un tantinet ridicules, les paysans se gaussent intérieurement de ces malheureux qui ne mangent pas à leur faim et n'étaient qu'une prestance décharnée au banc d'œuvre de la grand'messe dominicale.

Mais il eût été fâcheux de les caricaturer alors qu'ils conservaient encore une façade qu'ils ne peuvent plus soutenir. Aujourd'hui, toute morgue tombée, ils ne sont plus que pitoyables et pittoresques. Tels ces héros des

livres de chevalerie qui enchantaient encore les lecteurs au temps de Cervantès mais dont on voyait déjà partout les travers et les extravagances. L'instant de les silhouetter avec humour est arrivé et l'auteur est certain d'avoir avec lui la majorité du public. C'est ainsi, sur un plan plus modeste, que Pereda a choisi, certainement sans le vouloir, l'instant psychologique le meilleur pour intéresser ceux qui lisent à ces curieux personnages.

L'ardeur des vieux artisans de la Reconquête n'a pas résisté à la marche des siècles. Tant qu'il s'est agi de batailler contre les Maures, d'occuper cités et châteaux, la race s'est maintenue vigoureuse et alerte. Plus tard, les portes du Nouveau-Monde se sont ouvertes à son appétit de conquêtes, de lucre et de dévouement, mais la grande époque des Amériques est passée. Sous les Habsbourg, sous les Bourbons, la race des batailleurs et des conquérants s'est étiolée à la Cour ou dans l'oisiveté morne des provinces. Nous nous rappelons avec quelle véhémence Cadalso et Jovellanos, au XVIII^e siècle, s'apitoient sur cette classe qui n'est plus qu'un reflet grimaçant de la nation voisine et dont l'insouciance dépasse l'imagination. Pourtant, dans les montagnes et particulièrement dans la Montagne de Santander, ces héros d'autrefois continuent d'exister, mais cristallisés dans le culte de souvenirs fantastiques, gardant, loin de toute évolution salvatrice, l'âme chevaleresque de Moyen âge dans l'ère nouvelle qui se montre avec la Révolution.

Cependant, à force d'être tendu vainement, le ressort spirituel finit par se briser. Une des formes du picaresque espagnol qui n'avait jamais cessé complètement

d'exister, reparait impérieusement soudain : la faim. Il faut vivre. Et l'instinct dominateur de la conservation réussit à faire plier sous sa loi toute hérédité. A peu près tout le monde s'est accoutumé à ce renoncement. Don Quichotte ne hante plus les plaines de la Manche, mais dans le fond de la *Montaña*, quelques-uns de ses rejetons respirent encore. Pereda va les chercher dans leurs *casonas* en ruine et, pour redorer leur blason, mêle à leur sang épuisé le sang vigoureux et sain de la roture paysanne. Il le fait sans nulle sensiblerie, avec cet humour volontiers rude et un peu cruel qui est celui de la meilleure tradition classique, mais il y ajoute une influence inattendue : celle de « *la infame filosofía del francés* » qu'il a rapporté de son assez long séjour à Paris en 1864-65.

C'est au retour de son voyage plein d'enseignements pour lui que Pereda a écrit « *Blasones y Talegas* ». Il y mêlera sa forte nature nationale aux influences des grands romanciers français qu'il a lus avec profit et dont il se souviendra tout au long de sa carrière bien plus qu'on ne l'a jamais indiqué.

II

Comme sous toutes les œuvres de Pereda, à quelques époques de sa vie qu'elles appartiennent, il ne faut pas chercher ici une intrigue compliquée. Elle ne serait d'ailleurs pas en accord avec le titre général du recueil : Types et paysages. Les types mis en scène sont à peine plus détaillés que dans les autres parties du même ou-

vrage ; l'argument est également d'une simplicité toute classique.

Nous y trouverons la trilogie qui occupe une place de choix dans l'œuvre pérédienne, à savoir : la Vanité — l'Argent — enfin à un degré moindre, l'Amour. Ici, la Vanité doit s'incliner devant l'argent allié à l'Amour. C'est certainement la moins pénible des combinaisons pérédiennes. Que de fois au contraire, verrons-nous la Vanité régner en maîtresse absolue et se servir de l'Amour plus ou moins sincère pour parvenir à l'Argent ! Pereda n'arrivera qu'assez vite à cette conception attristée de la société. L'amour de Verónica, si tardif soit-il, n'en est pas moins pur et désintéressé, malgré les apparences. S'il s'exprime avec quelque gaucherie, la faute en est au modèle aussi bien qu'au peintre qui ne s'est jamais montré très habile à l'exprimer. La Vanité, observée et décrite sur un mode plaisant, reflètera sans amertume les prétentions bourgeoises que Pereda flagellera plus tard avec une autre vigueur. Elle cédera d'ailleurs devant l'amour le plus attendrissant qui soit, celui d'un aïeul pour ses petits-enfants. Il faudra peu de choses pour faire s'entrechoquer ces passions différentes, un prétexte plausible, celui qui peut se présenter le plus communément : le drame du noble sans fortune qui se croirait d'abord deshonoré à jamais s'il donnait sa fille en mariage au parvenu fortuné. Mais l'art de Pereda consiste justement à prendre le contre-pied du drame et à amener notre héros à consentir à ce qui lui coûte le plus, non pas à travers des larmes et des angoisses, mais comme poussé par une fatalité souriante et moqueuse. Il résiste longtemps, mais cède enfin,

vaincu par la bonhomie, le bon sens et cet attachement familial qui ne lui permet pas, comme le faisaient ses ancêtres, de tout sacrifier au panache,

III

C'est à la meilleure école, celle du journalisme, que Pereda a appris son métier d'écrivain. Non pas, certes, le journalisme trépidant de notre époque qui cherche avant tout l'image, le mot à l'emporte-pièce, l'effet de surprise et se soucie assez peu de la correction, mais celui d'autrefois et de la province, pratiqué par des lettrés indépendants, soucieux d'exprimer bien et opportunément les idées, les faits et de défendre les causes auxquelles ils croyaient. Le souci d'intéresser son lecteur le pousse à des recherches ingénieuses dans la présentation des décors et des personnes, dans les dialogues vifs et imagés qui cherchent à reproduire la vie avec justesse, dans cette saveur d'humanisme de bon aloi que garde toujours la phrase de Pereda. Ce n'est pas en vain que celui-ci a fait de l'œuvre de Cervantès sa lecture favorite. On sent qu'il la possède dans ses moindres nuances, qu'il s'en est imprégné, qu'il l'a absorbée jusqu'aux moelles et à tout instant éclate cette parenté spirituelle de l'esprit qui fait inconsciemment calquer le style du disciple sur celui du maître.

Il n'est que de se souvenir de la première page de Don Quichotte alors que Cervantès dessine en quelques lignes la physionomie, le vêtement, le milieu de son héros et crée l'atmosphère dans laquelle il respire.

Même procédé chez Pereda : un inventaire des objets qui frappent d'abord ses yeux avec la brève indication de leur propriétaire. L'ambiance une fois créée, vient le tour des êtres vivants : le *rocin*, minable évocation du minable Rossinante; Doña Verónica à laquelle on pourrait trouver dès l'abord quelque air de famille avec la nièce de l'illustre chevalier. Le menu des deux hobereaux ressemble à s'y méprendre à cette « *olla de algo más vaca que carnero* » qui faisait l'ordinaire d'Alonso Quijano. Décor et personnages rapidement dessinés, Pereda s'applique à tracer un diptyque : d'une part, la noblesse ruinée, gonflée de prétentions et de vaine superbe ; d'autre part, la paysannerie enrichie sous les traits de Mazorcas et de son fils Anton. D'un côté, le nom retentissant de Don Robustiano Tres Solares y de la Calzada; de l'autre, ce chétif Toribio Mazorcas, surnommé Zancajos ou le cagneux, mais un cagneux qui a su courir assez vite pour attraper la fortune. Tout au long du roman cette antithèse facile mais nécessaire au développement, se poursuit avec régularité et tire ses meilleurs effets de cette constante opposition, témoin les réflexions alternées de Verónica et d'Anton après que celui-ci a déclaré à la châtelaine, non sans hésitation il est vrai, qu'il s'enhardirait jusqu'à l'épouser.

La verve de Pereda ne faiblit pas dans la description de ses héros et les détails vestimentaires qu'il souligne chez les uns et les autres; mais le romancier, encore tout chaud de ses esquisses théâtrales auxquelles il tenait tant, use fréquemment du dialogue, sachant bien par expérience qu'il y réussit particulièrement. Quand, dans le premier chapitre, Don Robustiano fait un

exposé sommaire de ses origines et des tribulations de sa noble famille, il apporte à son récit l'éloquence habituelle aux gens de la caste de Pereda qui connaissait à fond leurs manières d'être et de s'exprimer. Son observation méticuleuse sait rendre excellemment la vivacité des réparties, le style des interlocuteurs, leurs gestes caractéristiques, le trait particulier de chacun d'entre eux. Si l'on a pu reprocher à Juan Valera de faire parler tous ses personnages comme il l'aurait fait lui-même, pareil reproche ne peut être adressé à notre romancier. Il n'est pas un seul de ses héros dont la langue ne soit en harmonie avec le caractère, Don Ramiro et surtout Don Robustiano s'expriment avec une courtoisie légèrement archaïque en singulier accord avec leurs redingotes râpées et leurs blasons qui s'effritent.

La lymphatique et pâle Verónica ne répond que par quelques mots, rarement par deux phrases consécutives à tout ce qu'on lui a dit. Au cours de sa vie claustrale, elle n'a appris qu'à réciter à voix basse l'Année Chrétienne et les prières rituelles. Rien de plus juste à cet égard que l'embarras où elle se trouve pour répondre à Anton anxieux de connaître la décision qu'elle prendra.

Mazorcas par contre use d'une langue aisée et familière qui ne s'embarrasse guère d'expressions châtiées. Mais ses jurons, imaginés pour la plupart par Pereda et sans autre valeur que leur sonorité innocente, restent anodins : il n'est permis qu'au hobereau de lancer de temps en temps des exclamations d'un ton plus vif.

Le fils, Anton, a passé quelques années au collège ; il en a rapporté un style comiquement inêlé de régiona-

isme et d'expressions pédantes et ampoulées qui encadrent parfaitement le vide absolu de sa pensée.

Pereda a su amalgamer ces différents éléments en une gamme riche de nuances, allant de la gaucherie amusante à une certaine finesse, en passant par une violence fruste et forte qui n'est jamais de la grossièreté. S'il n'a pas su toujours — car c'est là sa faiblesse majeure — bien exprimer le sentiment de l'amour, il a su en voir et traduire les indices extérieurs. L'entretien coupé de silences éloquentes de Verónica et d'Anton exprime bien les sentiments tumultueux des deux jeunes gens. La confusion, l'inquiétude, l'émotion, le désir y sont peints avec une sobriété qui renferme une intéressante force d'évocation. Les qualités plastiques du style de Pereda s'y déploient à l'aise quand il peint le prétendant roulant son chapeau dans ses doigts, Verónica froissant un coin de sa mantille et l'élan gauche mais touchant du jeune homme qui, faisant de timidité vertu, parvient enfin à « se déclarer » dans un labyrinthe de phrases confuses. On a rarement mieux noté l'étonnement mêlé de crainte de l'interlocutrice, puis sa complaisance passive, enfin sa confusion pudique lorsque Anton devient plus pressant.

Un dialogue de toute autre allure oppose, au soir tragique de l'orage, les deux pères de famille dans « le palais » ruiné qui s'effondre sous les coups combinés du vent et de la pluie. La noblesse miséreuse et la roture enrichie s'affrontent et l'on dirait qu'un peu de la tempête qui s'acharne au dehors a passé dans l'indignation du vieil hidalgo. La langue mesurée et précautionneuse de Mazorcas se heurte au verbe chargé d'imprécations,

haché, haletant, désordonné de don Robustiano, par un renversement de situations qui dénonce déjà l'habileté de l'écrivain.

Enfin, une nouvelle preuve bien différente de cette habileté nous est donnée, lors de l'entrevue du hobereau, avec son semblable, le noble Don Ramiro Seis-Regatos y Dos Portillas de la Vega. Rarement les murs croulants du branlant édifice entendirent une conversation plus pompeusement diplomatique, d'une tenue plus compassée et plus digne. Depuis le « *salvo el guante* », on sent deux êtres qui s'observent pour ne pas paraître moins courtois l'un que l'autre. Le conseil que don Robustiano désire et qu'il n'ose demander, lui sera cependant donné, après bien des détours savants et des précautions oratoires que Pereda a su toujours exprimer avec un rare bonheur. Il en a fourni de remarquables exemples¹ et peu d'auteurs ont su lire, avec plus de bonheur que lui, dans les méandres obscurs de certains cœurs d'hommes. Ce dialogue entre les deux gentilshommes offre la particularité de ne pas mettre en jeu des sentiments extrêmes et de prêter habilement à sourire d'une situation assez pénible. Son développement tout en demi-teintes repose des violences précédentes et prépare les concessions à venir. Il est riche d'une psychologie nuancée et vivante, mise en situation et exprimée avec une justesse adroite et fine.

Dans les œuvres postérieures, Pereda usera largement du dialogue car il sait qu'il y excelle. Sa puissance d'observation y fera merveille et quelquefois même sa vir-

1. *De tal palo tal astilla*, chap. XXI : Un caso de moral.

tuosité s'y déploiera avec quelque excès (cf. : *Nubes de estío* — *Al primer vuelo*) sans apporter au récit l'évolution ou le développement qu'il pourrait en attendre.

Pereda, en autres dons, a celui de la phrase. Ses longues périodes au nombre toujours harmonieux rappellent celles des bons prosateurs du siècle d'or. Son souci de l'harmonie, de la cadence (*compás*) lui fait, à l'imitation des grands devanciers, abuser des doublets, adjectifs ou substantifs. Il sacrifie beaucoup à la chute de la proposition. De là, une impression de puissance sans doute, mais parfois une complaisance excessive de l'oreille, un ronron trop appuyé qui prive l'écrivain du plaisir de choisir une épithète ou de n'exprimer que la nuance juste. A vouloir tout souligner, le relief s'estompe et disparaît; l'enflure se laisse voir, l'exagération gâte l'expression du détail. Il y a là un des griefs majeurs que la génération de 1898 a portés contre Pereda qui ne faisait cependant que céder à son tempérament et ne forçait point sa nature.

Pour soutenir ce rythme auquel il attache tant de prix, Pereda use de toutes les ressources de la rhétorique : exclamations, interrogations, incidentes, remarques personnelles, etc... Il a fréquenté avec un profit évident les prosateurs profanes et sacrés des *xvii^e* et *xviii^e* siècles. Il se sert également de toutes les ressources que lui offrent les tournures dialectales de sa province et la déformation du vocabulaire courant par le peuple. Il connaît mieux que personne ce parler savoureux des paysans et des marins; il n'a qu'à se souvenir — et sa mémoire est excellente — pour le transcrire dans toute sa fruste originalité. Le discours du maire à l'occasion du mariage

de ses jeunes héros en est un exemple typique; on pourra voir ailleurs¹ comment la langue se transforme dans la bouche de ses humbles compatriotes, quelles sont les déformations les plus courantes qu'elle subit, comment aussi elle gagne en couleur et en originalité ce qu'elle perd en correction classique.

Le vocabulaire, d'une richesse remarquable, charrie dans son flot bien des mots transformés, ou de sens particulier au terroir, ou appartenant exclusivement à la *Montaña*. On remarque avec curiosité que certains mots inconnus en Castille se retrouvent en catalan et dans les langues d'oc, par un phénomène curieux qui semblerait indiquer un courant linguistique parti des provinces françaises méridionales, traversant l'aire catalane en encerclant le territoire proprement castillan pour aller se perdre en Galice et jusqu'aux confins du Portugal.

Cet emploi du terme dialectal, Pereda ne le limite pas à ses personnages et en use pour son propre compte. Il le fait avec un plaisir évident, quelquefois sans nécessité mais bien souvent avec bonheur afin de donner une note pittoresque et de couleur à son récit, afin aussi de l'authentifier dans sa vérité particulière.

Les gallicismes, assez rares d'ailleurs, qu'on peut relever dans sa prose peuvent aussi bien provenir d'une tournure provinciale que des souvenirs encore frais de son long séjour à Paris ou de ses nombreuses lectures françaises.

En bref, la phrase de Pereda reste classique avec des

1. *Pereda, sa vie, son œuvre et son temps*, 3^e partie : Le style et la langue de Pereda.

tendances archaïques, un goût particulier pour les formes et les expressions un tantinet pédantes, et d'autre part des emprunts presque toujours très heureux aux tournures et au vocabulaire dialectaux qu'il marie avec une adresse savoureuse et fort suggestive.

*
* *

Blasones y Talegas est une des réussites du genre appelé « *Novela corta* ». On l'a comparé avec raison au délicieux *Tricorne* d'Antonio de Alarcon. Comme dans ce bref roman, l'attention est toujours éveillée et l'intérêt ne languit pas. Toutes les ressources de style que Pereda possède déjà sont mises en œuvre pour éviter la monotonie d'un récit d'une structure volontairement fort simple.

Aux qualités de la forme s'ajoute la richesse du fond. Encore tout pénétré de ses récents voyages, Pereda émaille son récit d'allusions historiques souvent empruntées à la vie publique de la France à partir de la révolution de 1789. A l'en croire, l'évolution espagnole est entièrement commandée par celle qui s'est réalisée chez nous et elle se reflète avec quelque lenteur et quelque retard dans les événements qui se déroulent autour de nos personnages.

Il la décrit avec cette plasticité qui est une de ses qualités essentielles et l'entoure d'un décor et d'une atmosphère où rien n'est obscur ou nébuleux. Paysage, attitudes, réflexes, tout est rendu exactement, dans le détail, avec une minutie consciencieuse et patiente qui réussit à créer ce « climat » dont ont besoin les person-

nages pour se mieux expliquer. Pas d'état d'âme disséqué avec gravité ; les mots abstraits de douleur, amour, souffrance, sont rarement employés seuls ; ils sont toujours accompagnés d'une épithète qui, en les matérialisant, les rend plus réellement saisissants. Ainsi, lorsqu'Anton veut parler, une « cheville de bois » se met au travers de sa gorge. On pourrait citer bien des exemples qui prouveraient l'objectivité de Pereda. Dès qu'il conte les actions de ses héros ou qu'il les fait parler, dépouillant sa personnalité d'écrivain, il se met à leur place, pense comme eux, parle comme eux, et ne redevient lui-même que de loin en loin pour tirer une conclusion plaisante ou morale de la scène qu'il a décrite. Cette faculté de dédoublement l'amène à sentir fortement, à saisir le côté odieux ou ridicule de chaque chose et c'est tout naturellement qu'il en exagère parfois les aspects pour mieux souligner les contrastes. Ces exagérations des travers humains, qu'elle vienne d'une sensibilité blessée ou de toute autre source, ne forment-elles pas la base même de l'humorisme ?

Aussi, en bien des endroits du récit la silhouette de Don Quichotte apparaît-elle sans qu'on s'en étonne. L'humour cervantesque fait de logique absurde, de pitié humaine, de sensibilité froissée et de réaction un peu sarcastique court tout le long de ce conte plaisant. Il est mieux marqué encore par les agréments de la forme : cette présentation qui se joue anarchiquement des conventions habituelles, le barroquisme de la phrase exubérante, la parodie du parler populaire, tout le style enfin fleurit l'ironie d'un sage à peine désabusé.

S'il est vrai que l'humorisme, suivant la définition de

Pirandello, est « un Hermès à deux visages dont l'un rit des larmes que verse l'autre », il est certainement pratiqué par Pereda, fidèle continuateur de tous ces grands Espagnols qui promènent à travers les siècles ou leur *carcajada* amère et sonore à la Quevedo ou le plissement muet des lèvres du manchot de Lépante. Mais dans ce récit de sa jeunesse, il subit aussi et plus fortement peut-être la plaisante et plus saine influence des caustiques « *costumbristas* », d'un Mesonero Romanos ou d'un Breton de los Herreros.

IV

Il est déjà intéressant de relever dans ce petit roman le caractère de l'ethnographie de Pereda qui se marquera bien davantage à mesure que se développera son œuvre régionaliste.

Sans qu'il se soit spécialement appliqué à détailler le particularisme de la demeure, du mobilier, des vêtements et des objets de sa chère *Montaña*, il a déjà donné ici en résumé tous les éléments qui imprimeront à ses écrits une couleur hautement originale.

C'est peut-être ici qu'il a tracé avec le plus de minutie le portrait d'une demeure de noble montagnard. On en pourrait, comme pour la *casona* de « *Don Gonzalo* » ou celle de « *Peñas arriba* », relever le plan complet d'après sa description : la cour de pierres et d'orties, le toit de « *cuatro aguas* », la « *solana* » ou balcon de bois qui court d'un bout à l'autre de la façade, et les vastes pièces sordides, démeublées, humides ou poussiéreuses où tout n'est que solitude et abandon. La verve satirique

de Pereda s'est donnée libre cours dans la peinture du délabrement de cette demeure ancestrale et quand Zancajos la réforme et la radoube, Pereda sait faire remarquer combien se vulgarise en s'améliorant la bâtisse croulante dont on a passé les blasons à la chaux.

Les rares meubles qui s'y trouvent sont faits des essences de bois familières à la montagne : le chêne épais, le châtaignier plus fruste et le noyer luisant. De primitives sculptures en orment les lourds panneaux. Ils sont incommodes et imposants. Le plus beau est, sans contredit, ce prie-Dieu blasonné qui se dresse dans l'église paroissiale, auprès du maître-autel, car le surmonte l'écu d'armes polychromé que les vilains admirent de loin, pendant les offices.

Pereda a toujours pris soin de décrire par le menu le vêtement de ses personnages. Qu'il soit celui d'un gentilhomme de petite fortune, d'une demoiselle noble mais sans dot ou l'enveloppe grossière d'un cultivateur, il est décrit en son détail et il serait facile de le reconstituer d'après sa description. Le naturalisme de Pereda, si personnel qu'il soit, n'a pas manqué de subir en cela l'influence balzacienne et il a tiré de ces sortes d'inventaires un peu pesants des effets vraiment suggestifs. Car il n'omet pas non plus la peinture des objets familiers et de ménage, les pailles qui servent d'allumettes, les *panderos* et les *tarrañuelas* et tous ces ustensiles de bois que façonnaient les paysans pendant les longues soirées d'hiver.

Il n'oublie pas non plus les coutumes particulières à la région, ces réunions nocturnes provoquées par la *hila* ou la *deshoja* au cours desquelles s'ébauchent

des fiançailles et se déroule la gazette orale de tous les faits divers du pays. Il se plaît à décrire la noce campagnarde qui se célèbre au milieu de ces sauvages cris de joie ou *relinchos* que poussent les jeunes gens, dans l'aigre chanson des cornemuses ou des vielles rustiques, avec les danses et les chants traditionnels, le défilé à la sortie de l'église et le banquet gargantuesque où tout le monde s'empiffre dans une atmosphère grossière de gloutonnerie et d'ivresse que son génie incisif s'est toujours complu à décrire férocement¹.

V

Les caractères de « *Blasones y Talegas* » présentent un intérêt particulier parce que nous les retrouvons à peu près immuables dans les grands romans successifs de notre auteur. Moins fondus qu'ils ne le seront plus tard quand l'écrivain aura acquis plus de maîtrise, ils présentent le premier crayon de ses types habituels.

L'hidalgo de village ne pouvait pas ne pas venir au premier plan. Don Robustiano, qui ressuscitera bientôt sous des noms divers, est le type parfait du chef de famille noble à l'ancienne mode. Le point d'honneur qui fut la règle de ses ancêtres est le sentiment le plus vif de son cœur. Il y sacrifiera tout jusqu'au jour où il ne le pourra plus physiquement. Sa bonté naturelle, si émoussée qu'elle soit sous la gangue d'une existence lamentable, s'accommoderait d'une mésalliance à la-

1. Cf. : *Don Gonzalo*, chap. xvi : El festín.

quelle répugne tout son passé. Il faut que l'instinct de conservation soit bien fort pour l'obliger à céder à une alliance roturière. Mais il déroge avec quelque grandeur et petit à petit, la vieillesse et l'horrible solitude le poussent dans les bras de sa nouvelle famille où il retrouve la place qui doit être la sienne, la première. Don Ramiro est un double désabusé de Don Robustiano. Il a pris philosophiquement son parti de sa misère et de sa déchéance et ne rêve plus que de marier ses filles à d'honnêtes gens, si vilains qu'ils puissent être nés.

Doña Verónica occupe une place à part dans la galerie des femmes pérédiennes. L'auteur ne lui a pas donné cette fraîcheur aimable, cette spontanéité ingénue de la plupart de ses héroïnes. Elle est sotte, lymphatique et fanée. Son destin l'écrase et elle ne tente pas de réagir jusqu'au jour où le premier mot d'amour qu'elle entend lui révèle sa vocation. Éveillée soudain à la vie véritable, ayant abandonné sans regret ses préjugés de caste, elle sera bonne épouse et bonne mère avec une aisance qu'on ne prévoyait pas. Pereda a marqué cette évolution logique avec beaucoup de naturel et de délicatesse. Mais il retrouvera son œil terrible de myope pour dépeindre deux personnages sympathiques au demeurant, Mazorcas et Anton. C'est qu'il connaît déjà terriblement ces travailleurs acharnés, partis de rien, bornés, têtus, solides comme roc, qu'aucune tâche et qu'aucun climat ne rebutent et qui, les poches bien garnies de monnaie, reviennent au pays natal pour y travailler encore. Il sait leurs limites, leur sottise, leur grossièreté native, leurs ridicules de parvenu et leur soif d'honneurs parfois si extravagante. Mais il sait aussi, et il le dit, leurs méri-

tes : une honnêteté profonde, le goût du travail, l'économie, le sens des réalités, le désir louable de s'élever par des moyens dignes d'eux. Ils ne sont pas incapables de délicatesse sous leur rude enveloppe et le portrait que Pereda trace d'eux, dans ce roman, est un des plus sympathiques que nous découvriions dans son œuvre. Plus tard, chez leurs semblables, l'or l'emportera sur le cœur et nous aurons à la place du bon Zancajos ou d'Anton, le stupide don Gonzalo ou l'horrible usurier de *La Puchera*.

Certains traits de caractères sont ainsi communs aux *hidalgos* et aux *ganapanes* : une bonhomie générale, une bonté un peu lourde qui s'étale, satisfaite d'elle-même, le sens très net de l'honnêteté. Tous d'ailleurs n'essaient pas de dissimuler leurs petits calculs ; ils le font naïvement, sans convoitise cachée. Leur idéal qui est d'unir les écus monnayés aux écussons dédorés est la meilleure des garanties de paix sociale. Cette paix, ils la résolvent à leur manière, sans trop d'élévation peut-être et les pieds solidement posés sur le sol nourricier mais d'une façon pratique qui donnera, Pereda nous l'affirme, d'excellents et durables résultats.

C'est qu'il a vu, avec un certain recul, la mort des vieilles classes sociales et la naissance des nouvelles ; il a assisté en bien des endroits à cette fusion d'une aristocratie condamnée à disparaître avec les paysans nouveaux riches que leur travail haussait tout naturellement dans la hiérarchie humaine. Il a résumé, dans *Blasones y Talegas*, cette transformation fatale qu'un esprit aussi conservateur que le sien ne blâme cependant pas.

La noblesse ne pouvait plus vivre de son passé. Les

exploits des premiers défenseurs du pays sont bien lointains ; ils ont été payés avec usure par des siècles de bien-être et de farniente. Il faut d'autres mérites plus nouveaux pour conserver la première place dans l'ordre social. Ces mérites sont dans le peuple qui travaille, qui souffre et que la chance parfois pousse en avant. Les plus audacieux ou les plus tenaces finissent par franchir les barrières qui les séparent de la classe privilégiée. La plupart d'entre eux ont bénéficié des mesures que les rois d'Espagne prirent, à la fin du dix-huitième siècle, pour régulariser les échanges entre la métropole et les colonies. Cadix, centre principal du commerce transatlantique, devient rapidement une des villes les plus commerçantes d'Europe. Les espagnols des régions pauvres se sentent attirés vers elle, principalement les montagnards de Santander. On donne dans cette province le nom de *jándalos* à ceux qui allaient tenter fortune dans le Sud et revenaient, généralement enrichis, apporter le fruit de leur labeur au village natal.

La plupart d'entre eux, de sens rassis, se contentent de faire souche et de jouir raisonnablement de l'aisance durement acquise. Mazorcas est de ceux-là, avec cependant quelque petite vanité qui le pousse à s'allier aux anciens seigneurs du pays. D'autres, moins raisonnables, éclaboussent de leur richesse ostentatoire leurs compatriotes ébaubis et nous avons alors les imprudents qui gaspillent en un tournemain leurs économies de plusieurs années, ou bien cet inoubliable Gonzalo Gonzalez de la Gonzalera qui restera, parmi les personnages créés par Pereda, comme le prototype du parvenu ridicule, odieux et malfaisant.

Mais de l'union de la noblesse et de l'argent une nouvelle classe va naître. Les enfants d'Anton et de Verónica, à la fois moins frustes et moins blasonnés que leurs ancêtres, créeront cette bourgeoisie solide qui manque à l'Espagne pour se stabiliser. Ils formeront les cadres des professions libérales de demain; ils seront attirés par la politique et ils auraient pu exercer une heureuse influence dans le pays, s'ils ne se laissaient griser trop souvent par les discussions sans fin et les joutes oratoires. Mais on sent que Pereda a foi en cette nouvelle classe. Il la connaît puisqu'il en sort. Il en apprécie les vertus solides et le sens conservateur; il la différencie de la bourgeoisie frivole et déjà fatiguée de la ville et sait qu'elle compte peu d'intrigants. Appuyée sur le petit clergé qu'il a toujours peint sous des traits idylliques bien que réalistes à sa manière et sur des vieilles familles terriennes qui ont su conserver avec la richesse leur autorité morale, cette classe doit, aux yeux de notre auteur, revivifier le pays. C'est peut-être la leçon la plus forte qui semble se dégager du récit souriant qui paraît une satire et qui n'est peut-être au fond qu'une aimable et juste leçon.

VI

Il semble bien que *Blasones y Talegas*, quoique situé dans les années d'apprentissage de Pereda, s'offre au lecteur avec une complexité que ne présentaient pas ses écrits antérieurs. Il ne s'agit plus ici de scènes photographiées au hasard des rencontres, marquées certes du

sceau particulier de l'auteur mais de portée limitée et de dimensions assez réduites.

Ce court roman, nous l'avons vu, outre qu'il présente une évolution et un progrès marqués, contient en germe à peu près toute l'œuvre pérédienne. Il est une sorte de raccourci de ces livres abondants de 500 pages et plus, qui nous promènent des quais de Santander aux hautes cimes des Pies d'Europe. Tous les aspects de la *Montaña* y sont esquissés d'une plume quelquefois sévère mais le plus souvent enthousiaste et clairvoyante. Ses premières « *Escenas Montañesas* » avaient valu à Pereda quelques reproches : il avait eu tort, disait-on, de peindre les aspects désagréables du pays qu'il aimait et voulait glorifier. Le prologue qui précède le recueil où se trouve *Blasones y Talegas* répond à cette accusation. Il faut d'abord peindre vrai, sans fausse pudeur, sans goût délibéré pour l'ennuyeuse et fausse pastorale. Une terre stérile exige plus sans doute de ses enfants qui doivent lui arracher péniblement le pain de chaque jour, mais ils s'attachent d'autant plus à elle qu'elle leur a réclamé plus d'efforts et plus d'abnégation. Petit à petit, on sent combien ce sacrifice constant ennoblit l'homme, l'attache au sol, l'idéalise. On sent déjà dans *Blasones y Talegas* ce sentiment encore embryonnaire se développer chez Pereda et le dernier chapitre qui décrit avec quelque attendrissement les travaux des champs marque déjà une extension, un approfondissement de la sympathie de l'auteur pour ce rude terroir qu'il s'applique à reproduire exactement.

Dorénavant, la *Montaña* aura conquis Pereda ; il n'essaiera pas de lui échapper et, lors même qu'il s'appli-

quera à montrer, par gageure, que ses horizons ne sont pas limités et qu'il peut aussi bien écrire ses romans sur le monde des villes, la *Montaña* sera toujours là comme toile de fond, comme terme de comparaison, comme le lieu privilégié où l'on revient après avoir couru le monde.

Cette œuvrette est aussi le point de départ de ses romans à thèse. La trilogie pérédienne déjà signalée : amour — lutte de castes — argent — se retrouvera tout au long de ses principaux ouvrages. Même conception également de la famille et du mariage. Le *Buey Suelto* qui apparaîtra bientôt et qui est une vive critique du célibat va développer une thèse que nous trouvons ici en bien des pages. Enfin, cette ironie constante, entraînante, rehaussée par une langue vigoureuse et colorée, ces traits incisifs qui peignent à cru la réalité, cette période ample et sonore, ce large développement de la description, cette robuste santé de la pensée et du style, toutes ces qualités qui donnent à Pereda une physionomie si originale qu'on ne peut la confondre avec nulle autre se découvrent déjà ici, non pas à l'état d'ébauche et de promesses, mais dans une réalisation solide et attrayante qui mérite d'être mieux étudiée et mieux connue¹.

1. Rappelons brièvement ce que nous avons écrit, à propos de ce récit, dans l'étude générale consacrée à son auteur (*J. Maria de Pereda. Sa vie, son œuvre et son temps*) :

« C'est le premier grand tableau de la vie montagnarde et des spécimens curieux de cette faune villageoise, hobereaux et vilains, qui foisonneront bientôt dans l'œuvre de Pereda. La noblesse ruinée de ce coin de province s'enterre sous les murs branlants des vieilles maisons à écussons mais ne déroge pas en travaillant. A côté d'elle, une autre caste

émerge : celle des nouveaux riches, paysans d'origine qui sont allés aux Amériques ou en Andalousie gagner péniblement, au prix de longs et rudes efforts, la petite fortune qui fera d'eux les nouveaux seigneurs de leur pays natal. Si l'argent ainsi accumulé le fut honnêtement, si le parvenu ne tombe pas dans le ridicule trop fréquent de vouloir se polir à l'excès et trancher du talon rouge, si le noble ruiné ne répugne pas trop à mêler son sang bleu appauvri au sang vigoureux de cette plèbe conquérante, une race neuve peut surgir, parée des vertus des deux castes qui la formèrent et régénérer ainsi le clan des chefs patriarcaux que Pereda croit indispensable au bonheur de ces petites communautés terriennes.

« Cet ultramontain, comme nous le voyons, a donc des idées assez libérales; les greffes sociales ne sont pas pour l'effrayer et il serait faux de cataloguer parmi les sectaires impénitents l'homme qui préconise ainsi la fusion de deux classes, celui qui, plus tard, exaltera si souvent les vertus des pauvres gens, fustigera les vices et les sottes prétentions des grands. L'évolution spirituelle et sociale de ses dernières années trouve ici, pour la première fois, son explication lointaine. »

JOSÉ-MARIA DE PEREDA

BLASONES Y TALEGAS

I

De la empingorotada grandeza y el coruscante lustre de sus antepasados, he aquí lo que le restaba, catorce años hace, al señor don Robustiano *Tres-Solares y de la Calzada*¹.

Un casaquín de paño verde con botones de terciopelo negro;

Un chaleco de *cabra*², amarillo;

Un corbatín de armadura;

Dos cadenas de reló³ con sonajas, sin los relojes;

Un pantalón de paño negro, muy raído;

Un par de medias botas con la duodécima remonta;

Un sombrero de felpa asaz añejo, y

Un bastón con puño y regatón de plata.

Esto para las días festivos y grandes solemnidades.

1. **Tres Solares.** Pereda excelle à trouver des noms grandiloquents pour en affubler les hidalgos qu'il met en scène. Le plus expressif est celui de don Gonzalo Gonzalez de la Gonzalera qui sert de titre à l'un de ses meilleurs romans. L'explication du nom de son héros se trouve dans la suite du chapitre.

2. **Cabra.** En peau de chèvre, tout à fait rustique par conséquent. Cf. la *zamarra* dont se pare don Frutos, le paysan riche et ridicule du « *Pelo de la Dehesa* » de Bretón de los Herreros.

3. **Reló.** Forme andalouse de *reloj* qui a prévalu dans toute l'Espagne. Il est curieux de la trouver constamment sous la plume de Pereda alors qu'aucun autre écrivain de la Montaña ne souligne cette particularité de la prononciation qui n'a rien de régional.

Para los días de labor :

Otra casaquín, incoloro, que soltaba la estopa de los entreforros¹ por todas las costuras y poros de su cuerpo ;

Otro corbatín, de terciopelo negro, demasiadamente trasquilado ;

Otro chaleco, de mahón de color de barquillo² ;

Otro pantalón, « de pulga³ ». con más pasadas que un pasadizo⁴ ;

Otro sombrero de copa, forrado de hule ;

Unas zapatillas de badana, y

Un par de abarcas de *hebilla*⁵ para cuando llovía.

Como ornamentos especiales y prendas de carácter :

Una capa azul con cuello de piel de nutria y muletillas de algodón, y

Un enorme paraguas de seda encarnada, con empuñadura, contera y argolla de metal amarillo.

Como elementos positivos y sostén de lo que antecede y de algo de lo que seguirá :

Una casa de cuatro aguas⁶ con portalada y corral, de la que hablaremos luego más en detalle ;

1. **Entreforros.** N'existe pas dans le dictionnaire de l'Académie. Est employé cependant par plusieurs auteurs pour désigner un rembourrage. Cf. *entretiempo*, *entresemana*.

2. Le **barquillo** est une pâtisserie populaire qui correspond aux oublies des marchands de « plaisir ». Donc, d'un ton bis ou jaune clair.

3. « **de pulga** ». De couleur puce, brun-rouge. L'expression n'est pas courante en castillan ; aussi l'auteur la met-il entre guillemets. Peut être un gallicisme.

4. **Pasadizo.** Jeu de mots intraduisible sur *pasada* qui vient du verbe *pasar* qui signifie à la fois passer et repriser, et sur *pasadizo*, du même verbe, dans le sens de couloir.

5. **Hebilla.** Cette boucle du sabot en assurait l'étanchéité en cas de pluie.

6. **Casa de cuatro aguas.** En terme de métier, toit à quatre versants que possèdent les maisons d'importance dans les climats humides. Dans les pays secs, l'expression courante est : *à dos, tres à cuatro vientos*.

Una faja o cintura de viejos y retorcidos castaños alrededor de la casa ;

Un solar contiguo a los castaños por el Sur, dividido desde tiempo inmemorial en tres porciones, prado, huerto y labrantío, por lo que se empeñaba don Robustiano en que tenía *tres solares*, y que ellos daban origen a su apellido ; un solar, repito, mal cultivado y circuído de un muro apuntalado a trechos, y todo él revestido de una espesa red de zarzas, espinos y saúco ;

Algunos carros de tierra en la *mies*¹ del pueblo, y

Un molino harinero, de maíz, zambo de una rueda, que molía a *presadas*² y por especial merced de las aguas pluviales, no de las de un mal regato, pues todos los de la comarca le negaban últimamente sus caudales³.

Item, como objetos de ostentación y lustre :

Un sitial blasonado junto al altar mayor de la Iglesia parroquial.

Y un rocín que rara vez habitaba bajo techado, por tener que buscarse el pienso de cada día en los camberones⁴ y sierras de los contornos.

Item más. — Tenía don Robustiano una hija, la cual hija⁵

1. **Mies.** N'a pas ici le sens de moisson, mais de terres communales dont chaque habitant cultive la part à laquelle il a droit. Cf. D. Ac. : En nuestras provincias montañosas del Norte, valles cerrados en donde los vecinos tienen sus sembrados.

2. à **presadas.** Le moulin ne fonctionne que lorsque la prise d'eau ou le barrage peut lui fournir la force motrice, ce qui n'arrive qu'en temps de pluie. Par conséquent, moulin d'un mauvais rendement.

3. **Caudales.** Substantif rarement usité dans ce sens. Employé par attraction de l'adjectif *caudaloso* d'usage courant.

4. **Camberones.** Terme de la province de Santander qui désigné un chemin d'exploitation rurale. *Cambera*, selon le dic. de l'Académie, est une servitude publique pour le passage des charrettes. Cf. p. 9, n. 3.

5. **la cual hija.** Expression qui n'est guère employée que dans des actes juridiques ou par affectation d'archaïsme, en vue d'un effet de pompe comique.

era alta, rubia, descolorida, marchita, sin expresión ni gracia en la cara, ni el menor atractivo en el talle. No contaba aún treinta años, y lo mismo representaba veinte que cuarenta y cinco. Pero en cambio era orgullosa, y antes perdonaba a sus convecinos el agravio de una bofetada que el' que la llamasen a secas Verónica, y no *doña* Verónica.

Por ende, al verse colocada por mí en el último renglón del catálogo antecedente, tal vez *enforcarme*² por el pescuezo le hubiera parecido flojo castigo para la enormidad de mi culpa; pero yo me habría anticipado a asegurarla, con el respeto debido a su ilustre prosapia, que si en tal punto aparece no es como un *objeto* más de la pertenencia de su hidalgo padre, sino como la segunda figura de este cuadro, que entra en escena a su debido tiempo y cuando su aparición es más conveniente a la mayor claridad de la narración.

En el ropero de esta severa fidalga³, he dicho mal, en su carcomida percha de roble, había ordinariamente :

Un vestido de *alepín*⁴ de la reina, bastante marchito de color;

Un chal de muselina de lana rameado, y

1. el — sous-entendu *agravio*. Cette ellipse est fréquente chez les auteurs classiques et notamment chez Cervantès.

2. *enforcarme*. Mot régional de la Montaña pour *ahorcar*. De même racine.

3. *fidalg*. C'est à dessein que Pereda emploie cette forme archaïque qui s'accorde avec le caractère de ses personnages. La langue du xv^e et xvi^e siècles possédait encore, dans certaines parties de l'Espagne, notamment les Asturies, la Montaña et l'Andalousie ainsi qu'en Amérique, une aspiration initiale très forte qui s'exprimait ou bien par l'*f* étymologique, ou bien par un *h* guttural, ou bien, dans le sud principalement, par une *j*. Ici, Pereda, lecteur assidu de Cervantès, qui use si volontiers de cet artifice, l'imite dans un des mots qui reviennent le plus fréquemment sous la plume de l'un et de l'autre. (Cf. Blasones.)

4. *alepín de la reina*. Étoffe de soie à trame de laine originaire d'Alep (Syrie). Cf. Alarcón : El sombrero de tres picos. Chap. xxx : un traje de alepín negro.

Una mantilla de blonda¹ con casco de tafetán, de color de ala de mosca.

Con estas prendas, más un par de zapatos con galgas en los pies, un marabú² en la cabeza y un abanico en la mano, ocupaba Verónica junto a su padre el sitial blasonado en la Iglesia los días festivos, durante la misa mayor.

Ordinariamente no usaba, ni tenía, más que un vestido de estameña del Carmen³, un pañuelo de percal y unas chan-cletas.

Y con esto queda anotado cuanto a nuestros dos personajes les quedaba, que *de público* se supiese.

Penetrando ahora en su vida privada para conocer también algo de ella, conste que tenían un *Año cristiano*⁴ y la ejecutoria⁵, envuelta, por más señas, en triple forro de papel de bulas viejas. Con el primero daban pasto a su fervor religioso, leyendo todas las noches la vida del santo del día. Registrando los blasones y entronques de la segunda, fomentaban más y más su vanidad solariega.

Así nutrian el espíritu.

En cuanto al cuerpo, un ollón de verdura con escrúpulos⁶ de carne y un torrezno liviano y transparente como alma de usurero, se encargaban de darles el poco jugo que los dos tenían.

1. *blonda*. La blonde est une dentelle de soie faite en général d'une trame à petite houppes.

2. *marabú*. Une plume de marabout, d'un goût ostentatoire et provincial.

3. *estameña del Carmen*. Étoffe de bure servant à fabriquer les habits des carmélites.

4. *Año cristiano*. L'année du chrétien; recueil d'exercices pieux appropriés à chaque jour de l'année, que l'on trouvait dans tous les foyers espagnols. Cf. Galdós, *Torquemada*, p. 54: casa más venerable no se podía encontrar si no en las estampas del *Año Cristiano*.

5. *ejecutoria*. Titre de noblesse.

6. *escrúpulos*. Quantités infinitésimales de viande. En pharmacie, *escrúpulo* équivaut à 24 grains et à la vingt-quatrième partie d'une once.

Exprimiendo y estirando hasta lo invisible las casi impalpables rentas que les proporcionaban las tierrucas¹ podían permitirse *aliquando*² el lujo de una arroba³ de harina de trigo, que amasaba doña Verónica, dándoles una hornada de panes que duraban tres semanas muy cumplidas, alternándolos prudentemente con las tortas de borona⁴ que se comían los dos ilustres señores a escondidas y con grandes precauciones.

He dicho que el *Año cristiano* y la ejecutoria constituían el pasto y deleite espiritual de esta familia, y no he dicho bastante, pues conocía don Robustiano otro placer que, si bien muy relacionado con el de hojear la ejecutoria, era aún mucho más grato que éste y, en concepto del solariego más edificante y transcendental. Consistía en rodearse siempre que hallaba ocasión, y él procuraba encontrarla casi todos los días, de aquellos convecinos suyos más influyentes en el pueblo y de más arraigo, y evocar ante ellos las gloriosas preeminencias de sus antepasados, de las que él apenas vislumbró tal cual destello tibio y descolorido. En tales y tan solemnes momentos, empezaba por explicar la significación histórica de las figuras de su escudo de armas; por qué, verbigracia, el león era *pasante*⁵ y no *rampante*⁶; por qué era

1. *tierrucas*. Ce diminutif en *uco* d'usage assez fréquent dans la Montaña est encore fort employé en Aragón et en Galice.

2. *aliquando*. Parfois Pereda a la manie fréquente dans les séminaires de parsemer sa prose d'expressions ou de mots latins : *in sæcula, mutatis mutandis*, etc.

3. *arroba*. Unité de poids qui vaut 25 livres en Castille mais qui varie d'après les régions et, comme mesure de capacité, varie suivant les liquides.

4. *borona*. Galette de maïs qui constitue le pain habituellement consommé par les paysans des provinces cantabriques.

5. *pasante*. Passant. En langage héraldique se dit de l'animal représenté dans l'attitude de la marche.

6. *rampante*. Rampant. Se dit dans la même langue des animaux représentés sur les pattes de derrière, comme s'ils voulaient monter le long d'une rampe.

grajo y no lechuza el pajarraco que se cernía sobre el árbol central; por qué eran culebras y no velortos lo que se enroscaba al tronco de éste; qué querían decir los arminios del tercer cuartel¹, que los aldeanos habían tomado por un cinco de copas² bastante mal hecho, etc., etc... Y desde tal punto iba descendiendo poco a poco por el árbol de su familia, cuyas raíces alcanzaban claras, evidentes y perceptibles, hasta la época de los Alfonsos³. En cuanto al espacio comprendido entre esta época y las anteriores, la leyenda de sus armas, esculpida en todos los escudos de su casa, copias fidelísimas del que constaba en la ejecutoria, le llenaba digna y elocuentemente. Decía así :

*« Antes que nobles nacieran,
Antes que Adán fuera padre,
Por noble era insigne ya
La casa de Tres-Solares⁴ ».*

Y entonces entraba lo bueno. Según don Robustiano, sus mayores cobraron *marzazgas*⁵, *martiniegas*⁶, *yantares*⁷ y

1. **cuartel.** Quartier ou franc-quartier; chacune des quatre divisions égales de l'écu.

2. **copas.** Une des quatre figures du jeu de cartes espagnoles, représentant des coupes. Les trois autres sont : « oros » (pièces d'or), « bastos » (massues), « espadas » (épées). Cf. le titre d'un autre bref roman de Pereda : « Oros son trimfos. »

3. **la época de los Alfonsos.** La tradition populaire désigne par cette expression courante (Cf. Mesoneros Romanos : Memorias de un setentón), l'époque qui paraissait fabuleuse d'Alphonse VI, qui exila le Cid, a Alphonse XI (1312-1350).

4. Toujours à l'imitation de Cervantès, Pereda parsème volontiers sa prose de vers de romance qui sont soit des réminiscences, soit, comme ici, des applications particulières à des fragments bien connus et passés à l'état de proverbes.

5. **marzazgas.** Ou **marzadaga**; tribut que l'on payait au mois de Mars, d'où le mot, tiré de son origine.

6. **martiniegas.** Impôt que l'on payait à la Saint-Martin.

7. **yantares.** Tribut prélevé dans un village où le roi passait, pour sa nourriture et celle de ses gens.

*fonsaderas*¹; no pagaron nunca derechos al Rey « *e le fablaban sin homenaje*² ». Uno de ellos fué *trinchante*³, en época posterior, de la mesa real; y más acá, acompañando otro a su Alteza a una cacería, tuvo ocasión de prestarle su pañuelo de bolsillo y hasta, según varios cronistas, unas monedas para obsequiar a un mesonero. Cuando pasó Carlos V por la Montaña pernoctó en su casa, dejando por regalo al día siguiente un hermoso mastín que apreciaba mucho el Emperador, el cual regalo dió origen a la colocación de las dos esculturas que lucia la pared de su corral, una a cada lado de la portalada, y que groseramente tomaban los aldeanos por dos *de la vista baja*⁴, o sean cerdos, con perdón de ustedes. Aún más acá, dos hembras de su familia fueron acompañantas de una Princesa de sangre real; y un varón sostuvo cuarenta años pleito con el Duque de Osuna⁵, sobre si a aquél correspondía o no poner seis plumas en vez de cuatro en la cimera del casco del escudo. Todavía en tiempos más modernos, ayer, como quien dice, un su abuelo fué *Regidor perpetuo* de toda aquella comarca; otro cobró *alcabalas*⁶ y *barcajes*⁷, y, por último, su padre, como era bien

1. *fonsaderas*. Tribut de guerre. Du vieux mot *fonsado* : armée, troupe.

2. « *e le fablaban sin homenaje* ». Phrase archaïque, formule courante dans les anciens textes : « ils lui parlaient sans lui rendre hommage », c'est-à-dire sans lui prêter réellement serment de fidélité.

3. *trinchante*. Écuyer tranchant; majordome des repas de cérémonie.

4. *de la vista baja*. C'est ainsi que les paysans de la Montaña désignent très souvent les porcs en ajoutant : *con perdón sea dicho*.

5. *Duque de Osuna*. Titre appartenant à la famille des Giron. Ses membres occupèrent un rang important dans l'armée, la diplomatie et le gouvernement. Le premier duc d'Ossuna (nommé en 1562) fut vice-roi de Naples. Le plus fameux de la lignée fut Pedro Girón, également vice-roi de Sicile et ensuite de Naples, protecteur de Quevedo.

6. *Alcabalas*. Droit fiscal sur le produit des ventes. En français, même étymologie : gabelle, par suppression de l'article arabe.

7. *barcajes*. Batelage; droit de transport payé à un batelier.

notorio, gozó muchos años los derechos de pontazgo¹ y de pesca sobre tres pontones de otros tantos regatos del país, y todos los cangrejos, langostinos y hasta *zapateras*² que se cogieran en las mismas aguas de los propios regatos. Echar las campanas a vuelo y sacar el palio hasta la puerta de la Iglesia para recibir en ella ciertos días a algún pariente suyo, se vió en el pueblo constantemente; sentarse junto al altar mayor en sillón de preferencia lo disfrutaba él; enterrarse cerca del presbiterio, todos, hasta su padre inclusive, lo lograron por legítimo, propio y singular derecho. ¿Y privilegio de talas, de estrena de puertos y derrotas, exención de plantíos y de reparto de camberas³, o prestaciones... y tantísimas cosas más por el estilo?... — « Pero, ¡ay, amigos! » (y aquí cambiaba don Robustiano su tono campanudo y reposado por otro plañidero y dolorido), « a otros tiempos otras costumbres. Cundieron los francmasones; la impía, la infame filosofía *del francés*⁴ invadió los pueblos y cegó a los hombres; cayó el Santo Oficio; asómó la oreja la Revolución⁵; aparecieron los herejes; dejaron de infundir respeto a la plebe cuatro emblemas heráldicos esculpidos en

1. **pontazgo.** Pontonage : droit sur les personnes ou marchandises qui traversent une rivière sur un pont ou sur un bac.

2. **zapateras.** Régionalisme pour « renacuajo » : Tétard.

3. **camberas.** Cf. p. 3, n. 4.

4. **La infame filosofía del francés.** Il s'agit de la philosophie française du XVIII^e siècle. On sait que l'avènement des Bourbons en Espagne avec Philippe V marqua le début de l'influence française au-delà des Pyrénées. Mais surtout à partir des Cortes de Cadix, tout le XIX^e siècle espagnol est profondément influencé par la pensée française depuis la doctrine politique de Montesquieu et de Rousseau jusqu'au système positiviste. Pereda réagit avec vigueur dans toute son œuvre contre ce libéralisme philosophique qu'il juge comme un grossier matérialisme et dont il dénonce la pernicieuse influence sociale.

5. **la Revolución.** La Révolution française de 1789 qui eut des répercussions mondiales. Le seul mot de révolution s'applique presque toujours par antonomasie à la Révolution française.

un sillar; sostúvose sacrílegamente que todos los hombres, como hijos de un padre común, éramos iguales en condición¹, así como en el color de la sangre, creyéndose una grilla lo de que algunos privilegiados la teníamos azul; para colmo de maldades, nos hicieron trizas los mayorazgos² y tragar³ más tarde una Constitución⁴, y como si esto junto no fuera bastante, para no dejarnos ni siquiera una mala esperanza, muere Zumalacárregui⁵ al golpe aleroso de una bala liberal. De tan horrible desquiciamiento, de tan inaudita perversión de ideas, ¿qué había de resultar? El sacrificio estéril, pero cruel, de cien víctimas inocentes como yo; la irrupción en los poderes públicos de los descamisados⁶, la herejía, el desorden, la confusión..., el escándalo universal ».

Todo esto y mucho más, decía don Robustiano a sus convecinos, revistiéndose de cuanta elocuencia y dignidad podía disponer, con el doble objeto de satisfacer esa necesidad de

1. iguales en condición. Cf. Déclaration des droits de l'homme.

2. mayorazgos. Droit d'aînesse supprimé en Espagne en 1820 par la Constitution.

3. tragar. Ce verbe est sans doute employé à dessein par Pereda. En effet on chantait à propos de la Constitution des couplets dont le refrain était :

« Trágala, tu, servilón ».

« la » remplace évidemment la Constitution. Et la chanson finit par s'appeler la « Trágala ». C'est avec ces paroles que les libéraux se moquaient des partisans du gouvernement absolu. D'autre part, le verbe *tragar* s'emploie fréquemment en Espagne dans le sens d'imposer, faire admettre.

4. Una Constitución. La Constitution de 1812 qui fut appliquée en 1820.

5. Zumalacárregui. Général carliste (1788-1835). Il fut blessé à mort alors qu'il assiégeait Bilbao au pouvoir des libéraux, partisans d'Isabelle II.

6. descamisados. Parti démocrate-radical qui apparut en 1820, et auquel appartient Riego qui donna son nom à l'hymne républicain. Peut-être appelé ainsi par analogie avec les sans-culottes.

su alma y de vengar en los groseros destripaterrones¹, con la exhibición de tanto lustre, ciertas voces que corrían por el pueblo en son de burla sobre las privaciones y estrecheces que sufrían los dos descendientes de tanto ringo-rango². Por supuesto que los aldeanos oían al solariego como quien oye llover³; y al ver su casaquín raído, no daban un ochavo⁴ por toda la letanía de grandezas que, puestas en el mercado, no valdrían a la sazón medio celemin⁵ de alubias. Pero don Robustiano creía lo contrario, y se quedaba tan satisfecho.

La misma relación hacía con frecuencia a su hija durante las largas noches del invierno. ¡Y vaya si se engreía doña Verónica al conocer las grandezas de sus progenitores! ¡Vaya si gozaba y si se le ensanchaba el encogido espíritu con la ilusión de que estaba muchos codos por encima de la grosera plebe que la rodeaba en su lugar, único mundo que conocía! ¡Vaya si se juzgaba tan alta y tan ilustre como la más encapotada princesa!

Todas las horas del día que estos entretenimientos, más los indispensables de comer y dormir la siesta, dejaban libres a don Robustiano, las invertía en pasear, bostezando, su larga, arrugada y derecha talla por el balcón principal, o *solana*⁶, de su casa, si llovía, o por el solar si hacía bueno, echando de paso a la calleja las piedras que los muchachos

1. **destripaterrones**. Mot à mot : étripe-mottes, sobriquet expressif pour désigner les paysans.

2. **ringo-rango**. Ou « ringorango », pompe vaine.

3. **oye llover**. Se dit pour indiquer le peu de cas que l'on fait d'un récit ou d'un événement. Cf. la même expression en langue d'oc : « Escouto se ploù », en catalan : « Com qui sent ploure si sentis ploure. »

4. **ochavo**. Ancienne pièce de monnaie en cuivre qui valait 2 maravédis, c'est-à-dire la seizième partie d'un réal, ou la huitième d'un réal de a dos, d'où son nom.

5. **celemin**. — Mesure de capacité qui vaut en Castille 41,625.

6. **solana**. Terrasse ou balcon exposé au soleil. Dans les montagnes, le côté de la vallée exposé au midi.

habían metido en el cercado al arrojarlas sobre los castaños vecinos para derribar su codiciado fruto.

Verónica, entretanto, recosía unas medias, soplaba la lumbre o bajaba al huerto a sallar media docena de berzas cuando estaba segura de que nadie la miraba. Todo lo emprendía, todo lo tocaba y todo la aburría al instante, porque es de advertir que Verónica, con toda su ilustre condición, era, amén de otras cosas, tan holgazana como asustadiza, recelosa y huraña.

Sabía leer mal y escribir peor, gracias a que su padre se lo había enseñado en casa; pues éste no quiso que su hija, cuando niña, asistiera a la escuela del lugar, donde necesariamente había de rozarse, con peligrosa familiaridad, con toda la morralla femenil de sus toscos convecinos.

Ya adulta, no la dejó tampoco asistir al *corro*¹ donde la gente moza baila, goza y ríe; ni la² permitió visitar una tertulia casera, ni una *hila*³, ni una *deshoja*⁴. — Para que formara una idea del primero, la acompañó varias veces a que le viera por encima de las tapias del solar; en cuanto a las segundas, sólo las conocía, con repugnancia, por los relatos exagerados que, respecto a descompostura y licencia, le hacía don Robustiano.

1. *asistir al corro*. Rappelles plaisamment l'expression « *asistir al coro* » qui se rapporte aux obligations des chanoines et des religieuses : Pereda joue simplement sur les mots, « *corro* » et « *coro* ».

2. *la*. Pereda qui sait l'usage de la langue classique, emploie indifféremment au datif féminin les pronoms *le* ou *la*. Il est bon de signaler que *le* n'est de rigueur que depuis le début de notre siècle. La grammaire de Bello y Cuervo, n. 930, p. 244, autorise l'usage des deux formes en marquant la préférence pour *le* dans l'emploi général, mais en préconisant *la* lorsque la clarté le réclame : « La señora determinó concurrir con su marido al festín que *la* habían preparado. »

3. *hila*. Dans la province de Santander, réunion au coin du feu, au cours de laquelle les vieilles femmes filent : la « *filée* ». Pereda écrit quelquefois « *la fila* » (« *Peñas arriba* »).

4. *deshoja*. La veillée qui se passe en égrenant les épis de maïs. La *deshoja* de la panoja est un véritable rite presque dans toute l'Espagne.

De este modo la pobre chica pasó por su niñez y llegó al colmo de su juventud sin una amiga, sin una compañera de juegos e inocentes confidencias, sin haberse reído una sola vez con expansión; sin poder deleitarse con el recuerdo de una mala travesura; sin un deseo vehemente, sin una alegría completa, sin una pena, y lo que es peor, sin poder darse cuenta de su propio carácter ni del de los demás.

La portalada de su casa, con la palanca perpetuamente atravesada por dentro, no se abría sino en las ocasiones indispensables, o cuando llamaba a ella cierta vecina ya entrada en años, chismosa y cuentera, que les hacía los recados y que, por un fenómeno inexplicable, se había ganado el afecto y, lo que es más asombroso, la familiaridad de don Robustiano, que no honraba con ella, por no desprestigiar su grandeza, ni aun a su propia hija. Siendo esta mujer la única que trató Verónica con intimidad, amoldóse por entero a su criterio; y tomando su voz por un oráculo, hízose, por necesidad, chismosa como ella. Oír a esta mujer y murmurar a su lado de todo el mundo sin conocerle, era la única tarea que no cansaba a la solariega doncella. — Que no amó jamás, es decir, que nunca tuvo novio, no hay para qué consignarlo; su corazón fué siempre extraño a semejante necesidad, además de que su posición era lo menos a propósito para creársela. En los mozos del pueblo, como si fueran seres de otra especie, ni reparó siquiera, saturada como estaba de las máximas aristocráticas de su padre. En cuanto a pretendientes ilustres dignos de ella, ni los había a sus alcances, ni a proponérselos de afuera se presentó embajador alguno dentro de su corral, ni, en verdad sea dicho, le atormentó un solo instante su falta. La vida de Verónica, por obra y gracia de su señor padre, pasaba, dentro de la casona¹, como

1. **casona.** Terme générique qui désigne les grandes maisons des hobereaux de la province.

fuera de ella la de los castaños : éstos vegetaban con sol y aire ; ella con el escaso pan de cada día, los chismes de la vecina y las declamaciones de su padre. Sabía que era noble, que le estaba prohibido el trabajo grosero, aun cuando le necesitase para no morir de hambre ; sabía que eran plebeyos cuantos seres la rodeaban en el pueblo, y como no la enseñaron jamás a cansarse buscando la razón de las cosas ni el fundamento de ciertas ideas, apegada a las suyas postizas, como el árbol a la tierra, dejaba pasar sobre sí años y acontecimientos sin curarse más de ellos que de mi abuela. Ni más sabía ni más necesitaba.

Escasísimas eran las palabras que entre ella y su padre se cruzaban durante el día, si al buen señor no le daba por hablar de sus antepasados, o por renegar de los tiempos presentes, en los cuales los hombres de su importancia nada tenían que hacer. Por lo demás, si bien es cierto que no se amaban gran cosa, tampoco se aborrecían.

Don Robustiano sabía de memoria todos los apellidos ilustres de la Montaña, y conocía, hasta en su menor detalle, sus respectivos lemas y escudos de armas ; pero jamás citaba a las familias, sino por el nombre del pueblo en que residían. Así, por ejemplo, decía : « *los de...* »¹, y sabido era que se refería a la familia del señor don Fulano de Tal, que *radicaba*² en aquel punto. Profesaba a algunas de ellas, por tradición, cordiales simpatías, y a otras, también por herencia, odio implacable ; pero ni las unas ni las otras podían jactarse de haber atravesado, en los días de don Robustiano, los umbrales de su puerta. — No era otra la causa de que cuando

1. *los de...* « Coloque el lector en este espacio el nombre del pueblo de la Montaña que más adecuado al asunto le parezca, pues yo no me atrevo a hacerlo por mi propia cuenta, conociendo, como conozco, la susceptibilidad aprensiva de más de un fidalgo paisano mío » (Note de l'auteur dans l'édition de 1871).

2. *radicaba*. Fréquent chez Pereda. Avoir ses racines dans le pays.

éste, de Pascuas¹ a San Juan, iba a visitar tal o cual santuario, o a espolvorarse un poco en la feria de acá o de allá, o a la capital, rodease media provincia, si era preciso, por no tocar en casa de *los de A* o *de B*, como en su concepto mandaba la *buena cortesía*, si las tales casas se hallaban en el camino recto. De este modo creía él que estaba excusado de recibir en la suya visitas de tal calibre.

Por eso, cada vez que, después de oírse ruido de herraduras en la calleja contigua, llamaba alguien a su portalada, salía corriendo Verónica, y decía, fingiendo la voz :

— ¡No está en casa!

Y esta mentira la soltaba por el ojo de la llave, apretando fuertemente con ambas manos el picaporte y cuidando mucho de que no se le vieran las chancletas por debajo de la portalada.

Si el que llamaba no se alejaba en el acto, añadía ella con zozobra :

— ¡Y no vendrá en todo el mes!

Y si aún insistía el de afuera, concluía la de adentro con espanto :

— ¡Y está sola la casa... y se llevó la llave don Robustiano!

En seguida se retiraba, y su padre, que observaba el suceso con un ojo por el ventanillo o *cuarterón* de la puerta del *estragal*², le decía con febril ansiedad :

— ¡Ahora arriba; y silencio, aunque echen la puerta al suelo!

Y el pobre señor sufría angustias de muerte cada vez que se hallaba en trances semejantes, porque es de advertir que su carácter era afable y expansivo, y su corazón noble y

1. **Pascuas.** Contrairement à l'usage le plus courant, Pereda désigne ici *Pascua de Resurrección*, et non pas Noël. En réalité, las Pascuas désignent les trois époques de Noël (*Navidad*), de nos Pâques (*Pascua florida*), et de Pentecôte (*Pascua granada*).

2. **estragal.** Régionalisme : vestibule.

hospitalario; pero el orgullo, el pícaro orgullo de raza, el ardiente celo por el lustre de su estirpe, eran más fuertes que él, y no podía resignarse a mostrar aquel roñoso polvo de su grandeza, aquella angustiosa desnudez de sus hogares preclaros, a los, en su concepto, más esponjados rivales suyos en timbres¹ y pergaminos.

La verdad es que las grandezas interiores de la casa de don Robustiano mejor estaban para apuntaladas que para vistas... Y a propósito : esta ocasión es la más oportuna para dedicar a aquélla el párrafo que le tenemos prometido. — Vaya, pues.

Dividiase el edificio en tres partes : baja, principal y alta. En la primera se hallaban las cuadras, el anchísimo soportal y la bodega. La segunda estaba, a su vez, dividida por un largo *carrejo*² en dos porciones iguales, una al Sur y otra al Norte. Constaba aquélla de tres piezas, dos de las cuales eran dormitorios y la restante un gran salón llamado de *Ceremonias* por la familia, y sépase por qué. Según don Robustiano, allí recibían sus mayores los *homenajes* de sus *subditos*; allí trataban y pactaban de potencia a potencia con los señores de aquende y de allende en los apurados conflictos que surgían a cada instante por cuestiones de etiqueta o de administración; allí, en fin, se verificaban todos los actos domésticos que más sublimaban el recuerdo histórico de los ascendientes preclaros de don Robustiano. Por eso consagraba éste al salón de Ceremonias un respeto casi religioso : no entraba en él en mangas de camisa, ni escupía sobre su suelo, ni consentía que se abriese más veces que las puramente indispensables. Por lo demás, no le quedaban otras señales de sus pasados altos destinos que dos retratos

1. **timbres.** Ce mot indiquait la partie supérieure du casque surmontant l'écu; puis il désigne le couronnement des armoiries.

2. **carrejo.** Couloir : régionalisme.

ahumados y sin fisonomía ni traje perceptibles a la simple vista, aunque el solariego aseguraba que eran las veras¹ efigies de dos de sus abuelos; un sillón de vaqueta, blasonado; tres sillas cojas, de lo mismo; una mesa apolillada, de nogal, con gruesos relieves, y las ensambladuras del techo manchadas y corroídas por las goteras. Tal es la historia del salón de Ceremonias, y tal era el salón mismo. De las dos piezas inmediatas a él, hay muy poco que hablar: estaban tan desnudas y deslucidas como el salón, y es cuanto se puede decir: no contenían más que las camas, de alto y pintarrajeado testero, eso sí; la percha de Verónica, una silla de encina por cada cama, un Crucifijo y una mala estampa de Santa Bárbara encima de la de don Robustiano, y otra percha para la ropa y sombreros de éste.

La parte Norte constaba del mismo número de piezas que la del Sur; pero una estaba ya sin tillado cuando Verónica vino al mundo; la otra se quedó sin techo pocos años después, merced a una invernada cruel que entró por el tejado, llevándose detrás los cabrios, las latas, las tejas y el pedazo de desván correspondientes; la otra, sala de comer y de tertulia en los buenos tiempos, había perdido la mitad del muro exterior, quedando en su lugar un boquete que tenía que tapar don Robustiano todos los otoños a fuerza de *rozo*², morrillos y barro de calleja, únicas reparaciones asequibles a sus fondos, por el cual boquete se empeñaban en meter la cabeza todas las iras del invierno. Felizmente la cocina, que se hallaba en terreno neutral a una de las extremidades del carrejo, había quedado servible y respetada de los temporales. De manera que don Robustiano no había

1. **veras.** « Vero » pour « verdadero » est un latinisme peut-être amené par l'emploi du mot latin « efigies ».

2. **rozo.** Provincialisme : branches sèches de genêt. De ce mot est venu el *rozón*, faux plus solide, plus large et plus courte que el *dalle*, qui sert à faucher les dures tiges du genêt. Cf. la Puchera.

tenido más remedio que irse replegando poco a poco a la parte del Sur, a medida que la del Norte se arruinaba. Al fin y al cabo, el pobre señor. disponiendo aún de media casa, y de media casa enorme, apenas podía revolversse en ella, y eso que su ajuar estaba reducido a la última expresión. Para comprender este, al parecer, contrasentido, hay que observar que en cada salón de los dos citados se podía dar una batalla. Del desván no quiero hablar, pues tal se hallaba, que hasta una mirada le conmovía. No obstante, debe citarse un tesoro que encerraba, un tesoro, en concepto de don Robustiano : dos piezas roñosas de una armadura de un su ascendiente que peleó en Quintín¹. Yo juraría que eran dos grandes vasos o cangilones de noria; pero cuando el solariego decía lo contrario, sabido se lo tendría. Dentro del corral (que, como es de ene², estaba al Sur contiguo a la casa), había un pabellón, habitable, aunque muy pequeño, que don Robustiano llamaba *la glorieta*³. Allí tenía el solariego todos sus papeles de familia y escasísimos libros de abolengo en una alacena embutida en la pared junto a una mesa de castaño, sobre la que había una carpeta de badana y un tintero de estaño. Enfrente del pabellón había una tejavana que servía de leñera, y al lado de ésta un pozo con el correspondiente lavadero.

Añada el lector a todo lo que queda dicho un largo balcón a cada fachada del edificio, un escudo de armas grabado en alto relieve sobre cada puerta, y media torre almenada cubierta de hiedra en el ángulo del vendaval⁴, y tendrá una

1. San Quintín. Saint-Quentin. Allusion à la grande victoire des Espagnols sur les Français (1557), sous Philippe II.

2. es de ene. « Ser de ene », être évident. Expression familière. Cf. Dic. Ac.

3. la glorieta. Gloriette, pavillon.

4. vendaval. Au sens propre, vent violent de la mer; du français : vent d'aval; s'est généralisé dans le sens d'ouragan.

idea de lo que era por dentro, por fuera, por abajo y por arriba la casa de don Robustiano Tres-Solares y de la Calzada, llamada en el pueblo, de cuyo nombre tampoco yo quiero ni debo acordarme¹, el *palacio*².

Hemos dicho que de higos a brevas³ hacia don Robustiano un viaje a la capital, o a alguna feria o santuario de la provincia, y es conveniente añadir *cómo* le hacía; pues este *cómo* le comía⁴ a él la atención mucho tiempo antes y después de la expedición, y constituía uno de las acontecimientos más graves de su estirada y económica existencia.

Concebido el proyecto cuatro o cinco meses antes de realizarle, le consultaba con Verónica y con la almohada, soñaba con él y le rumiaba con lo que comía; y sólo a vueltas de muchas semanas de brega se atrevía a aceptarle como un hecho, tras de muchos y muy recios suspiros, como aquel que se decide a acometer una empresa heroica y descomunal. ¡Y entonces empezaba el trajín gordo! Examen por Verónica del vestido de gala de su padre, costura a costura, botón a botón, pelo a pelo; pasada⁵ al calzoncillo; remiendo a la espalda del chaleco; zurcido a la pechera de la camisa; refuerzo a un ojal; cepillo y saliva a esta mancha:

1. Réminiscence de la première phrase du premier chapitre du Don Quichotte : « En un lugar de la Mancha de cuyo nombre no quiero acordarme... »

2. *palacio*. Nom prétentieux qu'on donne dans la Montaña aux maisons d'un certain rang social, même si elles n'ont aucune importance artistique ou architecturale. Cf. Ortiz de la Torre : *La etnografía en la obra de Pereda*, p. 20.

3. *brevas*. Les « brevas » ou figues-fleurs, sont les premières à mûrir, les autres viennent plus tard. Il y a donc loin de ces dernières aux fruits précoces (*brevas*) de la saison suivante. L'expression « de higos a brevas » signifie par conséquent : de loin en loin.

4. *como le comía*. Allitération entre « como » et « comía » d'un goût assez discutable. Cette tendance est générale en espagnol : « armado de sus armas », « caballero en su caballo », etc.

5. *pasada*. Reprise, du verbe « pasar ».

estirón y puñetazo a aquella arruga; reposición de jaretas...; y para todo ello, en atención a la transparencia y esencial debilidad de las prendas, un pulso y un equilibrio en los movimientos como si se anduviera con telas de araña o panes de dorar¹. Esto, por lo que hace a Verónica.

Don Robustiano, por su parte, frotaba las botas con parvidades² de tocino; las ponía al sol dos o tres días, y cuando ya las hallaba flexibles y a su gusto, golpe de cepillo y betún, hasta que corrían por su pellejo enjuto mares de sudor y asomaba al de las botas un destello vergonzante y ruboroso de lustre. Examinaba pieza a pieza todas las de la montura de su jamelgo, y afirmaba con bramante encerado las flaquezas de aquellos achacosos viejos restos de mejores días; pero en lo que echaba todas sus fuerzas y ponía los cinco sentidos, era en bruñir las armas de su casa esculpidas en las placas enmohecidas del frontalete³ y del pretal⁴, y en las abrazaderas de los estribos de *celemín*⁵. Un mocetón, hijo de un rentero suyo, que al día siguiente había de servirle de paje, o espolique, se encargaba de rascar con un par de *garojos*⁶ el encrespado pelambre del rocín que, pastando siempre a su libertad, como ya se ha dicho, estaba hecho una miseria a fuerza de revolcarse en el polvo y en el barro de las callejas.

Al amanecer se levantaba don Robustiano el día destinado al viaje; daba, por extraordinario, un pienzo de maíz al penco; le ensillaba, colocaba en sus respectivos sitios las alforjas y la capa, y dejando las bridas preparadas junto al

1. **panes de dorar.** Feuilletés d'or battu extrêmement minces.

2. **parvidades.** Des soupçons de lard. Mot érudit. Pour la même image, cf., p. 5, « escrúpulos de carne ».

3. **frontalete.** Frontal ou frontail; pièce qui recouvre le front d'un cheval carapaçonné.

4. **pretal.** Partie du harnais qui recouvre le poitrail.

5. **estribos de celemín.** Vastes étriers recouvrant tout le pied.

6. **garojos.** Régionalisme: l'épi de maïs égrené.

pesebre, mientras con los granos en él diseminados se regodeaba el manso bruto, se vestía pausada y escrupulosamente con las galas que conocemos, tomaba un huevo pasado por agua, después de almorzar¹ en la cocina un torrezno el espolique, vestido de día de fiesta y con la chaqueta al hombro, bajaban ambos al corral. Allí se embridaba el caballo; daba don Robustiano, por vía de prueba, un par² de tirones a las cinchas, y, calzando una espuela en el pie derecho y santiguándose luego tres veces, decía al paje, puesto ya en actitud de montar :

— Cuidado con olvidarse de los requisitos de costumbre; sobre todo, a la llegada al parador. Allí, ya lo sabes, fuera el sombrero y en seguida mano al estribo y al bocado. Yo, aunque viejo, soy bastante ágil, y si no hay correspondencia y auxilio en los movimientos, puedo llevarme detrás la silla el desmontar; y ¡a fe que haría la triste figura un hombre de mis circunstancias rodando por el suelo a los pies de su caballo! Por lo demás, distancia respetuosa siempre... y lo que te he repetido mil veces.

Y esto tan repetido era, que mientras caminase por callejas o sierras solitarias podía permitirse el paje tal cual interpelación o advertencia familiar a su amo; pero que se guardara muy bien de hacerlo y de no observar la más rigurosa compostura cuando atravesasen barriadas o caminos reales. Sólo en casos muy apurados le concedía el derecho de inter-

1. **almorzar.** « Almuerzo » ne désigne pas toujours le repas de midi. Il représente souvent la collation que l'on prend le matin, principalement à la campagne : en catalan, signifie toujours le petit repas du matin ; de même dans la province française, le déjeuner représente le petit déjeuner du matin et non le repas de midi. C'est d'ailleurs le sens étymologique de *morsum*, bouchée, repas léger. L'article arabe *al* a remplacé le préfixe *ad*.

2. **un par.** « Un par » ne signifie pas toujours une paire. Le sens est quelquefois, comme ici, celui d'un pluriel indéterminé. Toutefois on n'emploie « par » que lorsqu'il s'agit d'une petite quantité.

pelarle en público, y eso con tal que no omitiese el previo *señor don*, exigencia en la cual no hubiera hallado nada que reprochar el mismo ilustre paisano suyo, el famosé *Don Pelayo, Infanzón de la Vega*¹.

¡Y era cosa de admirar cómo cabalgaba don Robustiano! Erguido, cerrada sobre el muslo la diestra mano, las riendas en la izquierda a la altura del estómago, los cejas arqueadas y los labios contraídos, impasible a todo cuanto a su lado ocurriese, atento sólo a devolver los saludos que le dirigían los traseuntes, hundido hasta la cintura entre la capa arrollada en el arzón delantero y las alforjas; fijando alguna vez los ojos fruncidos en el rígido cuello de su cabalgadura, y dándose aires de inquietud por los desmanes fogosos de ella, como si capaz fuese de permitirse tanto lujo de vigor. A una vara² del estribo izquierdo marchaba el espolique con su chaqueta y el paraguas del amo al hombro, al mismo trote pausado y monótono del rocín.

En tal guisa, parándose a respirar a la sombra de este castaño, bebiendo el mozo un trago de lo fresco... en la fuente de más allá, llegaban al punto prefijado, del que necesariamente habían de volver a casa antes que el sol se ocultase; pues el solariego, ni por razón de alcurnia ni de carácter, osaba caminar de noche, inerme y solo, o poco menos.

Era de rigor entre los hombres de su importancia volver con las alforjas llenas. Don Robustiano las atacaba de lechugas, o de cualquier otro vegetal parecido que, costando poco, abultara mucho.

Sus expansiones con Verónica durante muchos días después de la expedición y a propósito de ella, eran del siguiente

1. *Don Pelayo, infanzón de la Vega*. Allusion vraisemblable aux fameux héros de la Reconquista, le roi Don Pelayo dont le souvenir est toujours vivant dans la Montaña.

2. *vara*. Mesure de longueur qui vaut en Castille 835 millimètres.

jaez : — ¿Por qué me miraría tanto un lechuguino que hallé en tal punto? Quizá me conociera. Lo mismo me sucedió con unos personajes que iban en coche : hasta sacaron la cabeza para verme mejor. — Creí conocer a una dama que viajaba en jamugas. — Me pareció, a lo lejos, bastante deteriorada la casa de *los de Tal*. — De los siete que comimos en la mesa redonda, tres debían de ser títulos¹ : uno de ellos me hizo plato²; los demás me parecieron gentezuela de poco más o menos... Por cierto que ahora se gastan unos carranclanes³ que con ellos parecen titeres los hombres : *el marqués* que comía a mi derecha tenía uno. — En el pueblo de Cual⁴ se está levantando, un palacio : supuse que le harían *los de X...*, pero se me dijo que le fabricaba ¡pásmate! un rematante de arbitrios⁵...

Si el viaje había sido a Santander, los comentarios subsiguientes, aunque del mismo género, eran más minuciosos, y jamás se le olvidaba contar que, merced a su destreza, el caballo galopó muy erguido al salir por la Alameda⁶, a consecuencia de lo cual todo el *señorio* que en ella paseaba se le quedó mirando, y muchos personajes le saludaron, entre ellos uno que llevaba bastón con borlas y que, en su concepto, debía de ser el Intendente.

Creo que el lector con lo que apuntado dejo hasta aquí, tiene cuanto necesita para conocer, algo más que superficialmente, al nobilísimo don Robustiano. En esta inteligencia

1. **títulos.** Des titres, c'est-à-dire des nobles.

2. **hizo plato.** « Hacer el plato » signifie : servir quelqu'un à table quand il s'agit de l'un des convives. C'est une marque de déférence.

3. **carranclanes.** Sorte de redingote. Cf. Huidobro : Palabras, giros y bellezas.

4. **Cual.** Ou Tal.

5. **rematante de arbitrios.** Adjudicataire des deniers d'octroi : receveur des droits que perçoit la ville pour subvenir à ses charges.

6. **Alameda.** Une des avenues les plus fréquentées de Santander dont Pereda parle souvent dans ses ouvrages.

omito de buen grado otros muchos detalles que aún pudieran añadirse al bosquejo. Pues bien : este personaje, en la ocasión en que yo le exhibo y tal como ustedes le han visto, era feliz. Y quiero que así conste, por si de los pormenores referidos no se desprendiese muy clara semejante felicidad que, dicho sea de paso, no debe chocar a nadie que se fije un poco en las condiciones morales del solariego.

« Las revoluciones, el materialismo grosero de la época¹ », aboliendo los derechos y las preeminencias que llenaron las escarcelas y los graneros de sus mayores, barrieron hasta el polvo de sus pergaminos, sobre los que ya no fiara el siglo una peseta, y dejaron limitado el sostén de su grandeza al miserable producto del exiguo mayorazgo, castigado en la mies por la cizaña y el *pan de cuco*², y en el hogar por el orín y la polilla. Pero aún su vanidad era independiente; aún no había tenido que humillarla delante de ningún *villano* en solicitud de un mendrugo para acallar el hambre; aún el árbol venerando de la familia se ostentaba virgen, sin el menor injerto de leña grosera ; aún la piqueta revolucionaria no había profanado los enhiesto escudos de su morada...; en una palabra, don Robustiano tenía pura la sangre de su linaje, pan para nutrirse y casa blasonada que le prestaba abrigo en el invierno y sombra en el verano. Es decir, tenía cuanto un pobre de su alcurnia, de sus ideas y de su carácter podía apetecer en los tiempos que corrían, y en ello fundaba su mayor vanidad.

1. Paroles de Don Robustiano, citées plus haut, p. 9.

2. *pan de cuco*. Provincialisme : sorte d'épi dont le fruit est d'un rouge brillant. Les paysans de la Montaña qui le croient l'aliment favori des coupleuvres le nomment aussi *pan de culebra*. Cf. Sotileza, cap. XI.

II

Toribio Mazorcas¹ (a²) *Zancajos*³, era en figura, en carácter, en alcuñia y en dinero, el viceversa de su convecino don Robustiano : chaparro, mofletudo, con las piernas formando un paréntesis amazacotado y borroso, como le hiciera un niño sobre la pared mojando un dedo en el tintero de su padre, imperfección de la cual le procedía el mote que llevaba; risueño y hablador, plebeyo por todos cuatro costados, y rico. Fué en sus mocedades a probar suerte en Andalucía, y allí, fregando la mugre del mostrador de un amo avaro y cruel, supo ahorrar y aprender lo suficiente para establecerse de cuenta propia en una taberna al cabo de algunos años de esclavitud y de sufrimientos indecibles. Poco a poco la taberna llegó a ser bodega; y cuando el jándalo⁴ cumplió medio siglo, podía alabarse de contar muchos menos años que pares de talegas. Entonces se vino a la Montaña con ánimo de no volver a salir de ella, y a los pocos meses de establecido en su casa perdió la compañera que, con poco amor y escasa inclinación, había tomado en el mismo pueblo durante una de sus primeras breves visitas a él. — Generalmente se daba una vuelta por la *tierruca*⁵

1. **Toribio Mazorcas.** Nom tout à fait plébéen à côté de celui de Don Robustiano Tres-Solares y de la Calzada. *Mazorcas* signifie *cabosse*, gousse, épi de maïs.

2. **(a).** Abréviation courante de « apodado » qui signifie surnommé.

3. **Zancajos.** C'est une coutume bien populaire que de donner un surnom rappelant un défaut physique. Ici, cagneux.

4. **jándalo.** Se dit de celui qui a été en Andalousie pour y chercher fortune. Les Andalous aspirent très fortement l'h et, arbitrairement, certaines voyelles initiales. Aussi, pour se moquer d'eux les provinciaux du Nord ont fait de « andaluz » « jándalo » comme s'il y avait un h aspiré au début du mot.

5. **tierruca.** Cf. note 5, p. 5; la « tierra » signifie souvent : le terroir,

cada cuatro años. -- Al hallarse viudo y rico, pasóle por la mollera la idea de volver a casarse más a su gusto ; pero tomando con calma el consejo de su propia experiencia, desistió fácilmente de su empresa temeraria y se consagró desde luego con toda decisión al cuidado de sus muchas haciendas y al de un hijo que le quedaba, muchachón de diez y ocho años, fresco, rollizo, esbelto, buen mozo en toda la extensión de la palabra, y no tonto ni de mal carácter, aunque algo resabiado por el casi abandono en que había vivido cuando más necesitaba freno y dirección, mientras su padre se hallaba en Sevilla más apegado al interés de la bodega que al recuerdo de su familia. Fluctuó el rico Mazorcas entre enviarle a Andalucía a continuar allí explotando su ya morrocotudo filón de riqueza, o casarle de golpe y porrazo¹ con una muchacha que valiera la pena, con objeto de que se encargase de la dirección de las labranzas que aquí poseía el afortunado jándalo; pero temiendo que la inexperiencia del joven diera al traste² en pocos días con las botas amontonadas a fuerza de sudores, y, por otra parte, cansado ya de bregar con vacas, salladoras y rozadores, y anheloso de verse algún día rodeado de familia *decente, fina* y de *principios*, se decidió... por enviar a Antón (así se llamaba el chico) a Santander a un colegio « de los caros », con el fin de que allí se puliese, desasnase y civilizase, para dar comienzo en él al plan de restauración que se proponía con respecto a su descendencia. El tal chico, sin parar mientes³

le pays, dans le sens restreint de : province ou région. Cf. « El sabor de la tierruca ».

1. **de golpe y porrazo.** De but en blanc.

2. **al traste.** « Dar al traste »; mener à mal.

3. **parar mientes.** Prendre en considération. Il est curieux de constater que *mentem* a donné généralement *mente* non diphtongué; mais dans les expressions proverbiales on trouve la diphtongaison : « caer en mientes », « traer à las mientes ». C'est qu'ici elles ont subi la naturelle évolution populaire dans leur phonétique.

en la talla de granadero que ya media, y guiado sólo de su afán de salir a ver mundo y gastar como un señor algunos cuartos, aceptó el compromiso y se instaló en la capital como su padre quería. Pero antes de un mes se convenció que no estaba ya su madera para tarrañuelas¹, ni su talle para la desgarbada y exigente levita. Con ella era una facha que excitaba la risa en los paseos, mientras que con el traje corto y desahogado se llevaba detrás de sí los ojos de las muchachas. En vista de lo cual se volvió al pueblo y se decidió a no salir más de él, ni de su condición de labrador, como sus abuelos, aunque con todas las ventajas y comodidades de que podía rodearle la posición de su padre.

Como éste, y tal vez por la propia causa, no *mecía*² gran cosa con las mozas de aparejo redondo³ tratándose de elegir una para perpetua compañera le gustaban más las de alto copete⁴, no muy emperejiladas⁵ y pizpiretas⁶ como las que él había visto en las alamedas de Santander, sino las modestas y recatadas que, sin dejar de ser señoras « desde sus principios » y sin carecer de un interesante *personal*⁷, sabían ser « amas de su casa ». Y he aquí el camino por el cual encarriló el demonio al hijo del plebeyo Zancajos para hacerle ir a parar con sus pensamientos, sin darse apenas cuenta de ello, nada menos que a la hija del orgulloso don Robus-

1. *tarrañuelas*. Castagnettes. — « No estar para tarrañuelas », ne pas être bon à quelque chose ; se dit aussi dans la province de Bilbao.

2. *mecía*. « Mecer » est un régionalisme pour « congeniar », sympathiser.

3. *aparejo redondo*. A la forte poitrine. Appartient au langage des *pasiegos* et *aparejo* a comme variante *aparato*.

4. *de alto copete*. Les jeunes filles bien huppées.

5. *emperejiladas*. De « perejil », dans le sens de colifichet, bagatelle. « emperejilado » veut donc dire : chamarré. L'argot français a une expression équivalente : faire son persil.

6. *pizpiretas*. Fortes en caquet.

7. *personal*. Dans le sens de personnalité.

tiano Tres-Solares y de la Calzada, que estaba bien lejos de presumirse tamaño desaguizado a su estirpe solariega.

Y no se sorprenda el lector, que ya conoce el retrato de Verónica, del gusto del joven Antón, así en cuanto a lo físico como a lo moral del objeto de sus deseos. Verónica, físicamente estudiada, sería en el teatro o en los salones de nuestras cultas capitales¹ una mujer desagradable a los ojos de un hombre avezado a saborear los afeites y la voluptuosidad de las jóvenes de « buena sociedad² », pero colocada en una aldea entre mocetonas de anchas y pesadas caderas, de tostadas mejillas y de torpes y varoniles movimientos, no podía menos de inspirar codicioso interés con su cutis pálido, su pelo rubio y sus manos blancas y pequeñas. La hija de don Robustiano, bajo este aspecto, era, relativamente a lo que le rodeaba, una filigrana, una *cosa fina*, materialmente hablando; y en siendo una cosa fina en estas aldeas, ya tiene cuantos títulos necesita para conquistar el deseo y hasta la envidia de los aldeanos. Lo *fino* es para ellos el prototipo de lo bello. Por otra parte, Verónica era señora por herencia y no *piojo resucitado*³, como lo atestiguaban cien testimonios irrecusables; cualidad que basta y sobra para inspirar a las gentes sencillas una más que regular consideración. — Por lo que hace a sus prendas morales, ni Antón las conocía, ni aunque las conociera hubiera sido capaz de apreciarlas con su falta de mundo.

Lo cierto es que el hijo de Toribio Mazorcas, empezando por mirar con atención las dotes personales de Verónica y por recrearse en el examen de las aristocráticas, concluyó

1. capitales. Il s'agit des capitales des provinces.

2. « buena sociedad ». Pereda ne manque pas une occasion de faire la critique de la « buena sociedad » à laquelle cependant il appartient mais dont il déteste la vanité et l'inconsistance.

3. *piojo resucitado*. Personne d'humble origine. Parvenu. La même expression se retrouve exactement en langue d'oc : « pesoul revengut. »

por cobrar a la hija de don Robustiano un verdadero interés.

Tanto, que habló a su padre del asunto; y como daba la feliz casualidad de que Zancajos no miraba sin cierta envidia el sitio de preferencia en la Iglesia y los blasones del *palacio*, por más que muchas veces se hubiese reído de las hinchadas presunciones de su *noble* convecino, lejos de combatir las inclinaciones de Antón, le prometió apoyárselas con la mejor voluntad.

Así las cosas, un domingo volvía Verónica de misa, sola, porque don Robustiano se había quedado en la sacristía a saludar al señor cura Iba, como de costumbre, a un paso más que regular y sin otro pensamiento que el de llegar a casa cuanto antes, pues en fuerza de vivir en obscura reclusión había cobrado miedo hasta a la luz y al aire de la libertad. Ya doblada el ángulo de un muro de la calleja por donde marchaba, y podía distinguir hasta los clavos de su portallada, cuando se halló frente al hijo de Mazorcas.

Vestía el esbelto chico su mejor ropa, luciendo en cada bolsillo de su finísima chaqueta un pañuelo de seda, cuyos picos caían por fuera, como a la casualidad, pero en rigor con mucho estudio; calzaba ajustados zapatos de becerro en blanco con trencillas verdes, medio cubiertos por la ancha y graciosa campana de un pantalón de satén color de caramelo; prendía con dos gemelos de oro el ancho y almidonado cuello de su camisa de batista, de bordada pechera, ocultando la mitad de los primores de ésta entre las solapas de un chaleco de terciopelo azul con bandas carmesí, y cubría su cabeza con un sombrero de copa, bajo cuyas alas asomaban sobre las sienes dos grandes rizos de pelo negro y lustroso.

Al hallarse Antón enfrente de Verónica se descubrió respetuosamente, y cediéndole galante los morrillos¹ que en

1. **morrillos.** Galets ronds qui servent à paver les rues du village. Vient

aquel sitio pudieran llamarse acera, dijo con voz no muy segura :

— Muy buenos días, señora doña Verónica.

Ésta, sin levantar su vista del suelo, pero acelerando más el paso que llevaba, contestó con la mayor indiferencia :

— Buenos días, Antón.

Y Antón, revolviendo el sombrero entre sus manos, la vió alejarse algunas varas, luchando entre sus deseos, su turbación y el recelo de no volver a hallar ocasión tan propicia. Pero bien pronto, haciendo un supremo esfuerzo durante el cual se cambiaron veinte veces los colores de su cara, se decidió por lo que más le interesaba, y avanzó hacia la solariega, atreviéndose a llamarse bastante recio :

— ¡Doña Verónica!

No hubieran hecho más efecto en la hija de don Robustiano dos banderillas de fuego¹ que esta interpelación del hijo de Toribio Mazorcas. En un instante asaltaron su mente aprensiva los temores más extraños; y no teniendo formado el mejor concepto de la conducta de Antón, hasta le creyó capaz de asesinarla allí mismo. En consecuencia, lejos de responder al llamamiento, apretó más y más el paso que estuvo a pique de llegar a carrera. Pero Antón se había resuelto a no dejar la empresa una vez metido en ella. Avanzó, pues, hasta ponerse al lado de la fugitiva, y le dijo dulcificando la voz cuanto le fué dable :

— Tengo que pedir a usted un favor.

Entonces Verónica ne pudo menos de detenerse. Trató de

de *morro*, toute chose ronde dont la forme est semblable à celle de la tête. Le sens propre est en effet *morra*, partie supérieure de la tête. On retrouve ce terme dans presque toutes les langues romanes.

1. *banderillas de fuego*. Quand, au cours de la corrida, le taureau reste impassible aux banderilles ordinaires on pique sur son dos des banderilles de feu. Autrefois ces banderilles brûlaient la peau de l'animal. Aujourd'hui les banderilles, dites *de fuego*, ont un pétard qui ne fait qu'effrayer l'animal.

combatir su turbación, y retorciendo los picos de la mantilla entre sus manos convulsas y pálida como la muerte.

— ¿Un favor... a mí? — dijo, entre desabrida y asustada.

— A usted, sí, señ... — respondió Antón sin poder pasar de la ñ, porque la emoción le atascó, como un tarugo, la garganta.

Dió nuevas vueltas al sombrero entre sus manos, miró a Verónica y después a los morrillos de la calleja, y en seguida al cielo, y luego a cada uno de los treinta y dos vientos¹ de la rosa, hasta que por fin, logrando tragar el tarugo, rompió a hablar de esta manera :

— Yo, doña Verónica, presunto el respeto que Dios manda y que usted me contribuye, porque se lo merece, quería decir a usted ahora lo que... vamos, lo que ya la hubiera dicho más de cuatro veces al haberseme acomodado tan buena proximidad como ésta... La verdad es, señora doña Verónica, tomando el intento con el arroteo² del caso, que yo no estoy de lo más convenido ni amoldado al gentío del pueblo; y ya que mis medios me lo permiten, quería transigir a mi gusto y proporcionarles comenencias³... Usted, por sus principios de nacimiento y finura de personal⁴... Vamos al decir..., que sí... yo...

Y aquí volvió a anudársele la garganta.

A Verónica le rodaban las gotas de sudor por su cara, cada vez más lívida y descompuesta.

Antón, tras unos momentos de silencio, durante los cuales se repuso algún tanto, continuó :

1. treinta y dos vientos. La rose des vents est marquée de trente-deux divisions.

2. arroteo. Plus communément *rodeo*. Le préfixe *a* devant l'*r* initial caractérise le langage des provinces cantabriques. Cf. *arrenegado*, *arrepujar*, etc.

3. comenencias. Lire *conveniencias*, *comodidades*.

4. personal. Cf. note 9, p. 32.

— Quiero decir que, como tengo bienes de fortuna y no soy bebedor ni pendenciero ni amigo de rondar¹ las hijas del vecino, creo... sin que esto sea menosprecio y me esté mal en decirlo, creo que... vamos, no son quién para mí las mozas del lugar, llamado a contraer enuncias² el día de mañana... Porque, doña Verónica, a mí me dió Dios un corazón muy blando de su natural y un poco de sentido acá a mi manera, y pienso que con esto y los cuatro cuartos que uno tiene puede, si a mano viene³, declinar⁴ a una miaja de finura y cortesía que le consuele en una inclemencia⁵... Por otra parte, no dejo de conocer que he descuidado bastante los principios gramaticales de colegio y demás, porque mi padre se acordó ya muy tarde de que yo era más rico de lo conveniente para bregar con los terrones como un pelifustrán⁶ de tres al cuarto⁷; pero si reflexiono que tengo, como he dicho, medios para manutenciar⁸ a una señora en todos sus requisitos, y genial⁹ para contemplarla como a los oros

1. **rondar**. Se promener sous les fenêtres d'une jeune fille pour la courtoiser. De là, *ronda* souvent organisée par les jeunes gens des villages pour chanter une sérénade aux « mozas ».

2. **enuncias**. Forme barbare et ridicule de *nupcias*.

3. **si a mano viene**. Si l'occasion se présente. Même sens que *a lo mejor*.

4. **declinar**. Il faut entendre *inclinar* à, prétendre à un brin d'amitié et de courtoisie. Antón emploie de façon prétentieuse et ridicule des mots dont il ne comprend pas le sens et qu'il déforme involontairement par analogie avec d'autres.

5. **inclemencia**. Un moment de tristesse ou de deuil.

6. **pelifustrán**. Terme de mépris : un mal peigné.

7. **de tres al cuarto**. A trois pour un sou.

8. **manutenciar**. Ce verbe est formé sur « manutencia », alimentation, nourriture. Cf. : « Señalamos algunas cosas de nuestras heredades para su manutencia » (Écriture de la fondation du Monastère de Dueñas de Quejana. Fernán Pérez de Ayala et sa femme D^a Elvira de Zavallos en 1305).

9. **genial**. Caractère; mis pour « genialidad », comme « personal » est mis à la place de « personalidad ».

de la Arabia, con tal que ella se contrapunte¹ siempre en las circunferencias² del temor de Dios y de la buena ley³ a mí, creo que bien puedo, sin ofender a nadie, echar un memorial⁴ en este respetive⁵... ¿No es verdad, doña Verónica?

— Me parece que sí — tartamudeó maquinalmente ésta, que ya no sabía dónde poner el cuerpo ni la vista, y, en fuerza de tirar de los picos de la mantilla, había hecho de ella un turbante tunecino.

Antón, después de limpiarse el sudor con uno de sus dos pañuelos de seda, continuó :

— Pues bueno : en contingencia de estas razones, y sin más ites⁶ ni consonancias, sépase usted, doña Verónica, que lo que yo quiero con todas las ansias de la cortesía es., casarme con usted.

Tres sacudidas sintió Verónica en su corazón; tres sacudidas que le produjeron en los oídos como tres cañonazos, y en seguida se le cubrió la cara de un color más encendido que el del paraguas de su padre. Jamás se había visto en otra el pálido semblante de la solariega. Sin embargo, tén-gase en cuenta que no era oro todo lo que relucía. Lo inesperado de la declaración, el sitio en que se le hacía, la novedad del lance y el orgullo de raza, un si es no es⁷ agraviado, contribuyeron un poco a producir el fuego que al cabo lograba inflamar una vez aquel gélido organismo.

1. **contrapunte.** Métaphore empruntée à la musique : s'accorder, être d'accord.

2. **circunferencias.** Ici a le sens de limites.

3. **buena ley.** Loyauté, fidélité, affection. « Tener buena ley a uno », avoir de l'affection pour quelqu'un.

4. **echar un memorial.** Style juridique : présenter un placet, une requête.

5. **respetive.** Circonstance. Provincialisme *montañés*, pour « *respecto a* ».

6. **ites.** Provincialisme : développement oratoire, discours. Cf. De tal palo, tal astilla, ch. xxx, « por estos ites y consonantes ».

7. **si es no es.** Un tantinet.

Antón, que al soltar la andanada había bajado la vista al suelo, como si se asustara de su propio atrevimiento, osó levantarla hasta la altura de la cara de Verónica, precisamente en el instante en que ésta llegaba al colmo de su inflamación, digámoslo así... Y, lectores, preciso es confesar que a la hija de don Robustiano le iba el rubor a las mil maravillas : ¡de veras que estaba guapa con las mejillas coloradas!

Al conocerlo así Antón, no pudiendo contener la expansión de su entusiasmo, exclamó, dando al mismo tiempo dos puñetazos al sombrero que siempre conservaba respetuosamente en la mano :

— ¡Doña Verónica, dígame usted que sí... o me solivianto!

No sé qué entendería Verónica por soliviantarse en aquel caso; pero es indudable que la palabra, y también algo la acción que la acompañó, acabaron de desconcertarla... precisamente en el instante en que don Robustiano doblaba el ángulo de la calleja. Verle la atortolada muchacha, palidecer hasta lo de costumbre, escapar hacia la portalada y cerrarla detrás de sí, dejando al entusiasmado Antón con la boca cerrada y los ojos echando lumbre, fué cosa de un solo instante.

Pero don Robustiano la vió, y en el acto dedujo, así de su huida como de la actitud de Antón, que allí había pasado algo extraordinario. En consecuencia, acortó su ya bien lenta marcha y comenzó a hacer el molinete con su bastón. Al llegar junto al hijo de Mazorcas hundió la barbilla en los abismos de su corbatín, doblando el cuerpo hacia atrás al mismo tiempo, y miró al chico frunciendo el entrecejo. Entonces reparó Antón en el solariego; púsose encendido como un tomate maduro, y apartándose a un lado saludó respetuosamente a don Robustiano; pero éste, sin dejar de mirarle ni de hacer el molinete, continuó marchando inalterable y silencioso hacia su casa.

Al entrar en ella, y antes de cerrar la portalada, exclamó con acento melodramático :

— ¡Sol de mi estirpe¹!, ¿habrá osado mirarte frente a frente ese baldragas²?

Era por carácter don Robustiano, como se ha visto, suave, apacible y bondadoso hasta el extremo de que a su lado no hubiera habido un pobre si sus recursos le hubieran permitido ser pródigo. Ni las indispensables rencillas de vecindad, ni los manejos del Ayuntamiento, nada de cuanto constituye el interés y la comidilla favorita de la gente de estas aldeas, lograba sacarle de su serena dignidad; pero que oyera anteponer un *don*³ al nombre de un plebeyo; que viera vestido con una prenda dos dedos más larga que la chaqueta a un rústico labrador; que entrara en aprensión de que su vecino no le había saludado al pasar con la debida consideración, o que tal otro se había reído del marabú de su hija o del escudo de su portalada... ya no dormía. Que se atreviera alguien a sostener que cuatro miserables onzas⁴ de oro valían más o eran más dignas de respeto que todos los empolvados pergaminos del más empingorotado infanzón⁵, que le hicieran capaz de cruzar con su sangre noble y pura la borra miserable de un destripaterrones; que, como una

1. C'est à sa fille que Don Robustiano adresse cette exclamation emphatique.

2. **baldragas**. Provincialisme : gobe-mouches, niais, jobard. Ce mot peut être rapproché de l'ancien castillan « fadragas » de même sens. Cf. « De todos tus vasallos fazes nacios fadragas ». (Libro de Buen Amor, Arcipreste de Hita). A rapprocher aussi du languedocien : Tarnagas.

3. **don**. Abréviation de *dominus*. Titre honorifique que, primitivement, on ne donnait qu'aux nobles. L'usage s'en est répandu. On l'emploie aujourd'hui comme formule de déférence. Déjà Quevedo a raillé cette manie d'ennoblissement en prétendant que l'air lui-même en Espagne s'ennoblissait en *don-aire*.

4. **onzas**. Une « onza » vaut 80 pesetas. Cette monnaie fut employée de Philippe III jusqu'à Fernand VII.

5. **infanzón**. Noble aux privilèges limités.

provocación a su augusta pobreza, osara un villano meterle por los ojos¹ el brillo de su riqueza improvisada..., ya se ponía trémulo e iracundo, y era capaz de arrojar un sillón a la cabeza del provocador. Por eso odiaba de muerte a Toribio Mazorcas. Zancajos vivía cerca del palacio, en una gran casa pintada de verde y amarillo, con recios muros de pulida sillería y elegante balconaje de hierro, respirando el flamante edificio abundancia y alegría por todas partes. La contigüidad de esta casa a la vieja, descolorida y vacilante de don Robustiano, era, en concepto de éste, un reto desvergonzado y continuo a su rancia dignidad. Por otra parte, en el pueblo era conocido el rico jándalo, más que par Zancajos, por *don Toribio*, que por añadidura era bromista y risotón como unas castañuelas². ¿Cómo había de sufrir en calma tan irritantes provocaciones el fanático solariego?

Júzguese ahora de lo que pasaría por sus adentros cuando sorprendió a Verónica con el hijo de Mazorcas en pecaminosa plática, según las señas.

No bien entró en casa, sin detenerse en su alcoba a quitarse el sombrero y mudarse el casaquín, se dirigió al salón de Ceremonias, tomó asiento en el sillón central y llamó con voz terrible a Verónica.

Ésta, que temiéndose algo grave andaba trémula y despa-
vorida de rincón en rincón desde que había llegado a casa, acudió al llamamiento de su padre con la cabeza caída sobre el pecho y las manos cruzadas sobre el delantal.

— Miralos frente a frente — le dijo don Robustiano señalando a los dos retratos de la pared³.

Verónica obedeció, y por cierto muy satisfecha de que no se le exigiera más.

1. meterle por los ojos. Lui fourrer sous les yeux.

2. como unas castañuelas. Provincialisme : gai et plaisant. On dit plus souvent « alegre como unas castañuelas », gai comme un pinson.

3. Ce sont les portraits de ses ancêtres.

— Esa impasibilidad me tranquiliza algún tanto — pensó don Robustiano —. Y añadió en voz alta:

— Al volver de misa te he sorprendido en la calleja con ese ganapán¹ grosero, hijo del aún más rústico jumento de oro, Toribio Mazorcas... Al verme, tú huíste despavorida y él se quedó hecho una bestia... Todo esto es muy grave, Verónica, y me vas a decir lo que significa.

Y Verónica sintió, por segunda vez en el día y en la vida, arderle la cara. Bajóla aún más, pero no contestó una palabra.

— ¡Qué significa todo eso, repito! — añadió don Robustiano.

— Nada, señor padre — contestó al fin la hija tartamudeando.

— ¡Ira de Dios! ¿Cómo que nada?

— Nada, señor padre.

— ¡Celliscas y granizo! ¿Y esa vergüenza que te vende?... Si nada malo has hecho, ¿por qué corriste al verme? ¿Por qué ahora, cuando te lo pregunto, te pones encarnada?

— Porque como su merced está tan enfadado y es ésta la primera vez que conmigo le sucede...

— Es la verdad : jamás te he reñido, y eso te probará la magnitud del motivo de mi cólera... Así, pues, habla y no trates de engañarme : ¿qué ha sucedido en la calleja?

— Yo, señor padre, verá su merced... Venía de misa, sola, porque su merced se quedó hablando con el señor cura..., y viniendo sola, al llegar a la esquina del solar de Toribio, pasó su hijo y me dió los buenos días,.. Yo seguí, seguí hacia casa sin reparar en él siquiera .., cuando va y me llama con la mayor cortesía...

1. **ganapán.** Gagne pain ; dans le sens usité au Moyen âge, c'est-à-dire : ouvrier qui gagne son pain en travaillant. En Espagne le sens est resté ; en France le mot signifie aujourd'hui travail qui fait vivre celui qui l'exerce. Cette expression est prise péjorativement par Don Robustiano dans l'acception de : roturier.

— ¡Fuego divino!

— ¡Señor, que me asusta su merced!

— ¡Cortesía! ¡Cortesía! ¡Cortesía un zamarro como ese!...
¡Cortesía ese cerdo!...

— Sí, señor, con mucha cortesía!...

— ¡Acaba!

— Primeramente me dijo que tenía que perdirme un favor... y por eso me paré... Entonces, entonces me habló de que sus sentimientos por arriba, y de que si riqueza por abajo¹..., y que yo... y mis prendas...

— ¡Truenos y relámpagos! ¿Sería capaz ese camueso², rascaboñigas³, de decirte galanteos..., a ti, a la nieta de cien nobles?

— ¡Jesús María, señor padre, si su merced se enfada tanto!...

— ¡Habla! ¿Qué sucedió al cabo?

— Pues nada, señor padre, qué... me habló... yo no sé de qué... porque la verdad es que no le entendí la mitad de lo que me dijo.

— ¡Pero te faltó⁴!

— No lo crea su merced, señor padre: ni una vez siquiera dejó de llamarme *doña* Verónica.

— Pues, hombre⁵, hasta el extremo de negarte el don, el don que es tuyo por derecho divino, pudo haber llegado ese pendejo... Pero vamos adelante... ¿Qué más pasó? Apuesto una oreja a que te manifestó algunas pretensiones.

Verónica, al oír esto, acabó de hundir en el pecho su cara

1. por arriba... por abajo. Ses sentiments par ci, sa richesse par là.

2. camueso. Bûche. « Camueso » signifie : pommier de calvil, mais au figuré, personne sotte et ignorante. Cf. Dic. Ac.

3. rascaboñigas. Mot à mot : gratte-bouse de vache; on pourrait traduire par bousier.

4. te faltó. « Faltar a una persona » signifie manquer de respect.

5. hombre. « Hombre » s'emploie indifféremment pour les deux sexes et a un sens purement explétif.

cada vez más roja. Don Robustiano saltó sobre el sillón y gritó fuera de sí :

— ¡Rayos y centellas! ¿No lo dije? ¡Tú la' has hecho hoy, Verónica!

— ¿Señor — respondió ésta casi llorando —, puedo jurar a su merced que ni siquiera me tocó en el pelo de la ropa!...

— ¡Qué ropa ni qué pelo ni qué doscientos mil demonios? Te detuvo, osó mirarte a la cara, hablarte, decirte chicoleos como a una tarasca bardaliega¹ él, un panojo³, hediondo, un rocín indecente; a ti, mi hija, la descendiente de un real trinchante y de cien señores de primer lustre. ¿Qué más agravio? ¿Qué más profanación? ¿Qué más infamia? Pero ya se ve; estamos en los tiempos de la igualdad... ¡de la canalla, digo yo! y ya no hay picotas ni parrillas⁴ para los villanos insolentes ni para los sacrilegos... ¡Verónica! tu madre, que murió al echarte al mundo, tu noble, tu ilustre madre, la única mujer digna de estas siete comarcas⁵, por sus títulos de nobleza, de unirse a mí; tu madre, digo, no te dió ese ejemplo. Hembra denodada y majestuosa, purgó como buena, con un torozón y tres sangrias, el requiebro francés de un soldado de Napoleón : « *charmante femme*⁶ » la dijo al pasar, y ella, indignada, aunque sin comprender

1. **la.** Il faut sous-entendre « falta ».

2. **tarasca bardaliega.** Tarasque bâlée. Forme peu usitée. Par attraction avec la forme bien connue : âne bâté.

3. **panojo.** Masculin tiré de « panoja », épi de maïs. Comme on traite quelqu'un de bûche.

4. **parrillas.** Gril sur lequel on brûlait les condamnés. L'exemple du martyre de saint Laurent est célèbre.

5. **siete comarcas.** La Montagne de Santander est en effet composée de sept régions : « La Liébana », « el valle de Cabuérniga », « el valle del Pas », « el valle de Torango », « el valle de Carriedo », « Trasmiera » et les Montagnes de « Reinosa ».

6. **charmante femme.** Pronúncie lo el lector como está escrito, que así hacía Don Robustiano (Note de l'auteur).

la frase, a la vergüenza de aceptarla prefirió caer desplomada en mis brazos... Pero tú no te has muerto al escuchar la escoria inmunda que te arrojó al oído ese bodoque, mal criado y peor nacido... Eres hija desnaturalizada, has prevaricado y no te quiero ver delante... Vete, vete lejos de mí...; y cuenta que no te pongo a pan y agua... porque eso no sería penitencia para ti¹.

Verónica, sin esperar a que le repitiera su padre la orden, sin alzar la cabeza y pisando corto y menudito, salió del gran salón y no se detuvo hasta la cocina.

Cuéntase que don Robustiano, al quedarse solo cayó de hinojos ante los retratos de sus antepasados, y rodándole las lágrimas por sus enjutas mejillas, ofreció a las roídas imágenes su vida inmaculada en reparación del crimen de su hija, según él, primera *demagoga* en aquella larga y copetuda² familia.

III

Cuatro días necesitó Verónica para poder darse cuenta de los extraordinarios sucesos que le habían ocurrido en media hora. Al cabo de ese tiempo, y cuando ya el recuerdo de los anatemas de su padre no la hacía estremecerse analizando en todos sus detalles la escena con Antón en la calleja, llegó a sacar en limpio :

Que su vanidad de noble no se resentía ya al considerar la falta de etiqueta cometida por el plebeyo Mazorcas, en el hecho de haberla detenido y requerido de amores a la faz del sol;

Que había hecho muy mal en aturdirse tanto como se

1. Car c'est l'ordinaire de tous les jours.

2. copetuda. Même sens que « encopetado ». Cf. « alto copete ». La terminaison *udo* a le plus souvent un sens péjoratif.

aturdió al escuchar las manifestaciones de aquél, y mucho peor en no haberle respondido con un poco de agrado;

Que Antón era un buen mozo, con los ojos así y las narices de tal modo y la boca de cuál otro;

Que todo esto lo había visto ella sin saber cómo, pues juraría que no había mirado una vez siquiera al mozo durante su conversación con él, ni hasta entonces se había parado jamás a considerarle tan al pormenor;

Que al paso que se borraban de su memoria con la mayor facilidad las iracundas expresiones de su padre, las respetuosas y suaves de Antón se le habían grabado en ella a mazo y escoplo;

Que cuanto más examinaba éstas más las quería examinar y cuanto más quería examinarlas más le latía el corazón y le zumbaban los oídos; y, por último,

Que Antón la había dicho que consistía su felicidad en casarse con ella, lo cual significaba que la quería de veras.

En seguida se atrevió a pensar :

Que casarse con Antón equivalía, porque Antón era muy rico, a vestir y comer todo cuanto apeteciera; a salir de estrecheces y privaciones; a reir como todo el mundo; a ser el ama de una casa llena de ropa nueva y firme, y sobre todo, a dar fomento, expansión y cuerpo a aquel inexplicable sentimiento que por primera vez experimentaba en su vida; aquel rarísimo *no sé qué* que la hacía encontrar *algo* en el ruido del follaje, en el curso del agua, en el contacto del aire y en la luz del sol; algo que hasta entonces había pasado en la naturaleza inadvertido para ella;

Que una vida, como la suya hasta allí, consagrada al recuerdo triste, monótono y miserable de su rancia progenie, era una abnegación estúpida y un sacrificio estéril; al paso que compartida con la de un hombre honrado, cariñoso y pudiente, tenía que ser más útil, más placentera y más grata a Dios que se la había dado.

En fin, por pensar en todo, hasta pensó ;

Que era una solemne majadería creer que un hombre valia más cuantos más timbres tenía su ejecutoria.

Como se ve, la hija de don Robustiano empezaba, aunque un poco tarde, a pagar su tributo a las leyes de la naturaleza ; que Dios no formó a la mujer con el solo destino de vegetar como un helecho.

Aparte de los pensamientos que la hemos descubierto, otros síntomas exteriores mostraban bien a las claras el cambio radical operado en ella en tan breve tiempo. Una mirada viva e insinuante brillaba en sus ojos, antes yertos y apagados ; animaba su boca, de ordinario marmórea y mal cerrada, el alegre perfil de la sonrisa, y el color de sus labios y mejillas no era ya el de los fúnebres blandones, sino el de las rosas de Mayo. Tampoco le causaban tedio las faenas domésticas : al contrario, se aficionó de repente al trabajo y se apasionó del aseo y del orden ; y siempre en actividad y movimiento, la antigua rigidez de su talle se trocó en agradable y hasta elegante flexibilidad.

Dormía poco y soñaba con Antón ; y no bien oía un cantar en la calleja, ya estaba atisbando por las rendijas de las ventanas para ver y oír si la cantaban a ella y si el que cantaba era *él*... Por de contado que para esto, y hasta para pensar, se ocultaba de su padre, que desde la escena consabida la trataba con la severidad más implacable.

Entretanto Antón, a quien dejamos más atrás saludando a don Robustiano después de haber declarado su atrevido pensamiento a Verónica, al ver cómo ésta le abandonó a lo mejor, cuando él aguardaba de sus labios una palabra digna del emperejilado discurso que ya conocemos, sintió crecer más y más su entusiasmo por la solariega, y juró que había de llevar adelante la empresa, o de « finiquitar' » en ella.

1. *finiquitar*. Signifie solder un compte et par extension : mourir. Il

En consecuencia de sus firmes propósitos... Pero atiendan ustedes, y perdonen, que donde hay hechos están de más los comentarios.

Era una tarde del mes de Agosto. — Pesados, plomizos nubarrones avanzaban casi tocando las cumbres de las altas montañas que limitaban el horizonte de la casa de don Robustiano : las hojas de los castaños que la circundaban no se movían : los vencejos se cernían y revoloteaban sobre el campanario de la aldea, como si jugaran a las cuatro esquinas ; el aire que se respiraba era tibio ; el calor, sofocante. De vez en cuando se rasgaban los nubarrones, y una rúbrica ¹ de fuego, precursora de un sordo y prolongado trueno, daba fe de que se estaba armando por allá arriba el gran escándalo : los obreros se apresuraban a *hacinar* en la mies la yerba segada y seca ; el ganado suelto se arrimaba a los bardales de las callejas, y los perros, con las orejas gachas y rabo entre piernas, a un trote menudito tornaban a sus corraladas ² respectivas a roer un hueso el que había tenido antes la suerte de robarle, o a lamerse las patas o echar una siesta los menos afortunados, al amparo de una pértiga o de un montón de junco seco, mientras pasaba la ya próxima tormenta.

Don Robustiano y Verónica contemplaban estos síntomas con un miedo cervical ³, y al oír el cuarto trueno cerraron todas las puertas y ventanas de la casa. Siguiendo la costumbre establecida en ella en lances de tal naturaleza, Ve-

est à remarquer que Pereda, volontiers archaïque, a employé ici au néologisme. Cf. Dic. Ac. de 1884.

1. **rúbrica.** Dans un sens étymologique signifie titre, parce que les titres étaient écrits en rouge (rubricá-ruber, rouge). Ici le sens est celui de : paraphe, tel qu'apparaît l'éclair dans un ciel d'orage.

2. **corraladas.** Formé de *corral*, comme portalada de portal ; sorte d'augmentatif ou de collectif (balustrada de balustre).

3. **miedo cervical.** Mot à mot : une peur de cerf. Une peur intense.

rónica corrió a buscar el libro del *Trisagio*¹ y la *vela de los truenos*² — cuya virtud consistía en ser una de las empleadas en alumbrar el Monumento en Semana Santa³ —, y entregó ambas cosas a su padre. Éste sacó de un haz de pajuelas una a medio quemar, y se dirigió con ella a la cocina, seguido de Verónica, que no se atrevía a estar sola en ninguna parte de la casa. Arrimó con mucho tiento la pajuela a las brasas y después a la vela, y ésta quedó encendida a vueltas de tres estornudos del pobre señor, a cuyas narices llegaba sofocante y nauseabundo el humo del infernal amasijo.

Y porque no se me tache de demasiado minucioso, al llegar aquí, por algún lector impaciente, debo advertir :

1.º Que don Robustiano había jurado no admitir en su casa, rancia y apegada a los viejos usos, los fósforos de cerilla⁴ ni siquiera los de cartón, por ser uno de los modernos inventos que más caracterizaban el espíritu de la época.

2.º Que si encendió la pajuela en las brasas y la vela en la pajuela, y no la vela en los tizones directamente, fué porque siendo la llama de éstos más fuerte que la de la pajuela,

1. **Trisagio.** Le peuple espagnol récite cet hymne dans les moments de terreur, de graves dangers et il l'interprète comme une suprême invocation à la Divinité dans sa trinité (d'où son nom), tandis que la plupart des autres prières sont adressées à la Vierge ou aux Saints.

2. **vela de los truenos.** Un cierge que don Robustiano et sa fille avaient allumé pour qu'il les préservât du tonnerre. Coutume encore en usage aujourd'hui à la campagne.

3. **el Monumento.** Monument qu'on élève le Jeudi-Saint dans les églises à la gloire du Saint-Sacrement, mais que l'imagination populaire envisage comme le tombeau du Christ. Les cierges qui ont été allumés devant le monument sont ensuite gardés dans chaque maison pour servir en cas d'orage (vela de los truenos) ou lorsqu'un membre de la famille reçoit les derniers sacrements.

4. **fósforos de cerilla.** Les allumettes en cire, généralement employées en Espagne, et de création récente à cette époque. « Fósforo » ou « cerilla » s'emploie seul aujourd'hui, « cerilla » de préférence.

derretía la cera que le aproximaba mientras a fuerza de carrillo prendía el pábilo, y la cera costaba cara.

Queda, pues, demostrado que los pormenores consabidos no están a humo de pajas¹ y sin su razón *de carácter* en el sitio en que los puse. Y ahora prosigo.

Encendida la vela, puso don Robustiano delante de la llama, trémula y escasa, la palma de su mano a guisa de pantalla, y marchó carrejo adelante a paso de procesión, siempre seguido de Verónica, hasta su alcoba, en la que había, como se recordará, una imagen de Santa Bárbara. Hincáronse ante ella padre e hija, después de colocar la vela en un candelero de metal amarillo; abrió don Robustiano el libro de oraciones, y dijo santiguándose:

— En el nombre del Padre, del Hijo y del Espíritu Santo.

— Amén — contestó desde la puerta de la alcoba una voz robusta.

— ¡Jesús, María y José! — gritaron padre e hija, pensando que algo sobrenatural ocurría allí.

Y cuando se atrevió don Robustiano a mirar hacia atrás halló con su vecino Zancajos apretándose los ijares y riendo a más y mejor².

— ¡Bárbaro! — rugió colérica el solariego poniéndose en pie.

— ¿Qué será esto? — pensó Verónica al ver en su casa y inesperadamente al padre de Antón.

— ¡Tú solo eres capaz de eso, animal! — añadió don Robustiano echando espumarajos por la boca.

— ¡Ja, ja, ja! — reía cada vez con más ganas el intruso.

— ¡Toribio!

— ¡Ja, ja, ja!

1. humo de pajas. Sans importance, comme la fumée de paille qui dure peu.

2. a más y mejor. De toutes ses forces.

— ¡Zancajos de los demonios! ¿Vienes a provocarme a mi propia casa?... Y ahora que me acuerdo, ¿cómo has entrado en ella, bandido?

— Aprovechando la salida de la obrera o sirvienta..., o lo que sea esa bruja chismosa que está siempre metida aquí... Llegaba yo con ánimo de visitar a ustedes; vi que se abría la puerta y me colé, porque dije: si dan en no abrir, por más que yo llame no asomo al corral en todo el santo día de Dios.

— En mi casa no entra nadie sin mi permiso.

— Lo sé muy bien, señor don Robustiano.

— Entonces...

— Pero hay casos...

— Acabemos: ¿qué morcilla se te ha roto aquí? ¿Qué tienes que decirme?

— Poco y bueno

— ¿Bueno y tuyo? ¿Y qué haces callado?

— Esperando a que usted me deje hablar... Como se me ha hecho un recibimiento tan suave...

— El que merece un hombre que se introduce como tú en el hogar ajeno.

— ¡Ja, ja, ja!

— ¿Otra vez, Toribio?

— Perdóne usted, don Robustiano, que soy muy tentado de la risa...

— ¿Acabas o no? ¿Qué es lo que tienes que decirme?

— Si doña Verónica nos dispensa el favor de dejarnos solos un instante...

— Mejor será que la dejemos nosotros a ella. Así como así, ya que el diablo te pone a mis alcances, no quiero que te vayas sin llevar las orejas calientes a propósito de cierto asunto. Vente conmigo.

— Adonde usted quiera, don Robustiano.

Toribio Mazorcas se puso en seguimiento del solariego,

que le condujo al salón de Ceremonias, cerrando, cuando en él estuvieron, la puerta, a la cual se pegó por fuera Verónica como una lapa¹, no tanto por el miedo que tenía, como hemos dicho, al quedarse sola durante la tormenta, cuanto por escuchar la conversación por el ojo de la cerradura.

Vestía Zancajos un rico traje obscuro, de corte medio entre el de caballero y el de hombre de pueblo, brillando entre los rizos de la chorrera de su camisa los gruesos eslabones de una cadena de oro que salía después sobre el pecho y bajaba en dos grandes ramas a perderse en uno de los bolsillos del chaleco; calzaban sus enormes pies brillantes botas de charol, y llevaba en la mano un recio bastón de caña de Indias² con puño y contera de oro.

Ninguna de estas prendas pasó inadvertida para don Robustiano; antes al contrario, las examinó de reojo una a una y sintió con indignación herirle las pupilas los rayos de tanto lustre, porque los consideró, según costumbre, como un insulto a su descolorida pobreza. Y como en situaciones análogas era cuando más irritada se erguía su vanidad, tomó asiento con aire majestuoso en el sillón de los blasones y dejó delante de él y de pie al rico Mazorcas que, como hombre de buen humor, se reía de aquellas debilidades.

— Habla — le dijo el solariego ahuecando la voz.

Mas antes que Toribio desplecase los labios, dejóse oír un trueno horrisono que hizo temblar el pavimento.

— ¡Santa Bárbara bendita! — exclamó don Robustiano cubriéndose la cara con las manos.

— Que en el cielo estás escrita
con papel y agua bendita
en el ara de la Cruz,
libranos. Amén, Jesús;

1. lapa, Patelle, coquillage cône que qui se fixe sur les rochers au bord de la mer.

2. caña de Indias. Rotin, partie de la tige du rotang dont on fait des

concluyó Verónica desde su escondrijo, dando diente con diente.

— Esto pasará, don Robustiano — dijo Mazorcas.

— ¡Ya habria pasado si nos hubieras dejado rezar el *Trisagio* en paz y en gracia de Dios!

— Si es por eso, ya lo estamos rezando, que precisamente me le sé de memoria desde que era tamañico¹... Y si no, escuche y perdone :

« El trisagio que Isaías²
escribió con grande celo,
le oyó cantar en el cielo
a angélicas jerarquías... »

— ¡Toribio!... No te burles de las cosas santas, ya que las mundanas te merecen tan poco respeto.

— Yo no me burlo, señor don Robustiano; que, a Dios gracias, soy hombre de mucha fe.

— En fin, alma de Satanás, ¿qué es lo que quieres?

— De hacerlo saber trato..., y en pocas palabras.

— Dios lo quiera.

— Yo, don Robustiano, aunque hombre de baja estofa, como ustedes dicen, sin más educación que el dalle y el ariego³, supe, a fuerza de sudores y paciencia, ganarme honradamente, en Andalucía, un caudal más que regular.

— Y a mí, ¿qué me importa eso?

cannes ou des dossiers de chaises ; le rotang abonde dans l'Inde et fournit les cannes appelées jones ou rotins.

1. **tamañico**. Diminutif provincial de « tamaño » qui veut dire « tan grande » ou « tan pequeño ». Ici le sens est : tout petit malgré l'étymologie (tan magnus).

2. **Isaías**, Isaïe : le premier des quatre grands prophètes de la Bible, au viii^e siècle avant Jésus-Christ. Les trois autres sont : Jérémie, Daniel et Ézéchiél.

3. **ariego**. Ou « ariegu », sorte de charrue rudimentaire et primitive de la province de Santander. Cf. : El Sabor de la Tierra.

— Algo puede importarle.

— Ni tanto como una castaña, menos que un alfiler, para que lo sepas, ¡farsantón!

— No hay que tomar así las cosas, don Robustiano, que yo vengo de paz; en casos como éste es cuando debe hablarse con toda claridad, y lo que dejo apuntado no va en otro concepto. Digo que soy bastante rico, y añadido que soy viudo, que pico en viejo¹ y que por aquello de que « el joven puede morir, pero el viejo no puede vivir », y por lo de que « antes va el carnero que el cordero² », todos mis haberes han de pasar bien aina³ a manos del único hijo que tengo.

— A propósito : ese hijo es un facineroso.

— Creo que está usted equivocado, don Robustiano : Antón es un gran sujeto, nada tonto y muy cariñoso.

— Repito que es un bandido.

— Sostengo que usted le calumnia.

— Me ha inferido un agravio.

— Eso ya es otra cosa; y si fuera cierto, podía usted contar con que el ser hijo no le libraría de que yo le virase⁴ la jeta⁵ de un sopapo⁶. Conque dígame usted cómo le ha agraviado.

— Osando elevar sus ambiciones hasta mi hija.

1. **pico en viejo.** J'avance en âge. Expression provinciale.

2. Contre-pied du proverbe « tan presto va el cordero como el carnero », l'agneau s'en va aussi vite que le mouton, c'est-à-dire : le jeune homme peut aussi bien mourir que le vieillard. Zaucajos change intentionnellement le sens du proverbe.

3. **aina.** Est une forme archaïque en castillan. Mais le langage populaire de la Montagne l'emploie couramment. Ce mot est un dérivé du latin *aginare* : s'agiter. Il signifie vite, rapidement.

4. **virase.** Faire virer, retourner.

5. **la jeta.** La hure.

6. **sopapo.** Mornifle; mot à mot : coup que l'on donne sous (so) le menton (papo : gosier, double menton), en général : coup sur le visage.

— Eso no es agravio.

— ¡Impío!

— Lo dicho. Y tan no lo tengo por tal, que hablarle a usted de este asunto es lo único que aquí me trae.

— ¡Hola!...; según eso, ¿vienes tú a remachar el clavo?

— ¿Quiere usted dejarme acabar de explicarme?

— Sigue, *sanculote*¹, acaba, francmasón.

— Agradeciendo, señor don Robustiano. El caso es que tanto yo como mi hijo, ya que los medios² lo permiten, nos hemos propuesto dar en él que es joven, robusto y generoso, base, cimiento y entronque a una familia a la usanza de las ricas del día; queremos que fenezcan la chaqueta y los terrones en mi generación y que de ella en adelante aparezcan otras más lucidas; vamos, que, a ser posible, nazca desde hoy la gente de mi casa con la levita³ puesta, como el otro que dice.

— Y ¿piensas, ganapán, groserote, que a un señor le hace la levita⁴? ¿Piensas que basta rascarse la boñiga⁵ de las manos y echarse un puñado de onzas en el bolsillo y una cadena de oro al cuello, para quedar convertido en un personaje de calidad? Pero, señor, ¡a esta canalla del día, a esta caterva de jacobinos se le figura que hasta la ley de Dios está también al capricho de sus infames ambiciones!

Y al decir esto estalló un trueno aún más fuerte y prolongado que el anterior. A sus vibraciones temblaron hasta los viejos cuadros de la pared. Don Robustiano se encogió como

1. **san culote**. Orthographe simplifiée de sans-culotte.

2. **les medios**. Les moyens de fortune.

3. **levita**. Attribut de la bourgeoisie. *Chaqueta*, en français du XVIII^e siècle carmagnole, est devenue chez nous un symbole de civisme.

4. **le hace la levita**. Paraphrase du proverbe : « el hábito no hace al monje », l'habit ne fait pas le moine.

5. **rascarse la boñiga**. Plus haut, don Robustiano avait traité Mazorcas de « rasca-boñigas ». Mais ici le sens est passif alors qu'il était actif précédemment. Cf. note 3, p. 38.

un ovillo¹, y el mismo Zancajos no se creyó muy seguro bajo aquellos carcomidos techos.

— ¿Lo oyes, *Voltaire*?... ¡Hasta la cólera divina te amenaza! — exclamó don Robustiano abriendo los ojos después que cesó el trueno.

— Lo que yo oigo — respondió con sorna Toribio — es que truena, y lo que veo es que esto se tambalea, lo cual lo mismo puede significar una amenaza para mí que un aviso para usted.

— ¿Un aviso para mí?; revolucionario, ¿para mí? Y ¿por qué?

— Porque esto se va, don Robustiano, y es una lástima que por una vanidad mal entendida se queden ustedes a la luna de Valencia³ el día de mañana, o aplastados debajo de un montón de escombros, como sabandijas, que aún será peor.

— ¿Qué quieres decir, bandolero?

— Que nosotros, no los impíos como usted cree (y yo se lo perdono), ni los bandoleros, ni los jacobinos, sino los hombres de bien, creyentes y laboriosos, que a fuerza de trabajo hemos hecho una fortuna; que nosotros, repito, somos los llamados a afirmar estos escudos que se caen de rancios, y estos techos minados por la polilla; a hacer producir esos solares yermos y a llenar de ruido y de alegría el hueco de estos salones ahumados, que ya no tiene nada que hacer de por sí desde que feneció la reina Maricastaña⁴.

1. **se encogió como un ovillo.** On dit souvent « hacerse un ovillo »; se mettre en pelote, se ramasser, se blottir.

2. **Voltaire.** Ici synonyme d'impie.

3. « Quedar a la luna de Valencia » signifie être déçu dans ses espérances. Allusion à une vieille histoire du folklore valencien qui raconte l'attente vaine d'une jeune femme qui fut abandonnée par son mari, le jour même de ses noces.

4. **Maricastaña.** Personnage légendaire, symbole d'un temps très ancien.

— ¡Jesús..., Jesús mil veces! Y no hay un rayo que... ¡Dios me perdone! Una centella¹... ¡Ave María purísima!... Pero sigue, sigue, *Robespierre*²; continúa, desollador : quiero ver hasta dónde llega tu sacrilega osadía.

Todo esto lo dijo don Robustiano revolviéndose iracundo en el sillón, castañeteando los dientes y apretando los puños.

Zancajos continuó después de sonreirse :

— Yo, como ya he dicho, tengo mucho dinero.

— ¿Otra vez las talegas, fanfarrón? ¿Otra vez me provocas, jandalillo³ aceitero⁴?

— Digo que tengo mucho caudal.

— ¡Y dale!⁵.

— Que tengo muchos monises⁶, pero nada más.

— Ya se te conoce.

— Y quisiera, a costa de lo que me sobra, adquirir lo que me falta; quisiera hallar para mi hijo una colocación que no se pareciera en nada a estas mocetonas rústicas de la aldea; ni tampoco a las pisonderas⁷ relamidas, damiselas de la ciudad...; quisiera, pinto el caso⁸, una solariega pobre...

— ¡ San Robustiano bendito!

1. **una centella.** Sous-entendu « que te parta » comme on dit « mal rayo te parta », que la foudre te mette en pièces.

2. **Robespierre.** Don Robustiano accumule à plaisir les noms de la Révolution.

3. **jandalillo.** Diminutif de « jándalo ». Cf. note 4, p. 25.

4. **aceitero.** On fabrique beaucoup d'huile en Andalousie. Plaisante injure dans la bouche d'un homme du Nord.

5. **y dale!** Peut avoir comme origine plusieurs expressions formées avec le verbe *dar* et évoquant un mouvement continu. Par exemple « dar al manubrio », tourner la manivelle. A traduire simplement par : Encore!

6. **monises.** Familièrement; des sous, argent; forme populaire du mot anglais : money.

7. **pisonderas.** Ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie. S'applique aux vaniteuses qui marchent en frappant fortement du talon. Vient du verbe « pisar ».

8. **pinto el caso.** Formule très employée dans la Montaña pour dire : par exemple.

— Una solariega pobre que se hallara dispuesta a apuntalar las fachadas de su palacio con los montones de ochentines¹ ganados en la taberna de Sevilla².

— Te veo, Iscariote³.

— Ella sería siempre una señora ; descansaría a la sombra y sobre bien mullidos sillones, y dejaría obscuro al sol con las galas que Antón la echara⁴...

— Sigue, sigue...

— Saldría a ver un poco el mundo, si le daba la gana ; educaría a sus hijos en el temor de Dios y a la altura de las necesidades del día,...

— ¡Echa, echa, hijo de una perra!

— Y con tal que quisiera bien a su marido y se creyera muy honrada con él,...

— ¡Vamos..., con franqueza, hombre, pide por esa boca!

— En conclusión, don Robustiano : mi hijo y yo hemos pensado para el caso en doña Verónica, cuya mano vengo a pedirle a usted para Antón.

Verde, amarilla, azul..., de veinticinco colores se puso la cara del orgulloso solariego al oír las últimas palabras de Zancajos, y ya se disponía, no sé si a tirarle⁵ con un mueble o a llamar en su auxilio todas las furias del averno⁶, pues de ambas cosas tenía trazas, cuando el salón que poco a

1. **ochentines.** « Ochentín » est une ancienne monnaie d'or valant quatre « duros », c'est-à-dire vingt « *pesetas* ». Son nom vient de sa valeur en « reales » (25 centimes) : 80 *reales*.

2. Zancajos a été cabaretier à Séville.

3. **Iscariote.** Judas l'iscariote ; le traître par antonomase.

4. **echara.** Auxiliaire familier. « Echar galas » a ici le sens de donner des bijoux ou des parures.

5. **tirarle.** « Tirar » a ici le sens intransitif que l'on retrouve dans « tirar con una escopeta ». Le verbe s'emploie avec le datif de personne. Cf., par exemple : Blasco Ibáñez, *La Barraca*, ch. x : Le tiraban.

6. **furias del averno.** Expression toute faite. Réminiscence mythologique.

poco habia ido quedándose medio a obscuras con la intensidad del nublado, vióse súbitamente iluminado por una luz fatídica y fosforescente : los próximos castaños doblaron rugiendo sus pesadas copas; se abrieron con estrépitos las puertas del balcón; estalló en los aires un trueno *despatarrado*¹, es decir, según el diccionario montañés, agudo, estridente, como si el cielo fuera una inmensa lona y la rasgasen a estirones desiguales dos gigantes enfurecidos; las nubes se desgajaron, y el huracán, arrollando con su ira potente mares de agua y pedrisco, inundó con ello valles, callejas y tejados...; y el² del achacoso *palacio* lanzó un quejido lúgubre, aterrador, como si, rindiéndose a la pesadumbre de los años y al furor de la tempestad, gritase a sus cobijados : « ¡Sálvese el que pueda, que yo me hundo! » — Todo esto junto sucedió en brevisimos instantes.

Verónica, que aguardaba con afán la respuesta de su padre a la demanda de Toribio, lanzó un grito, don Robustiano dos, y Zancajos un ¡zambomba! que valió por diez; y acto continuo los tres personajes, atropellándose unos a otros, salieron despavoridos al corral.

Allí, guarecidos de la lluvia, bajo la teja vana, estuvieron largo rato esperando a que se desplomaran los últimos restos de la grandeza de don Robustiano. Qué angustias pasaria este desdichado en aquella situación, durante la cual no se atrevió a abrir los ojos, no hay para qué decirlo. Si el techo se hundia, ¿qué iba a ser de él? ¿dónde iba a parar su pobre, pero altiva independencia?

1. *despatarrado*. Littéralement : écrasant, qui laisse à terre, aplati et les jambes écartées. Cf. en langue d'oc dans le même sens : *espatarra* (inf.).

2. *el*. Sous-entendu « tejado » qui est le dernier mot de l'énumération qui précède. Emploi assez particulier du démonstratif se rapportant au dernier mot de la phrase antérieure, même s'il n'est pas mis en relief. Cervantes a désigné ainsi un mot d'un chapitre précédent dans le fameux : « La del alba sería... » (Don Quijote.)

Pasó media hora, y pasó también el furor de la tormenta. Don Robustiano empezaba a creer que el crujido que les hizo huir del salón no procedía de ninguna lesión grave sufrida por su palacio, y ya se iba serenando su ánimo y hasta se había atrevido a abrir los ojos, cuando después de mirar y remirar el edificio, exclamó señalando a un punto del tejado :

— ¡Qué horror!

— Hace media hora que lo estoy viendo yo -- dijo Mazorcas --, ¡Y si fuera eso solo!...

— Pues ¿qué más hay, hijo de Lucifer?

— Mire usted debajo del alero, junto a la puerta del balcón.

— ¡Dios de bondad!

Lo que veían don Robustiano y Toribio era una enorme quebradura en la cumbre del tejado y una grieta tremenda en la pared de la fachada principal.

La pobre Verónica lloraba; su padre hacía pucheros. El rico Mazorcas, profundamente conmovido, se atrevió a decirles :

— Ya no deben ustedes pensar en dormir en esta casa, y para remediar el mal en parte, les ofrezco la mía de todo corazón.

— ¡Primero la cárcel! — replicó iracundo el fanático solariego.

— Muy mal pensado, don Robustiano : es mucho más cómoda mi casa, donde nada les faltará a ustedes mientras ésta se repara...; y pongo también para ello mi dinero a su disposición.

— ¡Yo no pido limosna!

— Ni yo se la ofrezco a usted, señor don Robustiano.

— Aún me queda por ahora esa glorieta.

— Es cierto; pero ese garito no tiene desahogo suficiente, ni siquiera el preciso abrigo.

— Y a ti ¿qué te importa?

— Nada, si usted quiere; pero, francamente, me da lástima verle a usted, en una situación como ésta, andarse todavía reparando en pelillos¹ y respirando por esa condenada herida de señorío.

— ¿Aún tienes humor para provocarme, carbonero?

— No, señor: lo que tengo es afán de que usted comprenda para *in sæcula* que por aquella grieta de la pared se ha largado ya la poca grandeza que en casa le quedaba.

— ¡Vete tú de ella, corsario! ¡Sal de mi corralada, salteador!

— Sí que me marchó, y sin enfadarme, don Robustiano: y en prueba de ello, otra vez le ofrezco, sin plazo ni réditos, el dinero necesario para reparar los estragos de la tempestad.

— ¡Primero la unción² que tu dinero!

— ¡Bah!... Piénselo usted en calma...; y no olvide tampoco mi otra proposición, que usted me dará las gracias algún día..., y usted también, doña Verónica.

— Señor padre, dígame su merced que sí — se atrevió a murmurar la pobre muchacha en tono suplicante, aludiendo, en verdad sea dicho, más a la proposición matrimonial que a la otra.

— ¡Un rayo que le parta! — gritó convulso don Robustiano —. ¡Dejadme en paz!

— Voy a complacerle a usted. ¡Salud, don Robustiano! Adiós, doña Verónica.

— Vaya usted con Él³, don Toribio — respondió afectuosamente la solariega.

1. **reparando en pelillos** « Reparar en pelillos », s'arrêter à des détails, à des riens. Sens analogue de pelillos : *pelillos a la mar* : *echar pelillos a la mar*, oublier les querelles. Cf. Cervantes. *Rinconete y Cortadillo*.

2. **la unción**. L'extrême-onction. Plutôt recevoir l'extrême-onction (mourir) que ton argent!

3. **con El**. « El » remplace Dios, compris dans « Adios » dit par Zan-

— ¡Don... alforjas!, ¡don marrano!, digo yo, ¡hembra perversa! — exclamó don Robustiano fuera de sí al oír a su hija dar semejante tratamiento a un hombre tan vulgar como Zancajos,

Entretanto, éste salió del corral entre risueño y apenado : risueño, porque para un carácter como el suyo siempre ofrecían un deleite sabrosísimo las rabietas aristocráticas de don Robustiano; apenado, porque como hombre de buen sentido y excelente corazón, se condolía de la tenacidad del señorón que se sacrificaba lastimosamente, con cuanto le pertenecía, en aras de una mal entendida dignidad, rechazando obstinadamente a la fortuna que llamaba a las puertas de su casa.

IV

Cuando se quedaron solos don Robustiano y Verónica, dió el primero rienda suelta a sus lamentaciones y tomaron mayor cuerpo los sollozos de la segunda. Con aquel rudo golpe de la adversidad no había contado nunca el vanidoso Tres-Solares, que pensó llegar al sepulcro con la misma altiva aunque pobre independencia que halló al venir al mundo. ¡Todo lo había perdido en un solo instante! Todo, porque el pabellón que le restaba sólo podía aceptarse como habitación interinamente, y eso con grandes dificultades : era su capacidad mezquina, y no bien entrase el otoño daría tanto dormir allí como al raso en la *llosa*¹ más desabrigada.

No había, pues, otro remedio que reparar las averías del palacio, cuyo techo podía desplomarse de un momento a

cajos. « Vaya usted con Dios! » est la formule bien connue. L'emploi du pronom rappelle celui du démonstratif de la n. 2, p. 54.

1. *llosa*. « *Llosa* », « *llosu* » ou « *yosu* » enclos près de la maison à laquelle il appartient (province de Santander).

otro; y para esto se necesitaba dinero, precisamente lo que a don Robustiano le faltaba; y para adquirirlo tenía que vender las tierras y el molino, del cual modo tendría casa..., pero no tendría qué comer; y para tenerlo había que renunciar a las reparaciones, lo cual equivalía a condenarse a vivir a la intemperie, que aún era peor que morir de hambre.

Todas estas consideraciones, en esta misma forma y en un momento, asaltaron la imaginación del atribulado señor antes que saliera de la teja-vana. En seguida, como el caso era apremiante, se resolvió a habilitar la glorieta con los muebles y ropas que, acto continuo y entre sustos, carreras y toda clase de precauciones, sacaron Verónica y él de la antigua morada.

Cuando fué hora de acostarse, don Robustiano renunció a este placer; prefirió pasar la noche en vela y dando vueltas por la angosta habitación (que el pudor de Verónica había dividido con una colcha, dos palos y cuatro tachuelas). buscando en su imaginación el medio de procurarse, con la decencia, el decoro y la dignidad que a su clase convenían, aquellos ochavos viles que con tanta urgencia necesitaba. Desde luego desechó el recurso de la venta de su escasa hacienda. El de un préstamo le pareció más aceptable. Pero ¿a quién se le proponía? ¿A Toribio? Antes el hambre, el frío y la misma muerte. En los demás convecinos no había que pensar: eran miseros colonos de Zancajos, o ricachos tan *ordinarios* como él. El señor cura que, como en confesión, podría hacer el anticipo sin que ni los pájaros le olieran, necesitaba la cortísima paga que le daba el Estado para no morir de hambre. El Ayuntamiento ya era otra cosa: éste era indudablemente, entre todos los prestamistas, el *menos indigno* de él, pues al fin y al cabo¹ era una entidad,

1. al fin y a cabo. Expression pléonastique, à la fin du compte.

oficialmente, de alta significación, por más que en detalles individuales fuera bien despreciable. Pero ¿podría el Ayuntamiento meterse¹ a prestamista! Y si podía, como mero administrador de ajenos caudales. ¿no sería más exigente que nadie en precauciones y garantías? Y si le exigía una de éstas, ¿debía él *humillarse* a concederla? Y si se humillaba, ¿la encontraría? Las tierras y el molino le bastaban para ello; pero, vencido² el plazo del préstamo, ¿con qué le pagaba si había de comer hasta entonces? Y si no pagaba y le vendía lo hipotecado, ¿con qué comía en adelante?... Y siempre girando en este estrecho círculo de hierro, don Robustiano perdía la cabeza y sudaba la gota gorda. « ¡Oh siglo perro y desquiciado, ladrón y materialista, que ves mi afán y no te conmueves ni te abochornas! », clamaba entre iracundo y afligido el misero, como si el siglo tuviera la culpa de lo que a él le sucedía. — Y en cuanto se calmaba un poco, tornaba a discurrir y volvía a tropezarse con los dos fatales extremos : no comer o la *humillación* de pedir; más claro : el hambre o el dinero de Zancajos. — « Vea usted — decía retrocediendo ante estas dos conclusiones, como si fueran puntas aceradas que le hiriesen el rostro —, vea usted cómo sería muy útil que todos los hombres de mi jerarquía estuviéramos unidos en estrecha alianza. De este modo podríamos hacer frente a ciertas eventualidades y reirnos descuidadamente de la tendencia artera y demoledora de la canalla impía que nos estima en poco y nos acorrala como a bestias despreciables... Pero en lances como el que a mí me ocurre hoy, ¿tendríamos la abnegación suficiente para confesar a los demás una necesidad tan perentoria? El orgullo de estirpe, ¿sería cá paz de tanto sacrificio?... ¿Cómo dudarle? En

1. **meterse.** Le verbe « meter » employé avec la préposition *a* devant un nom de profession ou d'état signifie : se mêler d'être.

2. **vencido.** « Vencer » quand il s'agit d'un délai signifie : arriver à échéance.

la triste alternativa de demandar una... sí, señor, una limosna a un tabernero soberbio y presuntuoso, o de reclamar el auxilio generoso de un hombre de calidad, no cabe¹ vacilación. Por otra parte, la ropa sucia, dice el proverbio, lavarse en casa²... Es indudable que yo debía acudir con mis cuitas a las rancias familias del país. ¿Pero, querrán ampararme? ¿Podrán, acaso, aunque quieran? La verdad es que entre nosotros ha habido siempre unas prevenciones, unos odios tan sistemáticos y tan tenaces... Luego, ¡me he aislado tanto!... Y después, ¡abrigo tantas sospechas de que no tengan esos señores más lucido pelaje que yo!... También es cierto que no tratamos aquí de que, por llegar, me llenen los bolsillos de monedas... ¡Me guardaría yo muy bien de manifestar a nadie mis apuros de sopetón! Por de pronto, me limitaría a ir tanteando el terreno y preparando las voluntades, y después... después, ¡qué diablo! me quedaría siquiera el consuelo de desahogar con alguno esta angustia que me mata. »

Y revolviendo en su magín don Robustiano razonamientos por el estilo³, acabó por aceptar la conveniencia de recurrir, cuando menos, al consejo de un hombre *de los suyos*. En seguida procedió a formarlos a todos en su memoria y a pasarles la necesaria revista para elegir el más conveniente. Por supuesto que no conocía a ninguno de ellos de trato, ni siquiera de vista, y solo por noticias de su padre; pero él creía que, para el caso, esta circunstancia importaba muy poco. He aquí el resultado de su tarea. — Diez familias habían sido enemigas mortales de la suya, unas por razón de intereses, otras por puntillos de etiqueta y otras por cues-

1. **no cabe.** « No cabe » signifie ne pas y avoir de place pour... Par exemple « no cabe duda », il n'y a pas de doute. Le verbe *caber* a en principe un sens naturel de *avoir lieu*; ensuite, il prend un sens voisin de *être possible*.

2. **lavarse en casa.** Même proverbe en français.

3. **por el estilo.** Du même genre.

tion de carácter; del paradero de otras tantas no tenía la menor noticia; le constaba que otra media docena de ellas se habían extinguido por completo, y que algunas estaban reducidas a una vieja solterona o a un celibato memo. Solamente halló una que no le desanimó del todo : una familia cuyas íntimas y cordiales relaciones con la de él habían durado hasta la época de su abuelo inclusive. Verdad es que desde entonces no habían vuelto a comunicarse directa ni indirectamente los representantes de ambas; pero esto no era un obstáculo para los planes de nuestro solariego, pues éste, como hombre de calidad, antes de reparar en pelillos semejantes, debía atenerse a lo que la historia y la tradición le enseñaban en muy diverso sentido. Atúvose, pues, a ello, y se resolvió a encomendar sus amarguras al consejo, a la protección... o a lo que saliera¹, de esa familia, única, ciertamente, con que podía contar entre todas las contenidas en el largo catálogo de las nobles de la Montaña. Debo advertir que sabía de ella que su actual representante se llamaba don Ramiro, y que tendría su edad próximamente; que vivía en pueblo bastante cercano del suyo; que estaba casado con una hidalga de lo más rancio y blasonado del país, y que el lema de sus armas era, entre todos los lemas de escudos montañeses, el único que casi podía competir con el de los Tres Solares. Decía así :

*« A un Rey hicieron merced
Y con Infanta casarón,
Y al mismo sol dieran lustre
Los que esta casa fundaron. »*

En consecuencia de su resolución, en caliente y antes que vacilase su voluntad, apenas amaneció mandó que *cazasen*² el

1. a lo que saliera. A ce qui lui viendrait de cette famille.

2. *cazasen*. Il s'agit bien d'aller à la chasse de son cheval qui, comme nous l'avons vu plus haut, courait la campagne en liberté.

caballo, que con la pasada tormenta había ido a parar a los quintos infiernos¹; hizo qué después de cogido se le diera el indispensable frote de garojo; preparó Verónica de prisa y corriendo una muda blanca, y con todo el ceremonial que conocemos² cabalgó don Robustiano a las diez de la mañana. Atravesó seis callejas, dos sierras y un monte, y a la bajada de él, y en medio de un centenar de robustas encinas, se detuvo delante de una portaleda tan vieja y tan blasonada como la suya. Era la de la casa de don Ramiro. Llamó su paje, abrió un payán de mala traza y mandó al tal que le anunciara a su amo.

Mientras éste salía, echó una mirada desde el corral al exterior de la casa, y no le encontró mucho más lucido que el de su palacio. Tomó en cuenta este dato y no se las³ prometió muy felices para sus pretensiones, por lo que hacía al auxilio directo de su colega. Pero, en cambio, con este convencimiento se sintió más animoso para tratar a don Ramiro con cierto desparpajo, y esto le consoló hasta cierto punto.

Entretanto, don Ramiro, sorprendido con la noticia de la llegada de don Robustiano, y careciendo de tiempo para ponerse su traje de etiqueta, se echó encima una especie de balandran⁴ de cúbica⁵ para tapar de un golpe sus muchas

1. **quintos infiernos.** Au cinquième enfer; comme nous disons dans le sens contraire au septième ciel. Le chiffre 5 est aussi arbitraire que 7, puisque, d'après la tradition, il y a 9 cercles à l'enfer aussi bien qu'au ciel.

2. **conocemos.** Voir le chapitre 1.

3. **las.** « Las » est souvent employé dans les phrases populaires comme complément direct, dans un sens indéterminé. Cf. « tomar las de Villadiego », prendre ses cliques et ses claques. En français, on dit dans le même ordre d'idée : on nous la baille belle.

4. **balandrán.** *Balandrán* ou *balandras*; espèce de manteau de pluie. Cf. La Fontaine « Sous son balandran fait qu'il fait qu'il sue », *Phébus et Borée*, livre VI, fable 3.

5. **cúbica.** Tissu de laine.

pasadas y transparencias de diario¹ y bajó al portal haciendo el recién llegado las mayores cortesías.

— ¿Tengo el honor de hablar al señor don Ramiro Seis-Regatos y Dos-Portillas de la Vega²? — le preguntó, apeándose don Robustiano.

— El honrado soy yo, señor don Robustiano — contestó don Ramiro, doblándose más y más.

Entonces et primero tendió su diestra al segundo, y

— Salvo el guante³ — le dijo, aludiendo a uno con que la cubría, viejisimo y bordado con tres filas de lentejuelas por el dorso.

— La acepto y correspondo — dijo Seis-Regatos apretándose la mucho.

En seguida introdujo a su huésped en casa, mandando al paje a la cocina y disponiendo que se encerrase el caballo en las caballerizas. Nada se habló de almuerzo para el primero ni de pienso para el segundo.

Las piezas que recorrieron los dos solariegos hasta llegar al estrado en que se detuvieron, no merecen el trabajo de una especial mención, porque ninguna de ellas podía echar grandes roncascas⁴ a las del palacio de don Robustiano. En cuanto al estrado, también corría parejas⁵, en tamaño y conservación, con el salón de Ceremonias que conocemos. Pero

1. **transparencias de diario.** Expression indiquant la ténuité de l'étoffe usée jusqu'à la corde.

2. Nom aussi grandiloquent que celui de Don Robustiano. Voir à ce propos la note 1, p. 1.

3. **Salvo el guante.** L'amitié passe le gant; se dit lorsqu'en serrant la main d'un ami on ne s'est pas déganté. Cela revient à dire que, entre amis, on peut se permettre de garder son gant.

4. **roncas.** « Ronca » signifie bravade, défi; « echar roncascas » veut dire : lancer un défi.

5. **corría parejas.** « Correr parejas » : cette expression vient d'un terme d'équitation. La « pareja » est la course que font ensemble deux cavaliers sans se dépasser. De là le sens d'identité et de rivalité.

no tenía retratos como éste. En su defecto, había un reló de caja, muy antiguo, y un trofeo compuesto de dos sables corvos, una espada de cazoleta, un cuerno de caza y dos cuchillos de monte¹. Por todo mueblaje, el indispensable sillón de vaqueta, con las armas talladas de la familia, y cuatro sillas de paja en muy mal estado.

Don Robustiano apreció también el valor de todo aquello que, por el sitio que ocupaba, tenía que ser lo mejorcito de la casa, y dedujo que se las había² con un personaje tan tro-nado como él.

Por su parte, don Ramiro había tenido tiempo suficiente para examinar el hábito de su huésped, y se convenció bien pronto de la exactitud de las noticias que tenía acerca de los medios de fortuna de don Robustiano.

Tomaron asiento los dos señorones, y dijo el de casa :

— Ante todo, debo manifestar a usted mi pena por no poderle presentar a mi esposa e hijas, porque están en la Iglesia desde esta mañana.

— ¡Te veo! — pensó don Robustiano. — Apostaría una oreja a que están escondidas en algún rincón por falta de vestido con que presentarse delante de mí como conviene a su clase. — Y en voz alta respondió : — Su señora esposa de usted y sus señoras hijas, todas muy señoras mías, están siempre cumplidas con este humilde servidor, señor don Ramiro.

— Mil gracias en nombre de ellas y en el mío, señor don Robustiano. ¿Y a qué debemos la honra de tan agradable visita?

— La honra es mía, señor don Ramiro; y en cuanto al objeto de mi visita, es pura y simplemente el deseo de conocer

1. *de monte*. Pour la chasse. « Montería », vénerie.

2. *se las había*. « Habérselas con », avoir affaire à. Pour le sens de *las*, cf. note 3, p. 62.

personalmente al noble nieto del gran amigo de mi señor abuelo.

— ¡Cuánto celebro esa ocurrencia que me proporciona a mí el placer de estrechar su mano y de ofrecerle mi cordial amistad!

— Que yo acepto con todo mi corazón, señor don Ramiro, lamentándome de no haber puesto en ejecución muchos años hace el pensamiento que realizo hoy. Pero usted sabe, por propia experiencia, cómo en los hombres de nuestra condición llegan a hacerse los hábitos una segunda naturaleza. Se aísla uno, se retrae y, metido en su cáscara un día y otro y un mes y un año, ya no acierta a salir de la portalada la vez que se lo propone. Así es que yo, aunque siempre con el afán de estrechar la mano de usted, jamás he podido lograr una ocasión que me pareciese bastante oportuna para ello.

— Lo mismo, poco más o menos, me ha sucedido a mí con respecto a usted.

— ¡Vaya si lo creo!

— Y ¿cómo logró usted hoy vencer tanta pereza?

— Pues le diré a usted, señor don Ramiro: voy siendo ya muy viejo: llevo muchos años de retiro y de devorar en silencio la pena, por no decir despecho, que me causa el desdén y menosprecio con que mira el siglo que corre a los hombres de nuestra procedencia; y me he dicho: « ¿será preciso que yo me muera sin el placer gratisimo de desahogar mi pecho junto al del hombre en quien se reconcentran todos mis afectos amistosos, sin decirle: he aquí vinculada en este corazón toda la lealtad con que fué adicta a tu familia durante siglos enteros la mía? » Y con tal fe me lo dije, don Ramiro; tan ardiente llegó a ser mi deseo, que en el acto monté a caballo... y aquí me tiene usted.

— Ese rasgo le enaltece a usted, don Robustiano; y, en recíproca, puedo, a Dios gracias, brindar al insigne Tres-

Solares con toda la adhesión y sincero cariño de cien generaciones de Seis-Regatos.

— ¡Líbreme Dios de ponerlo en duda! Y ¡ojalá que todos los buenos de la Montaña hubiéramos seguido siempre, y para todo, esta misma conducta. entre nosotros! ¡Otro gallo nos cantara hoy¹!

— ¿Usted lo cree así?

— ¿No he de creerlo? ¿Acaso usted lo duda?

— No tal; pero...

— No hay pero, don Ramiro. Es a todas luces evidente que una estrecha y cordial inteligencia entre todos los nobles de cada país, no hubiera dado una fuerza considerable. Lo vulgar, lo nuevo, lo ilustrado, como ahora se dice, nos desecha, nos acoquina : agrupémonos, apoyémonos mutuamente ; y de este modo, si no logramos vencer el torrente desbordado, podremos, separándonos de él, vivir en un remanso aparte con nuestros recuerdos, nuestras ideas y nuestros mutuos auxilios. ¿Quién de nosotros está exento de una adversidad, de un golpe de la desgracia? Usted vive hoy tranquilo y descuidado en el seno de su familia, al calor de su hogar ; y ya que el siglo no puede arrebatarle derechos y preeminencias que valian pingües maravedís², porque todos se los tiene ya por allá a muy buen recaudo el tizón de un villano, el rayo de una tempestad le aniquila el techo venerable de sus mayores. Las rentas son escasas (pongo un ejemplo), suprimidas las obvenciones³ y privilegios de mejores tiempos ; la familia exige atenciones que no se pueden cercenar . ¿con qué se repara el inesperado siniestro? ¿Ha de profanar usted sus timbres de nobleza, ha

1. Ce serait une autre histoire. Métaphore pittoresque empruntée au coq de saint Pierre.

2. **maravedís**. Ce mot a trois pluriels : maravedís, maravedises et maravedies.

3. **obvenciones**. Bénéfices en plus d'un traitement.

de injuriar las augustas tradiciones poniéndose a especular como un judío, o a labrar la tierra como un miserable ganapán? No, seguramente. ¿Ha de aceptar la humillante limosna de un rústico filántropo? Mucho menos. ¿Ha de vender sus blasones por un puñado de oro? ¡Qué horror! El Estado, entretanto, hace como que no le ve y aparenta que no le necesita: ¿qué partido toma usted en el supuesto infortunio? He aquí dónde está indicada la necesidad de un mutuo auxilio entre todos nosotros.

— Magnífico sería eso, don Robustiano; pero equivaldría a quitarnos uno de los rasgos que más nos han distinguido siempre: el hacernos capaces de esa fraternal unión, Precisamente la discordia ha sido entre las familias de calidad el pecado más común.

— Pecado sublime, pecado magnífico, señor don Ramiro, en los tiempos de nuestra grandeza; porque teniéndonos en perpetua rivalidad, fructificaba en grandes empresas que redundaban en honra de la clase y lustre de la nación. Pero hoy es distinto: hoy somos pocos, estamos sin fuerzas y nos aqueja un infortunio común. Y pues no podemos vivir como señores, debemos tratar de no morir como esclavos.

— Veo, don Robustiano, que usted no se ha convencido aún de una triste verdad.

— ¿De cuál?

— De que ya pasó nuestro tiempo; de que estamos de sobra en el mundo, y es una quimera soñar en alianzas y menos¹ en restauraciones; de que no hay más remedio que entregarse a discreción...

— ¡Cómo! ¿Sería usted capaz de transigir con las tendencias del siglo?

1. **menos.** « Más » serait plus logique. Mais il y a là une ellipse de pensée: « y menos podríamos soñar... » Cette négligence de style est fréquente chez les meilleurs auteurs.

— Hombre, así tan en absoluto...

— Luego ¿transigiría usted en algo?

— Según y conforme.

— Precisemos más el asunto. Supongamos que mañana se presenta en casa de usted un zascandil¹ cualquiera, un tabernerillo² rico, como quien dice³, y le pide una hija en matrimonio : ¿se la concedería usted?

— Señor don Robustiano, si el rico tabernero fuese honrado... Pero me pone usted un ejemplo de difícil solución, porque como no me he visto en el caso supuesto y no puedo prever las circunstancias en que me hallaría entonces y las⁴ que adornarían al tabernero...

— ¿Es decir, que me concede usted la posibilidad de admitir en su familia un injerto semejante?

— Perdone usted, don Robustiano, que hasta ahora ni he negado ni he concedido nada sobre el asunto. Mas ya que de ejemplos se trata, suponga usted, por su parte, que yo me muero de hambre; que tengo muchas hijas; que un tabernero rico me pide una; que yo se la niego porque me llamo Seis-Regatos y Dos-Portillas de la Vega; que real y efectivamente me muero mañana; y que mi familia, sola y miserable, va extinguiéndose poco a poco, entre congojas de hambre y estremecimientos de frío. ¿Qué objeto tienen estos sacrificios, quién me los agradece, quién los recompensa? ¿El mundo? El mundo o no los ve, o se ríe de ellos; porque, créalo usted, don Robustiano, risa es lo que inspiran muchos actos que a nosotros nos cuestan lágrimas. ¿La historia? No

1. zascandil. Aigrefin, tripotier, parvenu.

2. tabernerillo. Don Robustiano insinue un exemple bien d'actualité pour lui.

3. como quien dice. Comme dit l'autre.

4. las. Remplace « circunstancias ». Mais Pereda joue sur les deux sens du même mot. Dans le premier cas, « circunstancia » signifie circonstance, et dans le deuxième : qualité. Le pronom *las* remplace donc son antécédent, dans une autre acception.

hemos de merecerle una triste mención. ¿Nuestros antepasados? Dan su descendencia por acabada, pues dos docenas de individualidades arrinconadas, carcomidas y sin prestigio que lucir ni destino que llenar en la tierra, no alcanzan a preocupar ni por un momento los manes venerandos de aquellos ilustres progenitores. ¿Nuestra conciencia? A mí me dice la mía que cuando las mundanas vanidades no tienen un objeto transcendental e inmediato, es hasta un delito pagarse de ellas.

— ¡Me asombra usted, don Ramiro!... Pero aun admitiendo que el mundo y la historia y nuestras ilustres tradiciones no deban tenerse en nada para nuestra conducta de hoy, esas dos docenas de individualidades, carcomidas como usted dice, ¿no son acreedoras a alguna consideración? Si uno de nosotros, por no sucumbir al rigor de la adversidad, faltara a sus antecedentes, prescindiera del lustre de la clase, ¿qué dirían los demás?

— Ni una palabra.

— ¡Cómo!... Usted se chancea.

— Lo dicho, don Robustiano.

— ¡Los orgullosos de A.*... por ejemplo!

— Hace seis años engordan a expensas de un destino de secretario de ayuntamiento que logró el hijo mayor; el segundo recría¹ ganado, y la tercera es la esposa de un maestro de escuela.

— ¡Don Ramiro!

— ¡No hay más, don Robustiano. Y ya se conoce bien que se ha pasado usted la vida encerrado en su cáscara, dedicado sólo a rendir culto a sus propios timbres. A mí también me ha sucedido mucho de eso mismo, créalo usted; pero tengo

1. **recría.** « Recriar », faire l'élevage avec un soin extrême. Le préfixe ne fait que renforcer le sens du verbe sans comporter l'idée de répétition.

cuatro hijas : éstas, como mujeres, son curiosas y han podido darse afe para adquirir grandes noticias de los *nuestr*os sin salir de estas cuatro paredes. Creílas yo, como usted, exageradas; traté, a mi modo, de comprobarlas, y bien pronto me convencí de que eran la pura verdad. De entonces data esta mi manera de pensar que a usted tanto lo sorprende. Desde entonces, y a despecho de mi entusiasmo por el lustre y a la dignidad de la clase, no sé qué responder a preguntas como la que usted me dirigió a propósito del consabido tabernero.

Don Robustiano se hacía cruces.

— ¿Y los encopetados de B.*?

— Han casado la hija mayor con un tratante en carnes.

— ¡Horror! ¿Y los de C.*?

Se han dividido entre los hermanos el mayorazgo, y tiene usted allí de todo : carretero, salta-ferias¹, vago camorrista...

— ¡Es posible! ¿Y los de D.*?...

— Los de D.* han trocado en pajares sus torres almenadas, y en dalles y rastrillas sus blasones : labran la tierra y rascan la boñiga a su ganado. Los de E.* han hecho lo mismo, e igual todos los que han podido hacerlo, y los que no, por falta de propiedades, si tienen hijas aguardan al tabernero consabido que cargue con una de ellas y mantenga a las demás; y si no las tienen, se irían con el moro Muza² que les diera de comer.

Don Robustiano se hallaba, oyendo a don Ramiro, como aquel que acaba de despertar y duda si sueña en el acto o si

1. *salta-ferias*. Saltimbanque. Mot formé par analogie avec « saltabanco », « saltabarrancos » et autres.

2. *moro Muza*. Muza est le nom de plusieurs souverains musulmans qui régnèrent en Espagne pendant la domination arabe. Le Maure est encore considéré par don Ramiro comme l'infidèle, l'ennemi. L'expression *moro Muza* peut signifier n'importe qui, même un personnage de bas étage.

soñaba antes. Solo, encerrado en su caserón, sin haber cruzado en su vida una palabra con los demás señores nobles del país, creía en ellos y en su augusta dignidad con toda la fe de que era capaz su razón, alimentada, durante el curso de tantos años, a fuerza de quimeras y abstracciones caballerescas : creía en la incorruptibilidad y en la grandeza de sus conmlitones como don Quijote¹ en Amadís de Gaula² o en Tirante el Blanco³ : los juzgaba a todos por sus propios sentimientos. Por eso las manifestaciones de don Ramiro le hacían tanto efecto cuanto eran inesperadas; y como procedían de un caballero tan cumplido, ni se atrevió por un momento a ponerlas en duda. Aceptó, pues, desde luego la creencia de que había vivido equivocado muchos años y que a la sazón se hallaba *solo* en la Montaña. Semejante desen-

1. Le caractère de Don Robustiano est en effet assez semblable à celui du héros de la Manche. Et si Don Quichotte avait eu une fille il aurait sans doute voulu la marier à quelque prince ou roi; Pereda a certainement pensé au chevalier errant quand il a imaginé son hidalgo montagnard. L'alimentation frugale des deux châtelains rappelle le « pot au feu de plus de bœuf que de mouton » du défaiseur de torts. Don Robustiano a sensiblement le même âge que Don Quichotte. Même maigreur, même apparence, mêmes rêves, même déception aussi. Notre châtelain n'est pas un militant, mais c'est tout de même un obstiné. Si Pereda a animé son héros des souvenirs du Quichotte, il n'a fait que reproduire presque textuellement le portrait de Rossinante.

2. Amadís de Gaula. Héros d'un roman de chevalerie fameux de la fin du xv^e siècle, dans lequel on retrouve les personnages de la Table Ronde et de la Chanson de Roland. Amadís était le prototype des chevaliers errants, que Don Quichotte prit comme modèle. C'est un des seuls livres de chevalerie, comme le meilleur du genre, que le curé sauve des flammes. Cf. *Don Quijote*, l. I, chapitre vi. L'auteur de cette œuvre n'est pas définitivement connu mais, d'après les travaux de M^{me} Michaélis, ce serait le portugais Lobêira.

3. Tirante el Blanco. Plus exactement : « Tirant lo Blanch ». Livre de chevalerie d'un auteur valencien ou catalan : Mossen Johannot Martorell. Il fut composé en 1460 et dédié à l'Infant de Portugal, Don Hernando. Ce livre est également sauvé des flammes par le curé. Cf. *Don Quijote*, l. I, chapitre vi.

canto hizo asomar una lágrima a sus ojos. Pero como no hay mal que por bien no venga¹, la enjugó en el acto con la idea, no mal fundada, de qué la defección de sus cofrades de nobleza le relevaba a él de los escrúpulos que tanto le dificultaban la solución del conflicto en que se hallaba.

Como solariego fanático, le apenaban las palabras de don Ramiro; pero como mortal necesitado, las recibía hasta con deleite. Atúvose a este último efecto como más llevadero; y para hacerle más justificable a sus propios ojos y sacar de él todo el partido posible en obsequio a su situación, buscó en nuevas razones de su interlocutor desapasionado la fuerza de que carecía su propio convencimiento.

— Me deja usted atónito con sus noticias — dijo a don Ramiro, siguiendo su propósito.

— No lo quedé yo menos cuando las adquirí, don Robustiano.

— Según ellas, don Ramiro, el ejemplo que le puse a usted del solariego a quien le destruye su casa un golpe de la adversidad, toma un color enteramente distinto del que yo le daba.

— Yo lo creo.

— Aceptar un noble el préstamo de un villano cuando todos los demás recursos dignos se han agotado inútilmente y cuando el siniestro es irreparable si el préstamo se rechaza, no es ya para el primero una humillación.

— Todo lo contrario.

— ¿Tal le parece a usted?

— Con el convencimiento más sólido.

— Y si ese villano tiene un hijo y solicita para éste a su hija de usted al mismo tiempo que ofrece el préstamo, acceder a sus pretensiones, máxime siendo el hijo honrado, me

1. Proverbe qui a sa contre-partie pessimiste dans le dicton bien connu : Bien vengas mal, si vienes solo.

parece una friolera después que sé que los orgullosos de B.* han admitido en su familia a un tratante en carnes.

— Indudablemente. Y aquí donde usted me ve y nadie nos oye, y hablándole con más franqueza que al principio, le diré sin rebozo que si el tabernero honrado y pudiente de nuestro ejemplo solicitara la mano de una de mis hijas, yo le concediera las dos, y hasta las de sus hermanas si la ley me lo permitiera.

— ¿Palabra de honor, don Ramiro?

— Palabra de honor, don Robustiano. Pero veo que usted hace mucho hincapié¹ en estos dos supuestos. ¿Pecaría de indiscreto si le preguntara la razón de ello? ¿Quizá se encuentra usted en el caso de tener que decidir algo en ese sentido?

— ¡Qué aprensión, don Ramiro! Nada de eso. Verónica, mi única hija, está muy libre hasta la hora presente de tener que elegir ni entre noble ni entre villanos; y en cuanto a mi casa... ¡bah! está más firme que una roca... salvo una pequeña avería que ha sufrido y, a Dios gracias, repararé sin el auxilio de nadie... Pero pudiera... en el día de mañana... y es conveniente caminar sobre el terreno despejado..., porque, en fin, ya usted me entiende.

— ¡Mucho que sí!

— De manera, don Ramiro, que hemos concluído ya los de sangre azul.

— Para *in sæcula sæculorum*.

— Y, por consiguiente, ¡adiós hidalguía, adiós formalidad¹, adiós buena fe y adiós nobleza!

— Dicen que nos ha sustituído otra de nuevo cuño : la nobleza de los hechos, la aristocracia de la posición, la del dinero.

1. **hincapié**. « Hacer hincapié », insistir. Littéralement : affermir le pied. « Hincar » qui entre dans la composition de ce mot se retrouve encore dans l'expression : hincar la rodilla, hincar el diente.

— ¡Nobleza diabólica, aristocracia infernal!

— Pero que no hay más remedio que aceptar.

— ¡Primero el suplicio!

— Recuerde usted, don Robustiano, lo que hemos hablado¹.

— Tiene usted razón : ¡ya no somos nada, nada podemos, nada valemos !

— Es duro, pero es verdad.

-- ¡Oh, miserable canalla !

— Despréciela usted como yo..., y adelante con la vida... Y para hacerla más llevadera, vamos a *tomar las once*².

— No se moleste usted, don Ramiro.

— Lo hago con el mayor gusto, don Robustiano.

Don Ramiro salió del estrado, y volvió al poco tiempo trayendo en una bandeja deslustrada dos cortadillos, una botella de vino blanco y hasta media docena de bizcochos de soletilla³, muy duros y desportillados.

Mientras los dos solariegos se regodeaban con aromático la Nava⁴, abordaron nuevos asuntos de conversación, que maldito el interés que inspiraban ya a don Robustiano después de lo que sabía acerca del⁵ que allí le había llevado. Así es que procuró abreviar el diálogo todo lo posible y volverse cuanto antes a su pueblo.

Al despedirse le prometió don Ramiro pagarle la visita.

— No le perdonaría a usted que no me honrase con ella — le respondió don Robustiano.

Y, sin embargo, determinó al mismo tiempo darle un solo

1. **hablado**. Le verbe « hablar » construit avec un complément direct signifie : dire. A remarquer que *hablar* est généralement intransitif.

2. **tomar las once**. Prendre une collation parce que on la prend à onze heures. Cf. en français familier le quatre heures pour le goûter.

3. **bizcochos de soletilla**. Sorte de biscuit en forme de semelle.

4. **Nava**. Nava del Rey, village de la province de Zamora, producteur d'un vin renommé.

5. **del**. Sous-entendu « asunto ».

de portalada¹, como de costumbre, pues por más desprestigiada que estuviera la clase, él no se resignaba todavía a mostrar su casa a nadie, máxime desde el percance del día anterior.

Caminando de vuelta a ella² iba don Robustiano torturándose el magín para convencerse a sí propio de la necesidad en que se hallaba de aceptar las ofertas de Toribio, y del ningún desdoro que de ello resultaría para su buen nombre. He aquí sus últimas consideraciones :

— « Si *todos* han prevaricado, ¿a qué conduciría mi inflexibilidad? ¿Quién podrá ya echarme en cara como un delito el recibir los ochavos de Toribio para reedificar mi casa? Quién podrá tomar por agravio al lustre de la clase el enlace de Verónica con Antón? Nadie... Sin embargo, mi propia sangre, mi propio carácter me increpan esos actos como indignos de mí... Pero a estos señores no debo yo prestarles hoy la misma consideración que en tiempos normales. Estoy a pique de quedarme sin hogar, y para restaurarle no puedo contar con el apoyo de *mis semejantes*.. En una palabra, con pan y techo, en mi posición de anteayer, hubiera muerto inmaculado protestando contra la prevaricación de los míos; pero desertados éstos de su campo natural y legítimo, y en mis circunstancias de hoy, puedo y *debo*, sin sonrojarme, transigir con mis escrúpuls en obsequio a lo apremiante de la necesidad que me abruma. »

Se ve, pues, harto clara la inesperada resolución que adoptó don Robustiano a consecuencia de su visita a don Ramiro. Dígolo porque³ no se sorprendan ustedes al ver

1. **solo de portalada.** Littéralement : lui jouer un solo de portail. Nous nous rappelons en effet que don Robustiano ne voulait recevoir personne et qu'il laissait les visiteurs à la porte.

2. **ella.** « Ella » remplace « casa », exprimé plus haut.

3. **porque.** Dans le sens de « para que » plus communément employé. Cette confusion entre *por* et *para* est courante en espagnol et, en dépit

cómo se porta nuestro solariego en los párrafos que siguen.

No bien llegó a casa y comió de prisa, y abrasándose el paladar, la bozofia de todos los días, que Verónica había preparado peor que nunca en un fogón improvisado en la leñera¹, envió un recado a Toribio previniéndole que pasara a verle en seguida.

Zancajos no se hizo esperar y se presentó en el acto en casa de Robustiano. Mandó éste a Verónica que los dejara solos en el pabellón, y dijo a Mazorcas tan pronto como su hija le hubo obedecido :

— Toribio, tú debes saber que hay algo en el hombre más fuerte que su propia voluntad...

— Sí, señor, el genio — contestó Zancajos.

— Precisamente, y por eso ayer estuve contigo un poco más severo de lo que yo hubiera deseado.

Toribio recibió con la mayor sorpresa esta satisfacción del altivo solariego.

— Pues pelillos a la mar², don Robustiano — le contestó con afabilidad —. Apuradamente tengo yo un carácter que se pinta solo³ para no tomar a pechos ciertos desahogos... Conque no se hable más del asunto, y dígame usted en qué puedo servirle.

— Voy allá. Ya sabes la desgracia ocurrida ayer en mi casa : tú la presenciaste.

— Sí, señor.

— Esa desgracia necesita una reparación inmediata.

— Sí, señor. (¿Adónde irá a parar esto?)

de la distinction établie entre ces deux prépositions, on trouve souvent *por* marquant nettement le but, même chez les meilleurs écrivains.

1. *leñera*. Il ne restait en effet au pauvre hidalgo que la pièce où il gardait son bois. Le reste avait été détruit par l'orage fatidique.

2. *pelillos a la mar*. Cf. p. 56, note 1.

3. *se pinta solo*. Comme pas un; n'avoir pas son pareil. Montañesisme très employé. Cf. « El dialecto montañés » par García-Lomas.

— Yo tengo recursos para llevar a cabo esta reparación...; ¡no me lo negarás!

— ¡Ca, no, señor!

— Pero esos recursos son raíces, propiedades que rinden intereses, mas con lentitud y parsimonia. ¿No es así?

— Mucho que lo es.

— Por lo tanto, no puedo disponer en el acto de la cantidad necesaria para acometer inmediatamente la obra...; ¿eh?

— Cabales.

— Luego que a cuenta de mis fincas, si no alcanzasen mis rentas, proponga yo a Juan o a Pedro¹ un anticipo, nada tiene de particular.

— ¡Qué ha de tener! Y en prueba de ello, vuelvo hoy a poner a su disposición de usted cuanto dinero necesite para el caso.

— Gracias, Toribio... Y para que veas que correspondo dignamente a tu oferta, la acepto desde luego.

El sagaz ricacho, buscando mientras oía y contestaba a don Robustiano el motivo del rápido cambio verificado en éste, recordó de pronto haberle visto cabalgar por la mañana, y no dudó ya un momento, al escuchar sus últimas palabras, que su viaje había tenido por objeto solicitar de algún otro señorón el favor que a él le desdeñó, y que sus propósitos se habían malogrado. No obstante, lejos de tratar de vengarse agravando la situación aflictiva del mísero don Robustiano, acogió su rasgo de *abnegación*² con la más viva alegría. Verdad es que pensaba utilizar el acontecimiento, para sus otros conocidos planes.

— ¡Bien, candonga! así me gustan a mí los hombres — dijo al solariego —, francos y descubiertos. Pida usted ahora por esa boca, que de fijo será medida.

1. a Juan o a Pedro. A n'importe qui, à Jean ou à Pierre.

2. abnegación. Don Robustiano considérait que c'est faire un grand sacrifice que d'emprunter de l'argent à un cabaretier.

— En cuanto a garantías... añadió don Robustiano con repugnancia, temiendo que Zancajos lo exigiese en tal sentido una nueva humillación.

— En cuanto a garantías — respondió Toribio con la expansión de siempre —, una sola me basta, don Robustiano.

— ¿Cuál? dijo éste temblando.

— Que toque usted estos cinco¹. — Y Mazorcas alargó su mano al solariego.

Éste la vió junto a sí como si viera una culebra; pero sacrificando otra vez sus instintos orgullosos en aras de la necesidad, correspondió a los deseos del jándalo tocándole apenas los cinco robustos dedos de la diestra con los de la suya, fríos, enjutos, largos y afilados, diciendo al mismo tiempo :

— Toco y estimo.

— Ahora va lo grave — pensó Mazorcas. Y sin estar muy seguro de no encolerizar de nuevo a don Robustiano, le dijo con sumo cuidado — : En cuanto a cantidad, usted la fijará, así como el momento de la entrega. Pero antes de tratar de estos puntos secundarios... quisiera yo recordarle otro que dejamos pendiente ayer.

Nuevo efecto de repugnancia en don Robustiano y nuevo sacrificio de su vanidad solariega.

— En cuanto a este asunto — respondió con visible disgusto —, he resuelto que te entiendas con la persona a quien exclusivamente importa en mi casa. — Y llamó a Verónica. Zancajos llegó al colmo de su sorpresa.

— ¡Poder de la necesidad! — exclamó para sus adentros.

Al obrar así se proponía don Robustiano salvar con la forma lo humillante que en el fondo, y según su juicio, era

1. **estos cinco**. Les cinq doigts de la main. Expression familière. On dit également : « ¡Vengan esos cinco! »

para él la consumación del proyecto de Toribio. No asintiendo a él con su palabra, creía menos agraviada su dignidad, que, a pesar de sus recientes convicciones, se le revelaba tan soberbia como siempre.

Cuando entró Verónica y la saludó Toribio, se puso más encarnada que cuando Antón le declaró sus amorosos anhelos. Don Robustiano, mordiéndose los labios y pellizcándose la solapa del casaquín, empezó a dar vueltas por el estrecho recinto en que se hallaba.

— Doña Verónica — dijo Mazorcas desde luego —, a mí me consta que usted conoce las intenciones de mi hijo respectivo a usted, y me consta igualmente que Antón la quiere a usted mucho más que el domingo pasado. ¡y eso que entonces la quería bien! Con estos antecedentes tuve ayer la honra de pedir al señor don Robustiano la mano de usted para mi dicho hijo Antón. Un suceso¹ que usted no habrá olvidado fué la causa de que mi memorial se quedara por entonces sin respuesta; pero hoy han variado las cosas, a Dios gracias, y su señor padre me responde que deja al cuidado y a la discreción de usted al asunto. ¿No es así, señor don Robustiano?

— Sí — contestó éste refunfuñando y volviéndoles la espalda.

La sorpresa de Verónica al conocer el cambio operado en la voluntad de su padre, fué aún mayor que la de Toribio poco antes.

— Conque usted dirá — añadió éste aproximándose más a la atortolada muchacha. Pero Verónica no daba lumbres². Se pellizcaba las uñas, se mordía el labio inferior, se balan-

1. Un suceso. L'orage.

2. no daba lumbres. « Dar lumbre » signifie donner des éclaircissements, faire entrevoir le but qu'on s'était secrètement proposé. « Lumbre », qui signifie aujourd'hui feu de chauffage, garde pourtant dans ses composés son sens primitif de *lumen*, alumbrar, deslumbrar.

ceaba sobre un pie... y nada más. Por fin, al cabo de un rato y tras de varias excitaciones de Toribio,

— Si mi señor padre es gustoso... — dijo convulsa y mirando de reojo a don Robustiano.

El solariego por toda respuesta dió otro gruñido y aceleró más su paseos.

— Dice que sí — gritó Toribio interpretando a su gusto el confuso monosílabo.

— Pues entonces... yo también — añadió Verónica sudando de vergüenza.

Don Robustiano al oirlo, rugió como una pantera; mas trató de refrenar su coraje.

— ¡Ea! — exclamó Toribio entonces lleno de júbilo —, esto es cosa hecha. Vuelvo a mi casa a dar la noticia al borregote¹ de Antón, que la recibirá como una bendición de Dios, y... Pero antes, vengamos a cuentas. La obra de esta casa corre prisa, tanto que yo la empezaría mañana. Ustedes no pueden vivir aquí con el jaleo que se va a armar, y puesto que somos unos²...

— ¡Todavía no! — gritó don Robustiano en las últimas agonías, como si dijéramos, de su vanidad.

— Quiero decir — repuso Mazorcas —, que lo sere-mos, y en esta inteligencia, espero que ya no rehusarán mi casa.

— ¡Decente estaría eso! — refunfuñó don Robustiano —. ¿No te parece? ¡Después de *lo que habéis arreglado*³ ir a meterse *esa*⁴ allí!...

— Hay un buen remedio — observó Zancajos — : antici-

1. **borregote**. Augmentatif familier de « borrego ».

2. **unos**. Zancajos allait sans doute dire : « parientes ».

3. **habéis arreglado**. Don Robustiano fait retomber sur sa fille et Zancajos tout le poids de la décision.

4. **esa**. Désigne Verónica avec tout le sens péjoratif de ce pronom.

pemos el belén¹. ¿No es verdad, doña Verónica?. ¿No es cierto, don Robustiano?

Excusado es decir que la primera asintió de buena gana a la proposición. En cuanto al segundo, estaba resuelto a no hablar del negocio, y se calló como un muerto; digo mal, como un lobo acorralado.

Pero Zancajos se pintaba solo para descifrar gruñidos y refunfuños, y ajustando los de don Robustiano a su deseo, declaró « el belén » anticipado y acordó, en nombre de los demás, que tendría lugar tan pronto como se despachasen todas las *zarandajas*² indispensables.

— Otra cosa — añadió — : usted, señor don Robustiano, no es tan a propósito como yo para lidiar con el laberinto que se va a revolver aquí desde mañana al comenzar la obra. Si usted me lo permite, me encargaré yo de ella.

— ¡ Eso más ! — dijo don Robustiano con honda amargura, pensando que ni sobre los viejos morrillos de su casa podía disponer ya.

— Creo que usted no me ha comprendido bien — dijo Toribio adivinando la intención de las palabras de don Robustiano — ; usted recibirá de mí la candidad que guste; usted dirigirá la obra y pagará obreros y materiales, y hará en todo su voluntad : lo que yo quería para mí era, como si dijéramos, el cargo de sobrestante, porque, desengañese usted, conozco mucho a la gente menuda y sé, como nadie, hacerla andar en un pie³. Todo esto, don Robustiano, con

1. **el belén.** De Bethléem, lieu de naissance du Christ, le nom a désigné la crèche par antonomase, avec tous les animaux qui y figurent. D'où le sens de confusion, tumulte. Par extension, le souci d'affaires composées d'éléments différents. Cf. p. 98, n. 2 : « el belén de sus propiedades ».

2. **zarandajas.** Le premier sens est celui de guenilles. Ici, il faut comprendre détails ou démarches.

3. **andar en un pie.** C'est-à-dire : faire aller les gens à cloche pieds. Vulgairement, les dresser.

el fin de adelantar la obra y conseguir que no nos den en ella gato por liebre¹. Además, creo que se puede sacar un gran partido de esta casa dando a la compostura cierta dirección..., vamos, como yo se la daría.

Don Robustiano no halló del todo descabellada la pretensión de Toribio; y como al fin era la menor de las tres humillaciones² que llevaba aceptadas en el día, accedió a ella sin gran dificultad.

Zancajos se despidió en seguida y corrió como había dicho, a llevar a Antón la feliz nueva.

Verónica se quedó en éxtasis, saboreando, sin acabar de comprenderla, su inesperada felicidad.

Don Robustiano, entretanto, creía ver incrustados en el techo los rostros de sus antepasados que le miraban iracundos fulminando sobre él una tempestad de maldiciones. « ¡Caín solariego! ³ — pensó que le gritaban —; « ¿qué has hecho del lustre de tu familia? » Y dominado por esta pesadilla, corría febril por lo estancia y sudaba gotas de hiel. Al cabo se rindió a la fuerza de su misma excitación, y al desplomarse desfallecido en el sitial blasonado, dirigió al cielo, desde el fondo de su acongojado corazón, esía plegaria :

— Dios de justicia : si obré con mengua, haz que caiga toda sobre el siglo que me abandona, ¡no sobre mis timbres preclaros !; ¡no sobre mi, que sucumbo al rigor del infortunio !

1. **gato por liebre.** « Dar gato por liebre », expression imagée pour dire : tromper, abuser.

2. **las tres humillaciones.** La première étant d'avoir serré la main à Zancajos et la deuxième d'avoir accepté le mariage de sa fille avec Anton.

3. **Caín solariego!** Don Robustiano s'assimile à Caín qui avait tué son frère Abel; pour notre châtelain, prévariquer est un crime de lèse-majesté.

V

Quince días después de estos sucesos, el pueblo en que ocurrieron era teatro de otros de muy distinta naturaleza.

Las puertas y ventanas de la casa de Zancajos estaban festoneadas de rosas y tomillo; las seis mejores *guisanderas*¹ de los contornos, posesionadas del gallinero, de la despensa y de la cocina, desplumaban acá, revolvían allá y sazaban acullá, y atizaban la fogata que calentaba a veinte varas a la redonda, y al salirse en volcán de chispas por la chimenea se llevaba consigo unos aromas que hacían chuparse la lengua a toda la vecindad. En un ángulo del corral otras cocineras menos diestras guisaban en grandes trozos seis terneras; improvisábase en el centro una fuente de vino tinto, y se armaba² una cucaña en el otro lado. Estallaban en el espacio multitud de cohetes; recorrían las callejas cuatro gaiteros sacando a sus roncós instrumento los más alegres aires que dar podían; volteábanse las campanas; los mejores mozos del lugar ponían el relincho en las nubes; las mozas adornaban sus panderos con cintas y cascabeles; el sacristán tendía paños limpios y planchados en el ara del altar mayor, y el maestro de escuela se comía las uñas buscando un consonante³ que le faltaba para concluir un epitafio.

Toribio Mazorcas, resplandeciente de oro y charol, iba de

1. **guisanderas.** Cuisinières. De « guisar ». Provincialisme.

2. **armaba.** « Armar » a ici le sens fréquent en espagnol de : monter, dresser. Cf. « Armazón ».

3. **consonante.** La rime espagnole est faite d'assonances et de consonances comme dans l'ancienne poésie française. L'assonance de plusieurs mots consiste dans l'identité des voyelles à partir de la dernière accentuée; par exemple : ombre, onde, tombe.

la cocina al corral, del corral a la bodega, de la bodega a la fuente, de la fuente a la solana, y daba aquí una orden, allá un coquetazo¹, en el otro² un pellizco, y en todas partes reía y alborotaba.

Antón, atortolado y tembloroso, se vestía en su cuarto, con el esmero de una coqueta, un traje tan rico como flamante, y se miraba al espejo, y se atusaba los rizos, y daba el suspiro que³ temblaban los cristales de la ventana.

Verónica hacía casi lo mismo en su angosto nicho del solariego pabellón, y hasta las lágrimas se le caían de gusto al ajustar a su talle un precioso vestido de seda y colocar sobre su cabeza delicada guirnalda de flores como los ampos de la nieve; miraba con infantil complacencia los tornasoles de su falda y las ondulaciones de la cadena de oro que le pendía del cuello, y lo pulido de sus zapatos de raso azul..., y todo el montón de galas que el rumbo de Zancajos había hecho que le preparasen en Santander en poco más de una semana.

Don Robustiano, no sé si por respecto al pudor de su hija o por tirria a sus lujosos atavíos, había abandonado el pabellón y recorría meditabundo las ruinas de su palacio.

Y a propósito : no quedaban de éste más que las cuatro paredes, y no completas, pues en la agrietada⁴ se había cortado por lo sano, lo cual es tanto como decir que le faltaba la mitad. El tejado, el desván, el piso principal..., todo había

1. **coquetazo**. Une tape. Le mot est formé de « coca », chiquenaude, du diminutif « eta » et du suffixe « azo » qui exprime un coup. La différence établie entre les deux suffixes « ada » et « azo » est assez factice.

2. **otro** « otro » n'est en corrélation avec aucun mot. Employé à la suite des adverbes « aquí » et « allá » il doit indiquer un lieu et il faut sous-entendre « sitio », ou « lugar ». On pourrait aussi sous-entendre « nombre »; de toute façon le terme manque de précision.

3. **que**. Ellipse : si grand que...

4. **agrietada**. Sous-entendu « pared ».

venido al suelo en pocos días, pues Zancajos se había propuesto hacer una gorda¹, y esta pieza porque falseaba por el tillado y aquélla por la pared, todas las demolió, contra la intención de don Robustiano, que hubiera querido conservarlas en su primitivo estado, a serle posible. El corral y la castañera² estaban llenos de caballetes de aserrar y de montones de argamasa y de sillares a medio pulir, distinguiéndose en el portal y en en grupo aparte todos los que contenían escudos de armas, pues éstos se guardaban como oro en paño³ para ser colocados, a su tiempo, en los lugares que siempre ocuparon en el edificio. En el día a que nos estamos refiriendo, la turba de operarios que allí trabajaba había suspendido sus tareas en atención a la fiesta.

Todo lo que de ella llevamos dicho pasaba cuando aún el sol apenas alcanzaba a dorar la cruz del campanario de la Iglesia.

Dos horas más tarde una alegre y pintoresca comparsa⁴ salió del corral de Toribio y se dirigió a la portalada vecina. Componíase aquélla de un numeroso grupo de danzantes, bajo cuyos arcos cruzados iban Mazorcas, su hijo y la alcaldesa (luego sabremos qué pito tocaba⁵ allí esta señora); detrás de la danza formaban doce cantadoras con panderetas adornadas de dobles cascabeleras⁶, y siguiendo a las cantadoras, un sinnúmero de mozas y mozos de lo más florido del lugar. Las inmediaciones de ambas casas estaban ocupadas por una multitud de curiosos. Los cuatro gaiteros abrían la

1. una gorda. Formule dans laquelle il n'y a pas de substantif comme dans les formes explétives; cf. note 3, p. 62. « Hacer una gorda » signifie : faire un esclandre. On dit aussi « armarse la gorda ».

2. castañera. Pour « castañar », châtaigneraie. Usité dans ce sens seulement dans la Montaña et dans les Asturies.

3. como oro en paño. Avec un grand soin, dans du coton.

4. comparsa. Troupe de musiciens et de danseuses.

5. que pito tocaba. Quel était le rôle que jouait.

6. cascabeleras. De « cascabel », sonnaile,

marcha tocando una especie de tarantela¹ muy popular en la Montaña, y a su compás pifaban, graves como estatuas, los danzantes. Cuando las gaitas cesaron, dieron comienzo las cantadoras en esta forma. Seis de ellas, en un tono pausado y lánguido, marcando el compás con las panderetas, cantaron :

— De los novios de estas tierras
aquí va la flor y nata.

Las otras seis, con igual aire y acompañamiento, respondieron :

Válgale el Señor San Roque²,
Nuestra Señora le valga.

Luego las doce :

— De los novios de estas tierras
aquí va la flor y nata.
— Válgame el Señor San Roque,
Nuestra Señora le valga.

Alternando así otras dos veces las cantadoras y los gaiteros, llegó la comparsa a la portalada de don Robustiano, ante la cual se detuvieron y callaron todos por un instante. En seguida los mozos de la comitiva *echaron una relinchada*; pero tan firme, que llegó a los montes vecinos y aun quedó una gran parte para volver de rechazo hasta el punto de

1. *tarantela*. Tarentelle. Danse napolitaine vive et rapide importée en Espagne.

2. La costumbre de *cantar* de esa manera es aún bastante frecuente en la Montaña; pero más que a los novios en sus bodas suele dedicarse el obsequio a los hijos del pueblo cuando, tras de muchos años de ausencia, vuelven ricos a él, y al Santo Patrono, cuando le llevan en procesión. Los dos versos que ponemos en boca del segundo coro, son los que se cantan siempre en tales casos, como estribillo, con la alteración conveniente en el primero, según el Santo de la localidad y objeto del festejo. — (N. de la ed. de 1871.)

partida en ecos muy perceptibles. Acto continuo las de las panderetas, mientras Zancajos daba tres manotadas en los herrados portones, cantaron esta nueva estrofa :'

— Sol devino¹ de estos valles,
deja el escuro² retiro,
que a tu puerta está el lucero³
que va a casarse contigo.

Momentos después se abrió la portalada y aparecieron don Robustiano y Verónica : el primero pálido y con un gesto de hiel y vinagre; la segunda, trémula y ruborosa; aquél con su raído traje de etiqueta; ésta con las ricas flamantes galas de novia.

Zancajos, Antón y la alcaldesa se adelantaron a recibirlos, y como los cinco no cabían bien debajo de los arcos, se determinó que solamente ocuparan tan honorífico puesto los dos señores. Esta honorífica distinción no dejó de halagar la vanidad del solariego, que entró bajo los arcos dando la mano a su hija con aire majestuoso y ciertos asomos de desdén, como si aquello y mucho más se mereciera.

Las mozas se relamían al contemplar el lujo de Verónica, y más de cuatro de ellas, considerando que se había llevado el gran acomodo del pueblo, la miraban de bien mala voluntad.

Colocados así los solariegos, y a su lado, aunque fuera de los arcos, Toribio, su hijo y la alcaldesa, se puso en marcha la comitiva entre los relinchos y las aclamaciones de los curiosos, la música de las gaitas, las coplas de las cantadoras, el estallido de los cohetes y el toque de las campanas, porque es de advertir que el sacristán estaba encaramado

1. devino. Populaire pour « divino ».

2. escuro. Populaire pour « obscuro ».

3. lucero. Vénus, étoile du berger.

en los más alto de la torre, toda la mañana, con objeto de solemnizar a volteo limpio¹ cualquier movimiento que notase entre la gente de la boda.

Cuando ésta llegó al portal de la Iglesia, salieron a recibirla el señor cura, el alcalde con una comisión del Ayuntamiento, el maestro y los chicos de la escuela.

El primero, hombre prudente, se limitó a saludar a cada uno de los cuatro principales personajes del alegre y pintoresco grupo.

El alcalde, labrador pudiente, rapado a navaja en cuanto no fuese mejorar terrenos y amillarar *riquezas imponibles*, que en esto era capaz de marear al más lince; pero con presunciones de servir para todo por lo mismo que a saber ser alcalde nadie le echaba la pata², hallando sin *aquel*³ lo que hizo el señor cura por todo « homenaje » a los novios, se propuso darle una lección en tan solemnes momentos y mostrar al pueblo entero lo que él sabía hacer por lo fino⁴ cuando el caso lo requeria. Al efecto, se afirmó bien sobre los pies, braceó tres veces, escupió cuatro, levantó la cabeza, medio cerró los ojos, y encarándose con los novios, dijo muy recio :

— ¡Oh devinos misterios! ¿Qué miro?; ¿qué arreglo⁵?; ¿son fantasías⁶ de mis ojos? No, que seis vusotros⁷ que ve-

1. volteo limpio. A toute volée. « Limpio », au figuré, a le sens fréquent de libre, de sans entrave, par conséquent de pleinement exécuté. Ex. : « a puñetazo limpio. » Cf. Dic. Ac.

2. echaba la pata. « Echar la pata », surpasser; sous-entendu : « adelante ». On dit aussi « echar el pie adelante ». Cf. Galdós, Torquemada, p. 8 : ninguna chica de su edad le echaba el pie adelante.

3. aquel. Sel; charme.

4. por lo fino. Avec finesse.

5. arreglo. « Reparo », du verbe « Reparar », apercevoir, remarquer. Cf. p. 31, n. 2.

6. fantasías. Fantasías.

7. seis vusotros. Sois vosotros.

neis¹; vusotros lo más runflante de mis... vasallos, a uncirvos²... para sinfinito³... en la santa... metropolitana parroquial... Yo, y la Comisión del monicipio⁴ que aquí de cuerpo presente⁵ eisiste⁶, vos... vos⁷... inciensamos⁸..., vos requerimos y ensalzamos para que sea enhorabuena y por la gloria que vos deseo. Tal digo con esta fecha⁹.

Y no dijo más el alcalde; pero miró en derredor de sí con aire de conquistador. Los concejales que le acompañaban añadieron unísonos estas lacónicas palabras, haciendo al propio tiempo una reverencia :

— La comisión otorga.

El maestro se limitó por de pronto a plegarse en dos mitades, sin decir una sola palabra; pero en seguida giró rápido sobre los talones, y vuelto hacia sus chicos, les gritó alzando los brazos :

¡A una!

Y los granujas comenzaron a cantar un himno compuesto por el pedagogo, formando al mismo tiempo, con la precisión de reclutas, en dos filas que terminaban a la puerta de la Iglesia.

1. **venéis.** Venis.

2. **uncirvos.** Atteler au même joug. Se dit pour les bêtes. Formule grotesque pour « uniros ».

3. **sinfinito.** De « sin fin ».

4. **monicipio.** Municipio.

5. **de cuerpo presente.** Expression qui ne s'emploie guère que d'un défunt au moment des obsèques, à cause de la coutume de découvrir le cadavre. Pereda exagère à dessein la maladresse oratoire de l'alcalde.

6. **eisiste.** Existe.

7. **vos.** « os ».

8. **inciensamos.** « Incensamos », de « incensar ».

9. Pereda a reproduit ici les déformations propres au langage des paysans de la Montaña, la province qui, à son avis, « es, a no dudar, la que más desnaturaliza y ajea el castellano en su lenguaje común. (Communication à l'Académie, 1875). Ce procédé classique a été souvent employé par Cervantes dans les discours qu'il fait tenir à Sancho,

Pasó la comitiva por en medio de ellas y entró en el templo. Don Robustiano fué a ocupar el sitial que a la sazón estaba cubierto con la mejor colcha de Toribio, Este, como padrino; su hijo, Verónica, y la alcaldesa como madrina, se hincaron en las gradas del altar mayor. Los gaiteros y el maestro subieron al coro, aquéllos para *tocar la misa*¹, este para *echar la epístola*² y dirigir a los demás cantores.

Pasaré por alto los detalles de la ceremonia religiosa, pues, *mutatis mutandis*, fueron los que conoce todo fiel cristiano, como sin duda lo es el lector. Solamente haré notar que hubo tiros de escopeta y cohetes a la puerta, en el momento de la Consagración; que los novios, cuando fué ocasión de leerles la epístola de San Pablo³, se trasladaron al sitial para oirla desde allí, como si de este modo se le diera más solemne posesión del privilegiado asiento al hijo de Mazorcas; que don Robustiano, aunque vió esta intrusión con amargo despecho, ya no sabía qué cara poner en fuerza de lo que, por otra parte, le halagaba la pompa desplegada en obsequio de su hija; y por último, que Toribio reía y lloraba a la vez, y no pudiendo contenerse, abrazó a su consuegro, y a Verónica, y a Antón, y a la alcaldesa, y estuvo en un tris⁴ que no abrazase también al señor cura.

Cuando se dió por terminada la ceremonia, y después de las felicitaciones y enhorabuenas de costumbre, volvió a formar la comitiva a la puerta de la Iglesia y se puso en marcha conforme había venido, con la sola diferencia de que ahora iba Antón también debajo de los arcos, y su padre echaba, durante el tránsito, puñados de *tarines*⁵ y aun de

1. *tocar la misa*. Jouer de leurs instruments pendant la messe solennelle.

2. *echar la epístola*. Chanter l'épître à la messe.

3. *epístola de S. Pablo*. Épître que l'on lit à la messe de mariage.

4. *tris*. « Estar en un tris » : être à deux pas de...

5. *tarines*. « Tarín ». Ancienne monnaie en argent d'une valeur de 0,25 pesetas environ, un « real »,

medias pesetas a la muchedumbre, cebo apetitoso y estimulante que hizo más de dos veces desorganizarse la comparsa por bajarse los danzantes, los gaiteros y las cantadoras a recoger tal cual moneda descarriada, no obstante haberles dicho Toribio, temiéndose tamañas informalidades, que para todos habría luego.

Una hora después que la boda llegó a casa del rico jándalo, la fiesta tomó un carácter muy distinto. El señor cura, don Robustiano, Zancajos, los novios, el alcalde, la alcaldesa, los concejales de la comisión, el maestro, el sacristán y más una docena de personas de lo más selecto del lugar, ocuparon la larga mesa que se había preparado en la sala principal. — Los danzantes, los gaiteros, las cantadoras y cuanta gente se presentó allí, se posesionaron del corral, donde había, para el que menos¹, abundante ración de guisado, pan y vino... y arroz con leche.

El señor cura, como hombre previsor y cuerdo, se retiró muy pronto de la mesa, dejando a los convidados en completa libertad, después de haber brindado por la felicidad de los novios, a quienes dedicó muchos y sabios consejos. La presidencia que dejó vacante este buen señor fué ocupada por don Robustiano, que la aceptó con su característica gravedad. Pero toda ella no fué bastante a mantener en orden a las buenas gentes que le rodeaban. Rió, gritó y echó bombas Toribio²; cantó el sacristán; largó tres discursos el alcalde; batió palmas la alcaldesa; otorgaron³ tres veces los concejales, y el maestro, creyendo llegada la ocasión, después de pedir la venia a la cabecera de la mesa⁴,

1. para el que menos. Pour celui qui aurait le moins.

2. echó bombas Toribio. Toribio explosa de joie à plusieurs reprises. Familièrement, « echar bombas », s'échauffer. Cf. Dic. Ac.

3. otorgaron. « Otorgado », adopté. Verbe traditionnellement employé dans les assemblées délibérantes.

4. cabecera de la mesa. Au haut-bout de la table que présidait Don Robustiano,

leyó la composición que tantos sudores le había costado y decía así :

Versificación de epitalamio en doce pies de verso desiguales, conforme a reglas; discurrida por CANUTO PROSODIA, maestro de instrucción primaria elemental de este pueblo, y dedicada a la mayor preponderancia, majestad y engrandecimiento de la illustre DOÑA VERÓNICA TRES-SOLARES y su excelso consorte, DON ANTONIO MAZORCAS (vulgo ANTÓN, par apócope¹), hoy día de sus nupcias o esponsales, 1.º de septiembre del año corriente de gracia :

Salgan a luz los astros naturales
 Y las estrellas,
 Y cante la *rajuca*² en los bardales
 Y las miruellas;
 Que doña Verónica, pues con don Antonio
 En este día
 Ya las nupcias contrajo, o matrimonio,
 Con sinfonía. —
 Que el cielo les derrame bendiciones
 Es mi deseo,
 Y que tengan los hijos a montones.
 Amén. — *Laus Deo*³. »

Mientras éstas y otras cosas pasaban arriba, en el corral se solazaba medio pueblo despachando tajadas de carne y jarros de vino, que era una maravilla. Dos carrales, o pipas, de lo de Rioja⁴, hacía la fuente, y a las tres de la tarde hubo necesidad de atizarla con otra cuba, porque se estaba apagando ya. De arroz con leche iban a la misma hora siete

1. *apócope*. Ici, trait de pédantisme grotesque.

2. *rajuca*. Oiselet de couleur gris-jaunâtre, appelé aussi *pinca*.

3. *Laus Deo*. Il est à peine besoin d'indiquer la maladresse et la banalité de cette pièce dont le cinquième vers est faux et qui ne donne qu'une piètre idée du talent de l'instituteur.

4. *Rioja*. Province du Nord de l'Espagne renommée pour son vin,

calderadas engullidas, y de las seis terneras no quedaba más que una pata.

Cuando ésta hubo desaparecido también, y se agotó la fuente y se rebañaron las calderas, se levantaron los tableros que habían servido de mesas, se retiraron los toldos que las amparaban del sol y comenzaron los músicos a darle a las cigüeñas¹ de las gaitas. Esto y media docena de cohetes lanzados al aire, fué la señal del gran jaleo; quiero decir, de trepar a la cucaña y del baile general.

Lanzáronse a ello cuantos podían tenerse de pie, y los que no, panza arriba o como su hartura y sus mareos se lo permitían, diéronse a relinchar y a victorear a los novios. Estos, con una parte de los convidados de arriba, salieron entonces al balcón. Y digo que una parte de los convidados, porque los concejales, el maestro y tres comensales más, al ponerse de pie dieron en la manía de que el suelo se tambaleaba, y no habiendo razón que fuese capaz de probarles lo contrario, quedáronse donde estaban apurando unas botellas de Jerez² con el buen fin de fortalecer el ánimo para arrostrar mejor la catástrofe que temían. En cuanto al sacristán, así que oyó la bulla del corral se empeñó en ir a echar un repique *musical* que sabía para las grandes ocasiones; pero no vió logrados sus deseos, porque al ir a empuñar los badajos creyó que las campanas se volteaban solas, asustóse, perdió el poco aplomo que le quedaba, y contó uno a uno con la cabeza y las costillas todos los escalones del campanario.

Entretanto, siguiendo la gresca en el corral de Toribio,

1. cigüeñas. Manivelles. La *gaita* montañesa est plutôt une vielle qu'une cornemuse.

2. Jerez. Jerez de la Frontera, ville de la province de Cadix en Andalousie, réputée par son vin blanc, qu'il ne faut pas confondre comme l'a fait Hugo dans Ruy Blas avec Xerez des chevaliers, village d'Estramadure. Cf. Morel-Fatio : Études sur l'Espagne.

dió la gente en pedir a gritos que « echara un baile¹ » doña Verónica; apoyó Zancajos la pretensión, y no tuvo más remedio la nieta de cien señores « de primer lustre » que zarandearse un poco entre aquella turba de mocetones de buen humor. Mazorcas, Antón y la alcaldesa aplaudieron cada vuelta de la ruborizada Verónica; pero don Robustiano, que había tragado más bilis que chuletas durante la comida, al verse precisado a alternar allí con semejante *canalla* y sintiendo colmada la medida de su paciencia con la nueva condescendencia indecorosa de su hija, tomó el sombrero y se largó a su casa, sin que hubiera ruegos ni súplicas que alcazaran a detenerle.

— De todas maneras — dijo a Zancajos, — yo no habia de dormir aquí...

— ¿Cómo que no? ¡Y yo que le tenía a usted preparada la mejor habitación de mi casa!

— Mientras en la mía quede una teja que me ampare contra la intemperie, no han de reposar mis hidalgos miembros en el hogar ajeno. Te hago la justicia de concederte que es tu intención la mejor del mundo al brindarme con tu casa y al dedicar a mi hija el fausto que la dedicas hoy : aún más, te lo agradezco; pero no deben tus ambiciones llegar hasta el punto de pretender que yo autorice con mi presencia ciertos excesos y transija con otros resabios, incompatibles con mi carácter. Deja el tiempo correr, y entonces veremos si en mi propia casa me es dable aceptar de buen grado lo que hoy, de pupilo en la tuya, me sería intolerable. En el interín, la vieja vecina de siempre suplirá en la glorieta la falta de Verónica para aderezarme el frugal sustento. Y a Dios te queda.

No dijo más el inflexible solariego; pero me consta que cuando llegó al viejo pabellón le pareció éste un páramo

1. echara un baile. « Echar un baile », familier : faire une danse.

inmenso, no obstante su pequeñez material; halló su recinto frío, y el color de las paredes más obscuro y triste que de costumbre. Intentando explicarse la causa de aquel fenómeno, fijó su vista en la parda estameña del abandonado vestido de Verónica, y dos gruesas lágrimas le escaldaron las mejillas. Protestó contra tamaña debilidad; mas le fué inútil el recurso, porque entonces vertieron sus ojos mares de llanto, y su pecho oprimido estalló en quejidos de angustia. Por primera vez cayó don Robustiano en la cuenta de que había en su naturaleza algo más que un sentimiento de admiración a su linaje. Treinta años pasados junto a Verónica no habían bastado a dárselo a conocer : un memento de soledad se lo evidenciaba. El orgulloso y el fanático Tres-Solares notó en aquellos instantes supremos que la ausencia de su hija angustiaba más a su alma que la pérdida de su palacio blasonado. Jamás se hubiera atrevido a creerlo. Pero sus viejos resabios tenían hondas raíces en su pecho, y hallando en ellas fuerzas bastante para resistir por entonces los impulsos del corazón, devoró rebelde su propia amargura en la triste soledad de aquel recinto, antes que ir al ajeno a buscar el consuelo que tanto necesitaba.

No obstante, su llanto no fué estéril : la cuerda más sensible de aquella alma había vibrado ya, y sus ecos misteriosos hallaron pronto y cariñoso refugio en el corazón.

Cuando la humana naturaleza sufre tales sacudidas, el tiempo solo basta ya para conducir el vacilante espíritu al término que anhela, al centro que necesita.

Nada dijo Mazorcas a Verónica de la retirada de su padre; por el contrario, y con el fin de no turbar la alegría de la recién casada en un momento tan crítico, al notar aquélla la ausencia de don Robustiano, la hizo creer que éste se había recogido a descansar en la habitación que se le tenía allí preparada.

Siguió, pues, la boda tan animada como al principio; y llegó

la noche, y se encendieron hogueras en el corral, y continuó la gente danzando y riendo hasta cerca de las diez. Entonces dió Toribio espita a un barril de exquisito aguardiente, y con esta *sosiega*¹ despidió a la muchedumbre, que bien necesitaba ya el reposo de la cama. Hubo cantares y música otra vez, pero con una desafinación insoportable; vivas y plácemes a los novios, a don Robustiano y a Toribio; despertaron los concejales, el maestro y comparsa, que roncaban sobre la mesa de la sala; desalojóse ésta, quedó el corral desierto, recogióse lo que se pudo de la cacharrería y demás zarandajas del festín de abajo, fuéronze las guisanderas, volvió a reinar el orden y el silencio en casa del rico jándalo, retiróse éste discretamente, y...

El que quiera saber más que vaya a Salamanca²; pues yo hago aquí punto y tiendo, como dicen los novelistas finos, un velo sobre los restantes acontecimientos de aquel día de imperecedera memoria entre los vecinos del consabido pueblo, de cuyo nombre, vuelvo a repetirlo, no quiero ni debo acordarme.

VI

Al llegar aquí y a punto de dar fin a la presente historia, necesito que el lector suponga que han pasado ocho años desde los sucesos que dejo referidos. Hecha esta suposición, vuelva los ojos hacia las personas y las cosas de que venimos tratando, y mucha será su penetración si al primer vistazo las conoce.

El palacio es ya digno de tan pomposo nombre por fuera, por dentro, por arriba y por abajo.

1. *sosiega*. Tournée de vin ou d'eau-de-vie pendant laquelle on se repose (« sosegar »).

2. Proverbe, né de la renommée universitaire de Salamanque.

El solar se ha convertido en huerta de ricas y variadas frutas y en ameno y delicioso jardín, y ya no le cierra la pared apuntalada y cubierta de malezas, sino un sólido muro que, a la vez que de resguardo a lo cercado, sirve de base a una elegante verja que permite al transeunte recrear la vista con lo que está vedado a su mano.

La cintura de castaños es un hermoso parque bordado de caprichosos senderos y macizos de flores y tupido de césped.

La antigua media torre almenada es un anchísimo mirador de cristales; la glorieta una sala de verano; la teja-vana de enfrente, mitad invernáculo, mitad pajarera, y así todo lo demás; porque Toribio se había propuesto, como dijimos, hacer una gorda, y lo cumplió transformando el antiguo caserón solariego en una morada provista de cuantas comodidades pudiera exigir en el campo el gusto más exquisito.

¡Pues dígoles a usted los moradores del improvisado Edén!

Antón es un señor bastante grueso, que se pasa el día corriendo de hacienda en hacienda, aquí dirigiendo la siega, allá inspeccionando la cabaña, más allá la poda de un monte, en el otro lado la construcción de una nueva casa de labranza, aquí riñendo a un colono holgazán, allí remunerando la laboriosidad de otro, etcétera, etc. Siempre va tarde a comer a casa, por más que se propone lo contrario, pero nunca de mal humor; y el mayor desahogo que se permite, al desplomarse rendido en un sillón mientras se enfría un poco la sopa, es un par de resoplidos al aire y otro de besos en cada mejilla a dos chiquitines, rubios como el oro, rollizos y frescos como unas mantecas y sanos como corales, que le acometen apenas se sienta, y trepan sobre sus rodillas, y le sueltan el chaleco, y le aprietan la garganta, y se le encaraman en los hombros, y le aturden y le embriagan a embestidas, abrazos y pisotones.

Verónica es una matrona ágil y risueña que se mira en los ojos de Antón. Tiene sobre sí el peso de la dirección interior de la casa, y después de atender, como ella lo hace, con afanoso deleite a tan sagradas ocupaciones, apenas le queda una hora que consagrar a su mayor delicia : ver a sus dos hechiceros diablillos correr por el jardín o por la castañera. No ha querido salir un instante fuera de los términos del pueblo, como Toribio deseaba, para que conociera un poco el mundo. Para ella el mundo es aquel rincón donde ha nacido, donde están sus hijos, Antón y cuantas personas y objetos le son caros.

El único pesar que le aqueja es la consideración de que algún día, y no lejano, tendrá que separarse de sus pimpollos para darles una educación que allí no pueden recibir, si su padre y sus abuelos no se resuelven, como ella desea, y ellos no quieren, a que sean unos señores labradores, como lo es su padre.

Toribio, un poco más cano y *caído de voz*¹ que antes, es el mismo de siempre : risueño, bromista y cariñoso. Tan pronto como conoció que su hijo era tan capaz como él para dirigir el belén² de sus propiedades, encomendóselas con la mejor gana y se consagró pura y exclusivamente a saborear los goces de la familia, para lo cual contaba con un corazón de perlas.

Don Robustiano pasó la pena negra durante los ocho meses que necesitó la mágica dirección de Toribio para terminar las obras del palacio. Su corazón de padre le aconsejaba todos los días que fuese a ocupar la cómoda habitación que el rumboso jándalo le preparó en su casa ; pero su tesón característico, sus resabios aristocráticos se

1. *caído de voz*. A la voix éteinte. Ici, moins braillard. Vestige de l'accusatif grec de point de vue : Tournure fréquente en espagnol : « bajo de estatura », « arrugado de rostro », etc.

2. *belen*. Cf. p. 81, n. 1.

lo impedían. Por eso, no bien se dió al edificio solariego el último brochazo de pintura, brindó con la flamante morada a toda la familia de su hija. Y *brindar* en tales términos equivalía en don Robustiano a decir : « Necesito que vengáis a vivir conmigo ; *quiero* morir en vuestra compañía ». La verdad era que al pobre viejo le mataba la soledad, y hasta le pesó más de una vez, durante aquellos meses de angustia, haber nacido tan noble, y ya que lo era, haber alardeado siempre de serlo, porque la repugnancia a contradecirse, a tener que tragarse las tempestades que había soltado contra la canalla plebeya, y especialmente contra Toribio, era ya lo único que le impedía aceptar la hospitalidad de éste. Por el contrario, acogerle a él bajo el techo solariego transcendía a merced de parte de don Robustiano, y esto ya daba muy distinto color al asunto.

De este modo vieron satisfechos sus más vivos anhelos todos los personajes de nuestra historia al cobijarse juntos dentro del antiguo palacio : don Robustiano, porque, como se ha visto, languidecía en la soledad; Verónica, porque, conociéndolo, padecía mucho lejos de su padre, y Toribio y Antón, por ver contenta a Verónica y por acabar de una vez de formar en todos conceptos parte de la ilustre familia. Con tan favorables antecedentes, no era aventurado pronosticar la más completa armonía entre los nuevos moradores del restaurado palacio.

Ya hemos visto qué pelaje tan en consonancia con este pronóstico muestran ocho años después Verónica, Antón y Toribio.

En cuanto a don Robustiano, ¡ asómbrese y santigüese el lector !, ha engordado, se ríe con los chistes de Zancajos, le coloca junto a sí en el sitial de la Iglesia, pasea con él y le da con frecuencia palmaditas en el hombro ; de parte con Antón, le excita a que no vista chaqueta ni aun para andar en casa ; va con él muchas veces a visitar las labranzas..., y

le quiere entrañablemente. ¿Cabe mayor transformación de carácter? ¿Y cómo había de suceder otra cosa? Don Robustiano es el primero en su casa para todo. Preside la mesa; guía el rosario; a él se le pide el dinero para los gastos domésticos; su menor capricho se respeta como una orden; se le cede el mejor asiento cuando vuelve de pasear; los criados le saludan desde media legua; el gabinete más soleado, más ancho y mejor amueblado es el suyo; Toribio le ha suscrito a un periódico de sus ideas..., y todas estas y otras infinitas atenciones se le consagran por la familia espontáneamente, sin que él necesite apuntar la insinuación más vaga. Por si no fueran bastantes estos motivos de satisfacción, los dos ángeles de Verónica no le dejan sosegar un momento y le hacen correr con ellos, y contarles cuentos, y jugar al escondite..., y le comen a besos, que es, entre todas las delicias de que se ve rodeado, la que más consuela y rejuvenece el alma del honrado viejo.

Largas y acaloradas discusiones sostiene con la familia a propósito del porvenir de las dos hermosas criaturas. Él quiere que sean jurisconsultos; Antón que ingenieros; Toribio que generales, y emperadores si es necesario; Verónica... que no se los lleven nunca de su lado.

— En todas las profesiones, artes y oficios — concluye siempre el solariego —, cabe lo que más debe ambicionar un padre para su hijo: que sea hombre de bien, y estos niños tienen ya mucho adelantado para serlo como el que más¹: el no necesitar ocuparse en el modo de adquirir el pan de cada día: tarea peligrosa en la cual se tuercen, al rigor de la necesidad, muchas conciencias de suyo rectas y delicadas, y desmayan no pocos espíritus denodados. Otra ventaja

1. más: Sous-entendu « puede ». Comme celui qui a le plus de pouvoir. Pereda développe cette idée dans les phrases suivantes. Expression courante.

tienen aún de inmensa utilidad, si saben aprovecharla en cuanto vale : un gran libro en que aprender, un ejemplo vivo que imitar : su abuelo Toribio... Si; amigo mío : tú, mal que pese a tu modestia, sin argumentos pomposos, sin ruidosa palabrería, pero con hechos muy elocuentes, has sido capaz de hacerme comprender, y ahora me deleito en confesarlo, que existe una nobleza más ilustre, más grande, más veneranda que la de la sangre, que la de los pergaminos : la nobleza del corazón.

Después de oír tan claras, tan ingenuas manifestaciones de boca de don Robustiano, y después de contemplar el cuadro de su familia, que acabo de describir rápidamente, ¿qué me resta que decir a mí? Nada, benévolo lector. Hazte, pues, la cuenta, y no te equivocas, de que he concluido; perdona las faltas¹, y si eres montañés y montañés *fidalgo*, refrena tu suspicia y otórgame la justicia de creer que al hablar de don Robustiano y de don Ramiro y de la caterva de solariegos que éstos evocan en su diálogo, así me acordé de tu padre o de tu abuelo, como del emperador de la China².

1. **faltas.** Dans toute pièce de théâtre ancien, l'auteur, en termes à peu près identiques, demandait au public pardon des fautes de la composition.

2. **la China.** Devant : China, Persia, Africa, on peut à volonté mettre l'article ou non. En général, l'article devant les noms des pays qui n'en portent pas habituellement ajoute une nuance d'emphase.

